



4

[Le Tesant de Bouguenbert]

121

DUKE  
UNIVERSITY  
LIBRARY

*Treasure Room*







LE  
D É T A I L  
DE LA  
FRANCE,

SOUS LE REGNE PRESENT.

*Augmenté en cette nouvelle Edition  
de plusieurs Mémoires & Traitez,  
sur la même matiere.*

PREMIERE PARTIE

*Par Boii Guilbert*

---

Année 1707.

VERN

# TABLE

1911

SECRET

• 1071 5000A



# LE DÉTAIL DE LA FRANCE:

*La cause de la diminution de ses biens , & la facilité du remède , en fournissant en un mois tout l'argent dont le Roy a besoin , & enrichissant tout le monde.*

---

## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE I.



E tous les Païs du monde, dont les peuples ne sont pas tout à fait barbares, il n'y en a presque aucun dont la richesse ou l'indigence, ne soient l'effet de sa situation naturelle, participant à deux états plus ou moins que son cli-

mat & la terre se rencontrent propres à produire les choses nécessaires à la vie, ou avec lesquelles on se les peut procurer. Il n'y a que l'Espagne & la Holande qui dérogent absolument à une règle si generale d'une maniere bien opposée, celle-ci ne produisant presque aucunes commoditez, les a en abondance & à meilleur marché que dans les lieux où elles croissent, ainsi que des peuples les plus riches de la terre, & l'autre avec un excellent terroir & un climat heureux, ne peut subsister sans des secours étrangers.

Bien que la France soit le plus riche Royaume du monde, on peut dire toutefois, qu'elle n'est pas tout à fait exempte des desordres de l'Espagne, & qu'elle ne répond pas autant qu'elle le pourroit aux avances que la nature semble avoir fait en sa faveur; Puisque sans parler de ce qui pourroit être, mais seulement de ce qui a été, on maintient que le produit en est aujourd'hui à cinq ou six cens millions moins par an de ses revenus, tant en fonds qu'en industrie, qu'il n'étoit il y a quarante ans. Que le mal augmente tous les jours; c'est à dire la diminution; parce que les mêmes causes subsistent toujours, & reçoivent même de l'accroissement, sans qu'on en puisse acuser, celle des revenus du Roy, lesquels n'ont jamais si peu haussé qu'ils ont fait depuis mil six cens soixante, qu'ils n'ont augmenté que d'environ

un tiers , au lieu que depuis deux cens ans , ils avoient toujours doublé tous les trente ans.

Ce fait va être établi dans la premiere partie de ces Memoires , ainsi que la diminution presente des biens de la France. Dans la seconde , on découvrira les causes de ces desordres. Et dans la troisiéme , on établira la facilité du remede , en fournissant quantité d'argent comptant au Roy , & lui augmentant ses revenus ordinaires , parce qu'on en fera autant de ceux de ses Sujets , qui en sont le principe , les uns ne pouvant aller sans les autres , en leur faisant racheter la cause de la diminution de leurs biens , ce qui produira tous ces effets à l'égard de Sa Majesté & de ses peuples , & cela sans nul mouvement extraordinaire , qui pût troubler la certitude du present , pour un avenir incertain ; mais remettant seulement les choses dans un état naturel , qui est celui où elles étoient autrefois , & où elles seroient encor , si un méconte presque continuel , causé par des intérêts indirects , ne les en avoit tirées , en causant à tous momens des surprises à Messieurs les premiers Ministres , qui n'avoient que de bonnes intentions.

## C H A P I T R E   I I .

Q Uelques surprenans que soient les effets de la France dans cette presente Guerre , l'étonnement sera encore plus grand , de voir

A 2 par

par ces Memoires , qu'elle produit tous ces prodiges avec la moitié de ses forces , l'autre étant suspenduë par une puissance superieure , qui arête d'une maniere indirecte , des causes qui sembleroient devoir aller trop loin.

Sa puissance vient de ce que produisant toutes sortes de choses necessaires à la vie en assez grande abondance , non seulement pour nourrir une grande quantité d'habitans qu'elle renferme , mais encore pour en faire part à ceux qui en manquent : Elle se trouve en même tems environnée de voisins , qui n'ayant pas le même avantage , épuisant leurs contrées , pour trouver quelque chose de propre aux délices & au superflus , afin de changer avec elle , contre le necessaire , & celane suffisans pas encore à leurs besoins , ils se voient contraints de se faire ses voituriers , & de lui aller chercher dans les contrées les plus éloignées de ce même superflu , pour en tirer le même necessaire.

Comme les quatre Elemens sont les principes de tous les Etres , & que c'est d'eux dont ils se forment tous : De même , tout le fondement & la cause de toutes les richesses de l'Europe , sont le bled , le vin , le sel & la toile , qui abondent dans la France ; & on ne se procure les autres choses qu'à proportion que l'on n'a plus qu'il ne faut de ceux-ci. Et ainsi tous les biens de la France étans divisez en deux especes , en biens , en fond , & en biens de revenu d'in-

d'industrie : Ce dernier qui renferme trois fois plus de monde que l'autre , hausse ou baisse à proportion du premier. En sorte , que l'excroissance des fruits de la terre , fait travailler les Avocats, les Medecins , les Spectacles , & les moindres Artisans , de quelque Art ou Métier qu'ils puissent être : De maniere , qu'on voit très-peu de ces sortes de gens dans les païs steriles , au lieu qu'ils abondent dans les autres.

### CHAPITRE III.

**P**AR tout ce qu'on vient de dire de la France , on auroit peine à comprendre de quelle façon les Revenus en peuvent être diminués d'une aussi grande somme , comme cinq cens millions par an , tant ceux en fonds que ceux d'industrie , la même terre , le même climat , & les mêmes habitans ( à fort peu près ) y étant encore , & n'y aiant ni Avocat , ni Medecin , ni Artisan , qui ne soit disposé à gagner tout autant comme il faisoit il y a quarante ans : Cependant toutes ces choses ne sont pas à la moitié de notorieté publique : Et leur diminution , qui a commencé en 1660. ou environ , continuë tous les jours avec augmentation , parce que la cause en est de même , qui est la diminution des revenus des fonds , qui ne sont pas l'un portant l'autre , à la moitié de ce qu'ils

A 3 étoient

étoient en ce tems-là : Et si quelques-uns n'ont pas souffert un si puissant déchet , c'est parce qu'appartenant à des personnes élevées en dignité, des Receveurs, riches d'ailleurs, les ont pris à Ferme avec perte de leur part , pour acheter en quelque maniere une protection qu'ils destinoient à d'autres usages. D'autres fonds d'ailleurs ont beaucoup plus baissé , y en ayant plusieurs qui ne sont pas au quart de ce qu'ils étoient autrefois. Ainsi ceux qui avoient mil livres de rente en fond , n'en aiant plus que cinq cens, n'emploient plus des Ouvriers que pour la moitié de ce qu'ils faisoient autrefois , lesquels en usent de même à leur tour , à l'égard de ceux desquels ils se procuroient leurs besoins par une circulation naturelle , qui fait que les fonds commençans le mouvement , il faut que l'argent qu'ils forment pour faire sortir les denrées qu'ils produisent , passent par une infinité de mains , auparavant que son circuit achevé, ils reviennent à eux : De maniere, que ne faisant ces passages que pour autant qu'il en est sorti la premiere fois , on peut dire qu'une diminution de cinq cens livres par an , en pure perte dans un fond , en produit une de plus de trois mil livres par an , au corps de la République , & par consequent préjudicie extrêmement au Roy, qui ne peut jamais tirer autant d'impôts de Sujets pauvres, comme de riches.



## CHAPITRE IV.

**S**I la diminution des revenus des fonds , qui a causé celle des revenus d'industrie , est une chose si certaine , que personne n'en doute : la cause ne l'est pas moins , quoi qu'on n'y fasse point de reflexion , & que l'on mette sur le compte de l'augmentation des revenus du Roy ; ce qui n'en est point du tout l'effet. Les fonds sont diminuez de moitié pour le moins ; parce que le prix de toutes les denrées est à la moitié de ce qu'il étoit il y a quarante ans , & les denrées souffrent cette diminution , parce qu'il s'en consomme beaucoup moins. Par exemple , les Boucheries donnent bien moins , les Foires des Villes où il se debitoit des boissous , ne sont pas au quart , pour la quantité de ce qu'elles étoient , & le prix même en est bien moindre , hors les tems de disete. Ainsi il faut que les fonds qui les produisoient , souffrent une pareille diminution , provenant non seulement de celle du prix dans la vente des denrées , mais encore dans l'excroissance ; parce que n'y aiant aucuns fruits de la terre qui ne demandent de la dépense dans sa culture , qui produit plus ou moins que l'on fait des avances , pour mettre les choses dans leur perfection , lesquelles sont toujours les mêmes indépendamment du débit que l'on en aura , lequel venant à ne pas répondre

dre à ce qu'on a mis , fait que l'on néglige ces mêmes avances dans la suite , & réduit le produit non seulement à la moitié de ce qu'il étoit , mais même à rien , y ayant des terres entièrement abandonnées , qui étoient autrefois en grande valeur , qui est une perte qui se répand sur tout le corps de l'Etat : En sorte , qu'un pareil destin arrivé à un Village d'auprès Cherbourg , en fait ressentir des effets jusqu'à Bayonne , par une liaison imperceptible , mais très-réelle , que toutes les parties d'un Etat ont les uns avec les autres.

## CHAPITRE V.

**L**A perte de la moitié des biens en general de la France étant constante ; par les raisons qu'on vient de traiter , quoi que la réduction de cette perte ou estimation à un prix certain , soit une chose indifferente en elle-même ; Cependant on en a bien voulu faire la supputation par une très-longue & très-exacte , recherche , afin d'en tirer deux avantages. Le premier , de la rendre plus sensible : Et le second , afin de faire toucher au doigt & à l'œil , quel intérêt le Roy a indépendamment de celui du public , à changer la situation des choses ; puisque s'il est vrai , comme on le va montrer , qu'il y aie cinq cens millions moins de revenu qu'il n'y avoit il y a quarante ans : Il est certain

tain qu'étant rétabli ( ce qui est très-aisé )  
 Sa Majesté fera une des plus grandes conquêtes qu'elle puisse jamais faire, non seulement sans répandre de sang ; ni sans sortir de ses Etats ; mais même en enrichissant tout le monde , dont il aura nécessairement sa part.

On maintient donc que la diminution est de cinq cens millions par an , parce qu'elle est de la moitié des biens du Roiaume , & que ces mêmes biens seulement en fond , tant réels , comme les terres , que par accident , comme les Charges , les Greffes , les Peages & les Moulins , alloient autrefois à sept cens millions par an ; ainsi ces mêmes biens , quand ils ne seroient que doublez par les biens d'industrie , feroient plus de quatorze cens millions par an. De sorte que tout étant diminué de moitié , s'il y a de l'erreur dans cette supputation , c'est de ne pas porter le déchet assez loin.

## CHAPITRE VI.

**I**L reste à faire voir que cette perte n'est point l'effet de l'augmentation des revenus du Roy depuis quarante ans , puisque n'ayant jamais si peu reçu de hausse en pareil espace de tems , depuis deux cens ans ou viron , les revenus des peuples , au lieu de diminuer , comme ils ont fait , doubloient pareillement en semblable espace de tems , ce qui étoit cause de l'augmentation

tion de ceux du Roy : Et l'un & l'autre étoit cause par l'abondance des especes d'or & d'argent, que la découverte du Nouveau Monde avoit rendu & rend tous les jours plus communes. Tout ceci n'est qu'une question de fait, que l'on va établir, en commençant à la mort de Charles VII. arrivée en 1461. Philipès de Comines, qui passe pour l'Auteur le plus assuré du Siècle passé, & qui ne parle que des choses qu'il a vuës : Dit que tout le revenu du Roy, à la mort de ce Monarque, n'alloit qu'à dix-huit cens mil livres par an. Et que quand Loüis XI. mourut en 1487. la France produisoit au Roy quatre millions sept cens mil livres. La minorité de Charles VIII. qui lui succeda, adoucit un peu les choses. Et Loüis XII. apelé Pere du Peuple qui le suivit, les continua à peu près sur le même pié. Mais. François I. étant arrivé à la Couronne en 1515. les Guerres qu'il eût à soutenir, lui ayant fait mettre les affaires sur le même pié que du tems de Loüis XI. son revenu en 1525. alloit à près de neuf millions, ce qui est le double de ce qu'il étoit 35. ans auparavant : Cela continua à peu près jusqu'à la mort de Henry II. que sous la minorité de ses Enfans, il se trouva que les revenus de la Couronne alloient à seize millions ; c'est à dire, qu'ils avoient pareillement doublé en pareil espace de tems. Enfin, sous Henry III en 1582. ces mêmes revenus vont à trente-deux millions, comme on peut

peut voir dans l'Histoire de Mezerey. Les Guerres civiles vinrent ensuite, qui suspendirent l'état des choses. Henry IV. commençoit à les rétablir, quand sa mort imprévue donna lieu à une minorité peu propre à augmenter les affaires du Roiaume : De maniere, que les revenus de la Couronne n'aloient qu'à trente-cinq millions à l'arrivée du Cardinal de Richelieu au Ministère, qui les laissa à sa mort à soixante & dix millions ; en sorte, qu'ils doublerent de tout point ; & il semble, qu'ils auroient suivi cette gradation, puisqu'en 1660. qui est l'année où les biens des Particuliers, tant en fonds qu'en industrie, étoient au plus haut point où ils furent jamais, & depuis lequel tems, ils ont toujours diminué ; Ceux du Roy avoient encore augmenté, quoi qu'on fut en guerre au dehors & assez souvent au dedans. Depuis ce tems-là, on ne trouvera pas que les revenus du Roy aient augmenté que d'environ un tiers, même en y comprenant les Conquêtes du Roy, qui sont au dixième sur tout le Roiaume ; Et ceux des Peuples sont diminuez au moins de la moitié.

## CHAPITRE VII.

**B**ien que la France soit plus remplie d'argent qu'elle n'a jamais été ; que la magnificence & l'abondance y soient extrêmes, comme

me ce n'est qu'en quelques Particuliers , & que la plus grande partie est dans la dernière indigence, cela ne peut pas compenser la perte que fait l'Etat dans le plus grand nombre. Ou plutôt à parler proprement, comme la richesse d'un Roiaume consiste en son terroir & en son commerce, on peut dire que l'un & l'autre n'ont jamais été dans un si grand desordre ; c'est à dire, les terres si mal cultivées, & les denrées si mal vendues ; parce que la consommation en a été entièrement anéantie à l'égard des Etrangers, & beaucoup diminuée au dedans par des intérêts personnels, qui ont fait que l'on a surpris Messieurs les Ministres, en obtenant des Edits également dommageables au Roy & au peuple, comme on fera voir dans la seconde Partie de ces Memoires. Mais pour ne rien anticiper, & finir ce premier point de la diminution présente des biens de la France ; On dira, que bien que les revenus de Sa Majesté, quant à la somme, soient au plus haut point qu'ils ont jamais été : Cependant il y a deux choses incontestables à remarquer ; La première, qu'il s'en faut beaucoup, ainsi que l'on a dit, que cette augmentation soit proportionnée à celle des especes d'or & d'argent, & à la hausse qu'elle apporte tous les jours au prix de toutes choses dans l'Europe, & dans les autres parties du monde ; Et la seconde, que lors qu'en 1582. la France

raportoît

raportoît au Roy trente-deux millions , il étoit bien plus riche qu'il n'est aujourd'hui ; parce que comme il y a un dixième d'augmentation au Domaine de la France , c'étoit sur le pied de trente-cinq millions ; lesquels eu égard au prix des choses de ce temps-là & à celui de présent , répond à cent-soixante & quinze millions aujourd'hui ; attendu que comme l'or & l'argent ne sont , & n'ont jamais été une richesse en eux-mêmes , ne valent que par relation , & qu'autant qu'ils peuvent procurer les choses nécessaires à la vie , auxquelles ils servent seulement de gage & d'apretiation , il est indifférent d'en avoir plus ou moins , pourvu qu'ils puissent produire de mêmes effets. Ainsi comme en 1250. qu'on trouve par des anciens Regîtres , qu'un Ouvrier dans Paris , qui gagne aujourd'hui quarante ou cinquante sols par jour , ne gagnoit en ce tems-là que quatre deniers ; c'est à dire , la centième partie de ce qu'il fait à présent ; toutefois il vivoit avec autant de commodité , parce que toutes choses y étoient proportionnées , & il avoit ses besoins avec ses quatre deniers comme font ceux du même Métier aujourd'hui avec leur quarante ou cinquante sols. Et il s'ensuit , qu'un homme qui avoit mil livres de rente dans ce Siècle , étoit plus riche qu'un qui en a cent mille à présent. Or bien que sous Henry III. les choses ne fussent pas en cet état , & que les denrées eussent beaucoup haussé

de prix , cependant ce n'étoit pas en un point qui pût faire , que le Roy avec ses revenus de ce tems-là ne s'en procurât pas beaucoup davantage qu'il ne feroit aujourd'hui. En effet , les trente-cinq millions de Henry III. étans environ le tiers des revenus de la Couronne de ce tems , les denrées n'étoient qu'en un cinquième du prix d'à present : Et la mesure du blé qui donne le prix à tout , qui vaut maintenant quarante sols , n'en valoit que huit en ce tems-là , comme cela se justifie par les apretiations qui en restent. Ce qui montre incontestablement que les revenus de la Couronne étoient sur le pié de cent soixante & quinze millions d'aujourd'hui : Cependant la France n'étoit pas ruinée comme elle est ; toutes ses terres étans cultivées autant bien qu'elles le pouvoient être , & ses denrées au plus haut prix qu'elles eussent été sans qu'on les vît devenir inutiles , tandis que ses voisins vouloient bien les prendre , comme on voit à present.

Les particuliers se pouvoient ruiner , ou par trop de dépense , ou par d'autres causes ordinaires ; mais le corps de l'Etat n'en souffroit point , & les terres , qui sont le principe de tous les biens , tant réels que d'industrie , changeant de Maître , c'étoit sans aucune diminution de leur juste & première valeur ; parce qu'il n'y en avoit aucune , ni dans la quantité des denrées qu'elles produisent , ni dans le  
prix



prix , ni dans la facilité du debit. De maniere , qu'on peut dire , que bien que le Roy tirât de la France sur le pié de cent soixante & quinze millions , & que ces mêmes revenus ne soient guéres qu'à cent douze ou cent quinze millions à present ; cependant , il levoit beaucoup moins sur les peuples qu'on ne fait , parce que toute la France contribuoit au paiement des Impôts autant qu'elle étoit à son pouvoir , au lieu que presentement , il n'y a que la moitié qui soit utile ; l'autre étant entierement ou abandonnée , ou beaucoup moins cultivée qu'elle ne pourroit être , ou plutôt qu'elle ne l'a été , par des causes qui ne sont rien moins que l'effet du hazard ; ainsi que l'on va faire voir





# SECONDE PARTIE.

## CHAPITRE I.

**B** I E N que la cause de la diminution de la France dût être une chose aussi constante que la diminution même. Cependant quoi que tout le monde convienne de l'un, il s'en faut beaucoup que ce soit la même chose de l'autre. Les Commissaires du premier ordre, envioiez par tout le Roiaume, pour trouver les moiens de rétablir ce qui étoit défectueux, étoit une marque certaine, qu'on n'étoit pas persuadé, que tout fût dans la perfection; Et comme cette tentative a été sans suite, on veut croire que c'est qu'on ne convint pas aisément de la cause du mal, & par conséquent du remede. Les uns ont prétendu dire, que c'étoit qu'il n'y avoit plus de commerce, mais c'étoit apporter pour cause du desordre, le desordre même. Les autres ont avancé qu'il n'y avoit plus d'argent, mais on vient de voir dans le changement des especes, combien ils se sont mécontez: Et les autres enfin ont alegué l'augmentation des revenus du Roy, pour ne pas

pas dire des Impôts , ce qui eût ôté toute espérance de changement , étant difficile de diminuer une chose , dont les causes demandent de l'augmentation , & jamais de diminution. On a assez fait voir dans la premiere Partie de ces Memoires , le peu de fondement d'un pareil raisonnement ; c'est pourquoi on n'en parlera pas davantage , pour passer aux veritables causes de ces desordres.

## CHAPITRE II.

**O**N a prouvé la diminution de tous les revenus de la France par celle du produit des fonds , tant dans le prix de la vente des denrées , que dans la quantité de leur excroissance , & que l'un & l'autre étoit l'effet du défaut de consommation , qui étoit pareillement diminué de moitié , tous les biens du monde étans inutiles , à moins qu'ils ne soient consommés. Ainsi pour trouver les causes de la ruine de la France , il ne faut que découvrir celles de la ruine de la consommation : Il y en a deux essentielles , qui bien loin d'être l'effet de quelque intérêt public , ne sont au contraire produites que par quelques intérêts particuliers , très-aisés à faire cesser ou changer , sans presque aucune perte de leur part.

La consommation a cessé , parce qu'elle est devenuë absolument défenduë , & absolument

B 3 impos-

impossible. Le premier, par l'incertitude de la Taille, qui étant entièrement arbitraire, n'a point de Tarif plus certain que d'être payée plus haut : Plus on est pauvre, & plus on fait valoir des fonds, appartenant à des personnes indéfendues, & plus bas : Plus on est riche, & plus on a de Recettes considerables, qui portent avec elle le pouvoir de faire paier la Taille aux malheureux, parce qu'on tient les terres à plus haut prix, pour acheter en quelque maniere cette licence, par la protection de ceux à qui elles appartiennent : En sorte, qu'il n'est point extraordinaire de voir dans une même Paroisse, une recette de trois à quatre mil livres de rente, ne contribuer que pour dix ou douze écus à la Taille, pendant qu'un autre, qui ne tient que pour trois ou quatre cens livres de fermage, en paiera cent pour sa part : Et comme ni l'un ni l'autre n'ont point de titre pour souffrir & faire cesser ce desordre, ils n'y sont maintenus que par une infinité de circonstances, dont on parlera dans la suite, infiniment plus dommageables à tout le corps de l'Etat, que la Taille même. Enfin, la consommation est devenue impossible par les Aydes & par les Doüanes, sur les sorties & passages du Roiaume, qui ont mis toutes les denrées à un point, que non seulement elles ne se transportent plus au dehors au quart de ce qu'elles faisoient autrefois; mais même elles perissent dans les lieux où elles  
crois-

croissent , pendant qu'en d'autres lieux tout proches , elles valent un prix exorbitant , ce qui ruine également les deux contrées , parce que tout país qui ne vend point ses denrées , ne tire point celles des autres : C'est ce que l'on traitera en particulier , après avoir parlé des Tailles.

### CHAPITRE III.

**L**es Tailles qui n'ont commencé en France à être ordinaires que depuis que l'Eglise ( sous prétexte de dévotions & de fondations pieuses ) a si fort surpris les Rois & les Princes , qu'elles s'est fait donner généralement tous leurs Domaines qui étoient si considérables , qu'ils se passoient aisément sur leur peuple , hors les occasions extraordinaires , a toujours doublé tous les trente ans ( ainsi qu'il a été dit ) depuis son institution , qui est environ le Règne de Charles VII. jusques en 1651. Et bien que depuis ce tems-là elle aie toujours diminué ; cependant elle a cent fois plus ruiné le monde qu'elle n'avoit fait auparavant : Car bien qu'elle ne soit qu'à trente six millions par an , & qu'on l'aie vüe à quarante-huit millions en 1650. & 1651. on peut dire toutefois , que la misere est trois fois plus grande dans les Campagnes , qu'elle n'a jamais été. Et avec tout cela , on soutient , comme on le va faire voir.

pre-

presentement , qu'elle pouroit doubler , non  
 seulement sans incommoder personne , mais  
 même sans empêcher que chacun ne s'enrichît,  
 ce qu'elle ne fait pas presentement. En effet ,  
 on peut dire , qu'il n'y a pas le tiers de la Fran-  
 ce qui y contribuë , n'y ayant que les plus foi-  
 bles & les plus misérables , & ceux qui ont  
 moins de fonds. En sorte qu'étant trop forte  
 à leur égard , elle les ruine absolument ; &  
 après qu'ils sont devenus inutiles aux contribu-  
 tions publiques, elle en va ruiner d'autres à leur  
 tour : Outre qu'une personne ruinée ne con-  
 sommant plus rien , les denrées de ceux qui se  
 sont exemptez , leur devenant inutile par ce  
 moien , ils sont bien plus ruinée , que s'ils  
 avoient trois fois payé la Taille de ceux qui ne  
 sont acablez que par leur credit , ou par celui  
 de leurs Maîtres , Et c'est ce qui se compren-  
 dra bien mieux par la description que l'on va  
 faire de la maniere que les Tailles se départis-  
 sent ; d'abord par Election & par Paroisses ,  
 par Messieurs les Commissaires départis dans  
 les Generalitez : Ensuite, la façon dont les Col-  
 lecteurs qui sont élus par les Paroisses , l'as-  
 seioient sur chaque particulier , les moiens dont  
 ils se servent pour se la faire payer , & les autres  
 pour s'en défendre. Et enfin , les divers intérêts  
 des Receveurs , des Juges & des Sergens , &  
 comment le tout se fait d'une maniere ruineu-  
 se : En sorte , que l'on va demeurer d'accord  
 qu'une

qu'une Guerre continuelle seront bien moins à charge au peuple , qu'un Impôt exigé d'une pareille façon.

#### CHAPITRE IV.

**L**A Taille qui étoit d'abord départie par les Elus, puis par les Tresoriers de France, & puis enfin par les Commissaires, envoyez du Conseil, ne produisoit d'abord aucuns des pernicieux effets que l'on voit à présent ; Au contraire, la tradition porte, que comme la plus haute Taille étoit une marque d'opulence & de distinction, les particuliers se piquoient d'en paier davantage que leurs voisins, & pour être préférez aux honneurs, comme on voit arriver aux Retributions de l'Eglise, où les riches veulent se signaler pardessus les pauvres. Mais aujourd'hui c'est justement le contraire, & lors que la somme à laquelle une Generalité est arétée, est venue du Conseil, tout le monde fait sa cour à Messieurs les Intendans, afin que leurs Paroisses soient favorablement traitées, indépendamment du pouvoir où elles peuvent être, de paier plus ou moins de Taille. En sorte, qu'il n'est pas extraordinaire de voir une Paroisse de cent feux, & du contenu de quinze cens arpens de terre, paier beaucoup moins que la Paroisse qui n'en contiendra que la moitié. Mais celui qui cause ce soulagement, qu'on

peu

peut apeler une ruine , a pour sa recompense , l'exemption de ses Fermiers ou Receveurs , qui sont taxez à rien , ou très-peu de chose ; Mais par une espece de contr'échange , ils lui paient la Taille. Et si les autres Fermiers ont détenteurs de fond à loüage, tiennent les terres à huit livres l'arpent , ceux des Seigneurs les prennent à dix & onze livres. Quoique quelques Intendants bien intentionnez aient voulu arêter ce desordre , cependant comme il étoit impossib'e que ce fût d'une maniere generale , & qui ôât toute jalousie , parce que de très-grands Seigneurs se trouvent dans cette espece , on ne pouvoit pas commencer par eux , comme il eût été de necessité , pour montrer l'exemple , & arêter tout à fait le desordre. Ils ont tous abandonné ce projet dès les commencemens , & ce privilege a passé & passé imperceptiblement d'une condition à l'autre , jusqu'aux personnes qui sembleroient être les moins recommandables ; parce qu'il n'a jamais été constant à quel degre il falloit commencer d'arêter un si grand mal. En sorte , qu'aujourd'ui une des plus agreables fonctions de Messieurs les Intendants des Provinces est cette répartition : Parce que commel'usage n'est pas que la Justice seule en décide , on a recours à tous les moiens qui peuvent servir à se faire considerer. Un homme étant respecté dans le pais , à proportion que ses Paroisses sont favorablement traitées par

Mef-



Messieurs les Commissaires départis. Ce mauvais exemple, dans le département des Paroisses, autorise en quelque façon une pareille conduite dans l'assiette particulière des contribuables de chaque lieu, d'une manière surprenante, en quoi les Collecteurs ou Asséeurs, outre la pente naturelle qu'on a à suivre les mauvais exemples, se trouvent merveilleusement secondés, ou plutôt forcés, par des intérêts indirects des Receveurs des Tailles, tant généraux que particuliers. Comme on le justifiera par la suite.

## CHAPITRE V.

**L**es Départemens étans envoiez dans chaque Paroisse, elle élit aussi-tôt des personnes pour asséoir & cueillir l'Impôt, que l'on appelle communément Collecteurs : Sur quoi il sera dit en passant, ou plutôt par avance, que cette seule fonction, dont il ne revient pas un denier au Roy, coute plus au peuple, & par conséquent à l'Etat, que la Taille même. Les Collecteurs élus, en plus ou moindre quantité, suivant que la Taille de la Paroisse est forte, y en aiant jusqu'à sept dans les lieux considérables; ils se font faire la cour à leur tour, pour l'asséoir sur leurs Concitoyens. Mais c'est de la manière que ces gens qui croient que la misère autorise tout, peuvent faire

faire ; C'est à dire , qu'on commence par se venger de ceux de qui on croit être blessé en pareille occasion ; ce qui se substitue jusqu'à la troisième generation ; après quoi , on a soin de ses parens & amis , riches ou pauvres ; ce qui n'est presque d'aucune consideration. Ce n'est pas que les moindres Collecteurs , ( parce qu'on en fait de tous les degrez ) n'aient un intérêt plus fort que tous ceux-là , qui est le soulagement de leur pauvreté , à laquelle cette Commission donne quelque remise , pour l'aggraver d'une maniere plus violente. C'est que comme la Taille s'asséoit à la pluralité des voix , ils prennent de l'argent des gens riches pour leur vendre leur suffrage , & la moindre corruption est d'en recevoir des repas. En sorte , que ces Collecteurs aiant peine quelquefois à convenir , ils sont des trois mois à s'assembler tous les jours sans rien déterminer : Ce qui est autant de tems perdu pour des personnes en qui il compose le principal revenu , outre les autres dépenses ; toutes les assemblées ne se faisant d'ordinaire qu'au Cabaret. D'ailleurs , la Collecte étant en retardement , & par consequent l'aport des deniers en recette : Les Receveurs des Tailles , qui ont érigé en revenu ordinaire les courses d'Huissiers & les contraintes qu'ils exercent contre les Paroissiens , faute de paiement dans les tems prescrites , ne manquent pas de joüir leur rôle. De façon , qu'autrefois dans  
les

les grands lieux , par où les Collecteurs commençoient , c'étoit de prendre de l'argent en rente en leur propre & privé nom , un seul pour le tout , pour paier le premier quartier de la Taille , sauf à acquitter à la fin de la recette. Mais comme la plus grande partie ne s'asseoit que sur les misérables , ainsi qu'il a été dit , & qu'on en va encore toucher un mot , se trouvant extrêmement de mauvais deniers , & le recours sur la Paroisse étant une chose d'une trop longue discussion , & dont on ne peut jamais retirer le tiers de ce qu'on y met , & de tout ce qu'il faut avancer pour y parvenir , ils aiment mieux le perdre , & l'on en a vû plusieurs avoir été décretez pour ces sortes de dettes. Mais pour continuer dans la maniere de l'assiette , après avoir fait ce que l'on vient de dire , on épargne , ou l'on considere ( qui est le mot en usage ) les Fermiers du Seigneur de la Paroisse , à proportion que l'on croit qu'il s'est employé lui-même auprès de Messieurs les Intendans , pour faire considerer la Paroisse : On a le même égard pour les Gentils-hommes qui sont de quelque consideration , pour ceux qui appartiennent à des personnes de Justice , jusqu'à des Procureurs & des Sergens. En sorte que tout le fardeau tombe sur les Artisans ou Marchands , qui n'ont autre fond que leur industrie , à proportion que l'on voit qu'on en pourra être païé. De maniere , que c'est à ces

fortes de gens qui font toute la richesse d'un Etat, à se tenir les plus couverts qu'ils peuvent : Et même ils aiment mieux tout abandonner, que de se voir exposés en proie à leurs ennemis ou à leurs envieux, ou bien ils se retirent avec le bien qu'ils peuvent avoir amassé dans les lieux francs, où n'étans pas faits au commerce du lieu, ils n'en ont d'autre que de vivre d'épargne, & par conséquent ne font aucune consommation : au lieu que s'ils avoient demeuré dans les endroits de leur naissance, ils auroient continué à s'enrichir, & enrichir les autres; ce qui est inséparable l'un de l'autre, comme ils avoient commencé, ou bien enfin ils font leur retraite en des païs étrangers. Il n'y a pas soixante ans, qu'au Bourg de Fécamp, sur la côte de Normandie, il y avoit cinquante Bâtimens Terreneuviers; c'est à dire, qui alloient à la pêche des Moluës en Terre Neuve, & faisoient par conséquent chacun sur le lieu, pour sept à huit mille livres de consommation : Ils n'avoient point d'autre occupation qu'une simple maison, pour une femme, leurs enfans & pour eux, lors qu'ils n'étoient point en Mer. Cependant, on les a si bien fatiguez par des Tailles exorbitantes, qu'on leur faisoit paier aussi fortes, que s'ils avoient eu des Recettes de dix mille livres, sans nulle protection, qu'ils se sont entièrement retirez, & il n'en restoit pas plus de trois avant le commencement de la

Guerre :

Guerre : Les uns ont tout à fait quitte le commerce : Quelques-uns se sont établis ailleurs, & la plus grande partie étant de la nouvelle Religion, a passé en Hollande, où ils ont acquis des richesses immenses. Le Rôle étant enfin achevé de la maniere que l'on vient de dire, il en faut faire la Collecte : Et c'est où les desordres ne sont pas moindres que dans l'affiete.

## CHAPITRE VI.

COMME ce recouvrement est une corvée des plus defagreables que l'on se puisse imaginer, les Collecteurs en quelques nombres qu'ils soient, ne le veulent faire que tous unis ensemble, & marchans par les ruës conjointement. De maniere, qu'aux endroits où il y en a sept, au lieu de se relever, on voit sept personnes marcher continuellement par les ruës : Et dautant que la Taille ne se tire pas dans une année à beaucoup près, on voit les Collecteurs de l'année presente marcher, ou plutôt sacager d'un côté, pendant que ceux de l'année précédente en usent de même d'un autre côté : Et lors qu'il y a quelque étape, ou quelques ustanciles à cueillir, comme il faut de nouveaux Collecteurs, cela forme une nouvelle brigade, sur le modele des autres, lesquelles jointes ensemble, sans parler de la collecte du Sel, qui se fait de la même maniere en plu-

lieux endroits, composent une espece d'armée, lesquelz tous pendant une année, perdent entièrement leur tems à battre le pavé, sans presque rien recevoir que mille injures & mille imprécations. Et cela, parce que comme lors de l'afflicte, l'intérêt des particuliers imposables, & qui ne content sur aucune protection, est de cacher toute sorte de montre d'aisance, par une cessation entiere de tout commerce & de toute consommation : Lors de la collecte, ils en ont un autre, qui n'est que de paier sol à sol, après mille contraintes & mille executions, soit pour se venger des Collecteurs, de les avoir imposez à une somme trop forte, en retardant par là leur aport en recette, & leur faisant souffrir des courses d'Huissiers, ou pour rebuter ceux de l'année suivante de les mettre en une pareille somme, par les difficultez des paiemens. De maniere, qu'après avoir marché une semaine toute entiere, ils ne remportent souvent que des maledictions; pendant que d'un autre côté ils sont acablez de frais par les Receveurs des Tailles, qui ont érigé ces sortes de contraintes, en revenant bon de leurs Charges. De sorte, que des Paroisses, à l'aide de quelques personnes, qui leur peuvent prêter de l'argent, paient à jour nommé, sans souffrir de courses, elles sont assurées d'avoir de la hausse, l'année suivante; parce qu'aux départemens, les Receveurs sont assez les Maîtres, sous prétexte qu'ils

qu'ils sont garants du Recouvrement. Ainsi il faut que toute l'année, tous les Collecteurs soient chaque jour sur pié, & telles fait venir cent fois en sa maison pour avoir le paiement de sa Taille, qui a de l'argent caché. Et comme on s'est engagé de montrer que la Collecte coute plus au peuple, que ce qui revient de la Taille au Roy, attendu la maniere dont les choses se font, le tout par son incertitude & son inégalité, qui attire après soi l'obligation d'une cessation entiere de tout commerce & de toute consommation, ce qui est la ruine entiere d'un Etat. On continuëra le détail dont on vient de parler, lors qu'après les injures & les imprécations, par lesquelles les contribuables ont jetté une partie de leur bile & de leur colere, il faut enfin venir au paiement. Voici comme les choses se traitent. Les Collecteurs n'oseroient trop pousser les Taillables, de peur de souffrir un pareil traitement à leur tour; ainsi bien qu'ils puissent executer eux-mêmes les meubles, & les emporter faute de paiement, il faut néanmoins qu'ils aient souffert eux-mêmes quantité de contraintes de la part des Receveurs, auparavant que d'en venir à ces extrémités; c'est à dire, plusieurs courses d'Huissiers & de Sergens, lesquels d'abord qu'ils sont arrivez, il les faut regaler dans des Cabarets, afin qu'ils ne fassent qu'une simple course, & non une exécution, & leur donner de l'argent indépen-

demment de celui qu'il leur faut pour leur course, & auquel ils n'ont que la moindre part; Tout cela pourtant dans les commencemens, car dans les fins ce sont toutes executions.

On commence par amener les bestiaux de la Paroisse, en general, sans s'informer si ceux à qui ils apartiennent en particulier ont païé tout à fait leur Taille ou non, ce qui est fort indifferant. Il faut encore de l'argent à l'Huissier, afin qu'il n'amene point les Bêtes saisies bien loin, & qu'il ne les fasse pas vendre si tôt. Et puis quand l'année va expirer, il n'est plus question de courses ni d'executions, mais ce sont des emprisonnemens, & il faut encore de l'argent aux Huissiers, afin qu'au lieu de mener les Collecteurs dans les prisons, qui sont souvent éloignées, ils les mettent en arrêt dans une Hôtellerie voisine, où ils vivent aux dépens de leurs Confreres: Que si le Géolier les reclame, on a mérité les bonnes graces du Receveur, par son sçavoir faire, il les faut mener en prison, où il coûte trois sols quatre deniers par Tête chaque jour, pour coucher sur la paille, & il faut que leurs femmes ou enfans, éloignez quelquefois de trois ou quatre lieues, leur portent à manger: Et comme c'est souvent dans les tems froids, & que les Prisons de campagne sont mal conditionnées, ils reviennent presque toujours malades de fatigues & de miseres. De plus, à chaque fois que  
les



les Collecteurs vont en Recette, il ne faut pas oublier un present à Monsieur le Receveur, des fruits du terroir, quoi qu'ils puissent coûter; autrement, quelque mal que l'on souffre, ce seroit encore davantage. Enfin, considerant la maniere dont la Taille se départit, s'impose & se paie, comme la vengeance du trop à quoi l'on croit avoir été imposé; se perpetuë de pere en fils, il faut demeurer d'accord qu'elle est également la ruine des biens, des corps & des ames. On oublioit encore un article, qui est les Procez qu'elle cause, s'étant trouvé des Paroisses, où dans le premier mois de la Taille, il s'étoit donné jusqu'à cent Exploits: c'est-à-dire, que deux cens personnes avoient été occupées à aller plaider l'un contre l'autre en des lieux éloignez; en quittant leur travail & leur commerce, par une pure animosité; leur intérêt au fond n'étant pas le plus souvent d'un écu, pour lequel ils en perdent plus de cinquante. Ainsi toutes choses jointes ensemble, on repete encore que la moindre incommodité que la Taille apporte au peuple, est les sommes qui en reviennent au Roy: Et la perfection est, que tant ceux qui en sont acablez par l'injustice de leurs sommes, que ceux qui exemptent leurs terres, sont également ruinez; parce qu'outre la raison generale qu'on a marquée plusieurs fois, que ceux qui peuvent aider à porter la Taille, étans ruinez à chaque moment, faute  
de

de protection, & sur tout par la collecte, lors qu'ils y passent à leur tour, le nombre des Tail-  
lables diminuë tous les jours ; en sorte, qu'il  
faut paier à trente, ce qu'on étoit soixante à  
paier autrefois. D'ailleurs, la consommation  
ne se fait point, parce qu'on ruine les consom-  
mans, & parce qu'aussi ceux qui auroient le  
pouvoir, n'oseroient à cause de la consequence  
& l'envie que cela leur attireroit dans la reparti-  
tion. De maniere, que tous les biens étans di-  
minuez de moitié, par cette seule raison, & non  
par la quantité des Impôts, les personnes qui  
s'exemptent ont bien plus perdu que les autres,  
y ayant une infinité de grandes Recettes, com-  
me de vingt à trente mille livres par an, qui  
sont diminuées de moitié, sans qu'on en puisse  
accuser la Taille, dont ils n'ont jamais rien païé.  
En sorte, que ces personnes autrefois qui n'us-  
sent pas voulu contribuer d'un vingtième pour  
un Impôt general, & dont l'institution est d'é-  
tre portée également par tout le monde, à pro-  
portion de ses facultez, ne font nulle reflexion  
qu'ils sont punis de leur injustice, par la perte  
de plus de la moitié de ces mêmes biens qu'ils  
vouloient exempter tout à fait ; ce qui ne les  
empeschent point de continuer dans la même  
conduite ; par ce raisonnement, qu'à moins  
que le contraire ne soit general, il ne produiroit  
aucun effet à leur égard ; de maniere, que ce  
fera leur rendre un très-grand service, que de  
les

les obliger à faire prendre par leurs Receveurs, leur veritable part de la Taille. Et il n'y a pas de doute, que la seule cause de la diminution étant ôtée, leurs terres ne reprennent leur ancien prix; en sorte, qu'ils y gagneront au quadruple, & le Roy & le peuple de même, comme l'on montrera dans la troisième Partie de ces Memoires.

## CHAPITRE VII.

QUOI que le Chapitre précédent n'ait que trop fait voir les sinistres effets de la Taille arbitraire, & du pouvoir où chacun est par son moien, de ruiner son ennemi, ou celui à qui il porte envie, lors qu'il se trouve sans défense. Cependant il ne sera pas hors de propos d'en faire encore remarquer quelques-unes, qui venant comme en sous ordre, ne sont pas moins déplorables. Premièrement, tous habitants de Campagne Taillables, ne doivent point posséder aucun fond, depuis que ceux qui en avoient de cette espece, les vendirent en 1648. & les années suivantes; parce que les Tailles aiant alors doublé, les riches commencerent à faire pratiquer l'injustice dans la repartition, en la renvoyant presque toute entiere sur les pauvres, ce qui les mit dans l'obligation & dans la necessité de vendre tout ce qu'ils avoient de bien. Quoi que l'augmentation des Tailles eût  
une

une cause très-juste, qui étoit celle des biens, tant en fonds qu'en industrie, qui avoient doublé le prix où ils étoient trente ans auparavant : On vit alors beaucoup de personnes de campagne vouloir paier autant de Tailles comme ils avoient de revenu, & se restreindre à leur simple industrie, pour vivre eux & leur famille, sans pouvoir être écoulez : Ce qui se pratique encore aujourd'hui, quand l'occasion s'en présente : En sorte, qu'il n'y a point d'autre ressource pour ces gens là, que de vendre leur bien à vil prix, le plus souvent au Seigneur de la Paroisse, qui le réunissant à ses autres biens du même lieu, & le couvrant du commun manteau de sa protection, empêche que ses Receveurs ne paient pas plus de Taille pour cette nouvelle augmentation qu'ils faisoient auparavant, ce qui retourne en pure perte sur la Paroisse, & par contre-coup sur le Seigneur, par les raisons qu'on a dit tant de fois. Ainsi les petits fonds ne pouvant plus être ni achetez ni possédez par des particuliers Taillables, ils sont baillez dans l'occasion pour rien, faute de Marchands, qui est une perte à la masse de l'Etat, qui se communique insensiblement aux grandes terres, lesquelles autour de Paris, comme ailleurs, ne se vendent que la moitié de ce qu'elles faisoient autrefois, ce qui ruine une infinité de monde, parce que les hipoteques contractées sur l'ancien prix, comme les partages,

& autres semblables , qui se paioient aisément dans la premiere valeur des terres, ne pouvant plus être aquitées à cause du déchet ; il en faut venir à des licitations , où la diminution & les frais de Justice, & le déchet , emportent tout , les créanciers & les debiteurs se trouvent également ruinez. L'autre pernicieux effet est , qu'un particulier qui possède un petit fond , y applique ses soins & y fait des ameliorissemens , soit à planter ou à engraisser les terres bien plus considerables , que non pas lors que ce même fond est confondu dans une grande Recette , ou à peine le fait-on valoir la moitié , & rien du tout à l'égard de la Taille : Et cela est si veritable , qu'un fond de quatre ou six arpens , sera baillé à cinquante livres , & paiera vingt livres de Taille : Et lors que par le sort commun , il vient aux mains du Seigneur , ou de quelque puissant , on ne le compte que sur le pié de la moitié , & il ne fait point augmenter la Taille du Receveur. Et enfin , le troisiéme & dernier effet de cette incertitude d'Impôt est , que comme il faut éviter toute aparence de richesse , par les paroles ci-devant traitées , & que l'ame de l'agriculture & du labourage , est l'engrais des terres , ce qui ne se peut faire sans bestiaux ; on n'oseroit presque en avoir la quantité necessaire , quand même on le pourroit , de peur de le paier au double , par l'envie des voisins. En sorte , qu'il est ordinaire de voir des

Pa-

Paroisses, où il y avoit autrefois des mil ou douze cens Bêtes à laine, n'en avoir pas le quart presentement: ce qui oblige d'abandonner une partie des terres, dont les fonds ne sont pas très-bons naturellement, parce qu'ayant besoin d'améliorations, on ne peut, ou on n'oseroit les y faire; ce qui est une perte generale pour l'Etat, qui n'a pas d'autres biens que la culture de ses terres.

### CHAPITRE VIII.

**D**E si grands desordres auroient cessé il y a très-long-tems, si personne n'avoit intérêt à leur maintient: Mais comme les Receveurs des Tailles, tant generaux que particuliers se trouvent dans cette situation, ils se sont toujours opposez indirectement au remede qu'on y a voulu apporter: Car comme cette incertitude est le principe de tout le mal, c'est elle-même qui fait une partie de leurs revenus, & ce qui les fait agir de la sorte; en quoi ils se trouvent secondez par les Elûs & les Cours des Aydes. En effet, les Receveurs Generaux, qui est la remise que le Roy leur fait pour le recouvrement de la Taille, qui est presentement de neuf deniers pour livre, & qui étoit autrefois bien plus considerable, ayant été jusqu'à six sols pour livre, où ils gagnoient des sommes immenses, ce qu'ils n'auroient pas fait,  
 si la

si la Taille avoit été justement repartie. Le principe & la cause de cette remise, est la difficulté de faire le recouvrement de la Taille dans les temps qu'il est nécessaire de la fournir à Sa Majesté. En sorte qu'on suppose que cette gratification leur est de faire pour les dédommager des sommes qu'ils sont obligez d'avancer de leurs propres deniers, ce qu'ils ne font assurément point presentement. Mais lors que les particuliers Taillables ne sont pas en état de s'aquiter, les Collecteurs le font pour eux, ou il leur faudroit périr dans la prison. De maniere qu'anciennement, lorsque les Tailles se paioient aisément, & à l'envie par les peuples, les Receveurs tant generaux que particuliers, n'avoient que leurs gages, qui sont très-considerables. Mais ensuite, l'injustice s'étant introduite avec la hausse dans la repartition des Tailles; en sorte, qu'on accabloit les pauvres pour soulager les riches, cela produisoit la difficulté des paiemens, & l'occasion au Receveur de demander des remises pour le dédommager des avances. Ainsi il est de leur intérêt que la Taille aie toujours une montre de difficulté de paiement; ce qui ne seroit pas, étant justement repartie. Car bien loin de ruiner personne de cette sorte, elle est bien au dessous de ce qu'elle pourroit être, sans faire la moindre peine. Il n'en faut point d'autre preuve que les lieux Taillables, comme les petites Villes, qui ont

obtenu du Roy le pouvoir de mettre leur Taille en Tarif; c'est à dire, au lieu d'une capitation très-injuste, & telle qu'on l'a décrite ci-devant, la faculté de la mettre sur les denrées qui se consomment sur le lieu, par où toute injustice est évitée. Car bien que de cette manière elle double le prix précédent, parce que outre qu'il faut que celui qui prend ce droit à Ferme y gagne, & qu'il lui coûte des frais pour faire ce recouvrement, à cause que cela se perçoit à des Portes, & qu'il est besoin de Commis; c'est que cette permission, qui est très-difficile à obtenir, ne s'accorde qu'à des conditions onereuses, comme de faire quelque ouvrage considérable, outre le prix de la Taille, ainsi qu'à Honfleur & au Pontaudemer, où à l'un où à l'autre, le Tarif a été accordé à condition de bâtir chacun un Port. Cependant, avec tout cela, cette concession n'a pas si-tôt été faite, que ces lieux très misérables, où on laissoit tomber les maisons, n'aient reparu tout d'un coup, remplis de richesses & d'abondances : de sorte, qu'on y a plus rebâti & réparé en quatre ans, qu'on avoit fait trente ans auparavant. Ce qui est aisé à croire, puisque quoi qu'il se leve le double régulièrement de ce qui se payoit au Roy. Toutefois, comme cela fait cesser tous les desordres dont on a parlé, le peuple y gagne vingt pour un. Mais il s'en faut que ce soit la même chose des Receveurs



veurs ni des Juges des Tailles : car bien que par une maxime generale , la Campagne ne vaille qu'autant que les Villes tirent & consomment , & que ceux qui se retirent des champs pour les habiter , ne le fassent pour faire plus de consommation ; on met toutefois dans la concession des Tarifs , que nul de la Campagne ne se pourra retirer dans lesdits lieux dont la Taille est mise en Tarif , non pas même ceux qui en étans originaires, n'en seroient sortir qu'un an auparavant. Ce qui met hors de doute , que bien loin que cela intéresse la Campagne , qu'au contraire, c'est ce qui la fait valoir , par les raisons que l'on vient de dire. Cependant, ceux qui s'y opoient par des intérêts indirects, ont la hardiesse d'avancer que les Tarifs ruinent la Campagne , bien qu'assurément ils sçavent le contraire : Et il ne faut pour en demeurer d'acord , que comparer les lieux voisins de ceux qui sont en Tarif , de ceux qui en sont éloignez : Et le manque de foi sur cet article , dans les personnes intéressées, a été si loin , qu'on a vû des Officiers de la Cour des Aydes , rapporter à leurs Confreres , qu'entr'autres bonnes affaires qu'ils avoient faites pour le bien de la Compagnie , ils avoient empêché plusieurs lieux qui demandoient la concession , de mettre leur Taille en Tarif, de l'obtenir, quoiqu'ils fissent des offres avantageuses à Sa Majesté : Cependant ils n'avoient pas dit cela à Messieurs les

Ministres, mais toutes opposées, sçavoir l'intérêt de la Campagne. Ce qu'il y a d'épouvantable dans cette conduite, est que ces personnes se ménagent d'intérêt, en s'opposant à un si grand bien causé au peuple, mille pour un qui leur en revient : Ce qui est impossible qui ne retombe ensuite sur eux, pour peu qu'ils aient de fonds d'heritages, & on conviendra aisément de cette supputation, pour peu qu'on fasse de reflexion à ces Memoires. Ainsi des lieux où il se feroit un très-grand commerce, si il ne leur étoit pas absolument deffendu par la Taille arbitraire, sont contraints de demeurer dans la derniere misere, & ne peuvent obtenir une grace qui semble être le droit naturel, qui est que tout debiteur se puisse liberer en la maniere qui lui est plus commode, sans faire de tort à personne : Et c'est ce qu'on traitera plus amplement dans la suite, en parlant de la facilité des remedes du desordre.

On finit l'article de la Taille, dans lequel on croit avoir assez fait voir ce qu'on avoit avancé d'abord, que la consommation étoit aneantie, parce qu'elle étoit absolument deffenduë, par la maniere dont la Taille est imposée & cueillie. Il reste à montrer que si la consommation est deffenduë, elle n'est pas moins impossible, par les raisons que l'on va dire. En forte qu'on croiroit que les desordres dont on vient de parler seroient sans exemple, & plus que

que suffisans pour réduire les choses au point où elles sont aujourd'hui; c'est-à-dire, à une perte de la moitié de tous les biens, sans que personne en aie profité, si ceux qui vont suivre dans ces Memoires n'étoient encore plus surprenans & plus ruineux, étant en quelque maniere la cause des premieres, qui reduisant les peuples dans la derniere pauvreté, les ont comme contraints d'user d'injustice dans la repartition des Tailles.

## CHAPITRE IX.

**L**E meilleur terroir du monde ne differe en rien du plus mauvais, lors qu'il n'est pas cultivé, comme il arive à l'Espagne: mais on peut dire à même tems, que quelque gras & cultivé qu'il soit, lors que la consommation des denrées qu'il produit ne se fait point, non seulement il n'est pas plus utile au propriétaire que s'il n'y croissoit rien, mais même il le met dans une plus mauvaise situation, parce que n'y ayant point de culture qui ne demande des frais, ils tournent en pure perte avec les fruits, lorsque la consommation ne se fait point. C'est l'état où les Aydes & les Douanes, sur les sorties & passages du Royaume, ont tellement réduit les meilleures contrées de la France, qu'on ne craint point de dire, qu'elles ont fait & font tous les jours vingt fois plus

de tort aux biens en general , qu'il n'en revient au Roy , de la maniere qu'elles sont disposées : ce qui se justifiera parfaitement par la description du détail de ce qui se passe en la perception de ces deux droits , & ne laissera qu'un étonnement que le mal ne soit encore plus grand , aiant des causes si pernicieuses. Mais avant que de passer plus outre , on établit pour principe , que consommation & revenu sont une seule & même chose , & que la ruine de la consommation est la ruine du revenu : De maniere , que dans la suite on dira , quel tel Impôt ne rapportant au Roy que cent mille livres , diminuë la consommation sur le prix ou sur la quantité de deux millions , cela signifiera réellement & de fait , deux millions de diminution dans le revenu. On parlera d'abord des Aydes , & ensuite des Douanes sur les sorties.

## CHAPITRE X.

**C**E qu'on appelle Ayde , est un Droit qui se perçoit , tant sur le Vin qui se vend en détail , que celui qui entre en des lieux clos , Il est fort ancien , & a succédé au vingtième , qui se prenoit sur toutes sortes de denrées vendues par le Propriétaire , après sa provision prise : Et ce droit de Vingtième avoit succédé à la Dixme Royale de tous les fruits de la terre , qui faisoit autrefois tout le revenu des  
 Prin-

Princes , aiant été de tout tems la redevance la plus certaine de la Roiauté. L'Ecriture Sainte & l'Histoire Romaine , faisant mention également que les Rois la perçoivent. Ce Droit d'Ayde n'a pas toujours été égal , mais s'est perçu tantôt dans un Pais sur le pié du seizième , du douze & du huitième ; & tantôt dans un autre , sur le pié du quatrième denier de la vente en détail des liqueurs , comme en Normandie où il est par tout sur ce pié , à quoi ajoûtant quelques nouveaux Droits , tel que le quart ensus , le droit de Jauge , cela va presque au tiers. Et comme le principal debit se fait dans les Villes & lieux clos , les Droits d'entrées pour le Roy , pour les Hôpitaux , & pour les Villes , même à cause des Charges publiques , composent des sommes , lesquelles jointes avec tous ces Droits de debit , font un capital qui excède beaucoup le prix de la Marchandise , sur tout dans les petits crus , s'étant trouvé des années où les Droits ont été vingt fois plus forts dans le détail , que le prix en gros de la denrée , ce qui aneantit si fort la consommation , qu'il faut que les pauvres Ouvriers boivent de l'eau , les liqueurs dans le debit étans en un prix exorbitant , ou qu'ils vendent leurs manufactures beaucoup plus cher ; Ce qui anéantit le commerce étranger , parce que les horsains trouvant les Marchandises trop cheres , ont établi des Manufactures dans d'autres

Roiau-

Roiaumes , où les Ouvriers ont passé & passent tous les jours , ce qui se justifieroit par une infinité d'exemples. Ainsi par une conséquence nécessaire , les fruits de la terre reviennent à rien , & l'on en abandonne absolument la culture. Il y a une infinité d'arpens de Vignes , vendus autrefois des mil livres , qui sont aujourd'hui laissez en friche. Ce qui après avoir ruiné les propriétaires & leurs creanciers , ruine ensuite , par le raisonnement traité dans la premiere Partie , tous les revenus d'industrie , qui n'ont d'être & de mouvement qu'autant qu'ils en reçoivent des revenus en fond ; en sorte , qu'une pareille diminution se multiplie dix fois sur tout le corps de l'Etat ; jusques-là , que quoi qu'en Normandie , le naturel du Païs rende la plaiderie la derniere chose susceptible des effets de la misere , cependant aux lieux dont la principale richesse consistoit en vins & en Boissons , toutes les Charges de Judicature & ses dépendances , ne sont pas à la sixième partie de ce qu'elles étoient autrefois , ce qui diminuant également la part que le Roy prend dans ces sortes de fonctions ; comme le Papier timbré , les Amendes , & les Contrôles d'Exploits , on peut dire qu'il rachete au triple , l'augmentation qu'on a prétendu lui procurer dans celle des Droits d'Aydes , qui sont presque seuls cause de la ruine generale.

## CHAPITRE XI.

**L**Es Aydes se recevant autrefois comme les Tailles , & par les Receveurs Generaux , n'étoient point en parti , & le premier Bail general qui s'en trouve est fait en 1604. par cinq cens dix mil livres , & quoi qu'il fût pour dix ans , au bout de deux ou trois seulement , le Fermier se fit bailler une hausse sous main , avec une prolongation de trois à quatre ans : ce qui aiant continué de la même maniere , ceux qui les tenoient continuant ce jeu , pour faire perdre la trace du profit qu'ils faisoient en moins de quinze ans , la Ferme se trouva à quatorze cens mil livres : Et de cette maniere le Bail a si bien haussé , que les Aydes sont aujourd'ui à dix-neuf millions ou environ.

On fait ce détail pour établir deux choses : Que depuis 1604. jusqu'en 1619. les Fermiers de ces Droits gagnerent des sommes exorbitantes , & que depuis ce tems-là jusqu'en 1670. il n'y en'a eu presqu'aucuns qui n'aient profité considerablement , ce qui est la cause de tout le mal , parce que les hausses des Baux n'étans point sans l'addition de quelque nouveau droit , quoique ceux qui étoient établis produisissent déjà grande diminution à la conformation , & par consequent au revenu de la France : Cependant la quantité de fortunes que cela formoit (ce qui étoit

étoit inféparable des hautes protections ) ôtoit toute esperance que le mal pût recevoir de remede. Et ce qu'il y de plus merveilleux, est que tandis que d'un côté l'on diminueoit les Tailles, dont la quantité n'étoit point du tout la cause de la misere des peuples, on haussait les Aydes, qui faisoit tout le desordre, & cela parce que la Taille ne cause point de ces grandes fortunes à ceux qui s'en mêlent : Et les Aydes, au contraire, ont toujours produit les hautes elevations que l'on a vûës jusqu'ici : En effet, les douze millions de diminution aux Tailles, depuis l'année 1651. n'est justement que ce que les Aydes ont souffert d'augmentation depuis ce même tems. Et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que lorsque le produit des Fermes n'a pu enrichir des Fermiers d'une façon directe, par la consommation ordinaire, & qui se pouvoit faire, ils ont eu recours à des moiens indirects, qu'on ne pouroit pas croire, si on ne les voioit tous les jours de ses yeux.

## C H A P I T R E   X I I .

**L**Es droits des Aydes aiant été mis sur un pié exorbitant, il a falu de deux choses l'une, ou abandonner tout à fait à vendre des liqueurs en détail, ou tromper les Fermiers sur la quantité du debit. On a fait l'un & l'autre en partie,



tie ; c'est à dire , cette sorte de consommation a été réduite au quart de ce qu'elle étoit auparavant , ce qui est déjà une perte inestimable pour l'Etat : Et pour le peu que l'on n'a pû se dispenser de vendre , il a été nécessaire d'user de fraude ; ce qui se fait par le moyen de causes inconnuës , dans lesquelles on reposte des liqueurs sous des noms empruntez , & d'où on tire la nuit pour remplir les futailles que l'on a déclarées en vente , ce qui en est sorti pendant le jour , à quelque chose près , sans quoi le Cabaretier perdrait considérablement sur la Marchandise , quand même il donneroit sa peine pour rien. Et comme il étoit impossible aux Fermiers des Aydes d'empêcher ce desordre par des voies ordinaires , en vérifiant la véritable fraude par témoins , ils ont obtenu des Edits & Déclarations , qui portent que les Procez verbaux de leurs Commis , quels qu'ils soient , feront foi dans tout leur énoncé : Et d'autant qu'il ne s'en fait aucune enquête de vie & de mœurs , lors de leur reception , & qu'ils ont d'ailleurs le tiers des amendes & confiscations , jugées en conséquence de leurs Procez verbaux à leur profit particulier , ils sont absolument Juges & Parties , & ont en leur disposition , les biens de tous les Hôteliers de leur distric , & s'ils ne les font pas perir tous dès l'entrée de leur Bail , c'est qu'il n'est pas de leur intérêt de le faire qu'à la fin , après qu'ils

qu'ils ont gagné quelque chose. Ils usent d'une autre manière pour faire leur compte, également dommageable au corps de l'État, qui est que comme par le moien de leurs Procez verbaux, ils sont Maîtres de tous les biens des Hôteliers, ils ne souffrent vendre qu'à ceux qu'il leur plaît, c'est à dire, à ceux qui achètent des liqueurs d'eux seuls, à tel prix qu'ils y mettent, tous les Commis en faisant marchandise, ce qui étoit anciennement deffendu par les Ordonnances : Et comme ils y mettent un prix exorbitant, le vendant trois fois ce qui leur coute, pour faire que les Hôteliers le puissent debiter d'une façon proportionnée, ce qui ne seroit pas, si chacun étoit en pouvoir ou de vendre, ou d'en faire sa provision. Ils ont grand soin d'empêcher l'un & l'autre, par les moiens qu'on vient de dire, & ausquels on en va encore ajoûter d'autres : Car, premierement, comme ils ne pouroient pas aisément avoir des Commis dans tous les lieux écartez, pour tenir l'œil qu'il ne se fit point de fraudes dans le debit, en visitant trois ou quatre fois le jour les caves, pour voir de combien les futailles sont diminuées, ce qui consommeroit tout le produit ; ils ont de coûtume d'en faire perir dans des lieux éloignez autant qu'il s'en veut élever : Ce qui a si bien banni cette sorte de consommation dans les Campagnes, que lors que ce n'est pas dans une grande route, on fait des

sept

sept à huit lieuës de chemin , sans trouver aucun lieu où l'on vende : De maniere , que tous les Cabarets étans dans les Villes & gros lieux, les Commis sont Maîtres de toute la consommation en détail , dont ils ne peuvent tirer aucune utilité en leur particulier , qu'en la réduisant à la sixième partie de ce qu'elle étoit autrefois : comme on peut dire qu'elle est aujourd'hui , non seulement à l'égard des Hôteliers , mais même en ce qui regarde les particuliers : car comme il faut aller querir le Vin dans les lieux où il croît , le plus souvent par charoi , il y a des Edits qui portent qu'il faudra faire des déclarations avant que d'entrer dans les lieux clos du passage , & paier de certains droits , & à d'autres , montrer seulement les congez de passer , qu'on a pris au premier Bureau. Comme ce sont presque toujours les mêmes Fermiers qui font valoir ces Droits , l'intérêt des Commis étans que personne qu'eux ne fasse le commerce des Vins , & qu'il y aie moins de monde qui puisse en faire la provision , afin de réduire dans la nécessité d'aller au Cabaret , ils font les choses d'une maniere , que quand on a une fois pris cette route , il ne prend point d'envie d'y retourner. Car premièrement , avant que de se mettre en chemin , il faut aller faire sa déclaration au Bureau prochain , prendre une atestation de la quantité de Vins qu'on voiture , & si on est éloigné du Bureau , per-

dre une journée à attendre la commodité de  
 Monsieur le Commis, qui n'est jamais le tems  
 de l'arrivée du Voiturier; ainsi il faut qu'ils jeû-  
 nent, ou qu'ils aillent manger au Cabaret: En-  
 suite, s'étant mis en chemin, il faut au premier  
 lieu clos s'arrêter à la porte, pour aller pareille-  
 ment porter sa déclaration, & avoir un congé  
 de passer. Monsieur le Commis n'est souvent  
 pas au logis, ou n'y veut pas être, pendant le-  
 quel tems, il faut que les chevaux soient au  
 vent & à la pluie, n'y ayant Hôtelier assez  
 hardi pour leur donner le couvert que le tout  
 ne soit fait: Que si les chevaux se sont deferrez  
 en chemin, & qu'on n'ait pu atteindre le lieu de  
 déclaration qu'un peu tard, on dit qu'on n'en  
 reçoit point après le Soleil couché. De sorte,  
 qu'il est nécessaire d'employer une fois plus de  
 journées pour faire ce chemin qu'il ne faudroit,  
 sans ce desordre. Et comme les Hôtelleries  
 sont d'une cherté éfroyable, à cause du prix  
 exorbitant des Boissons, les Hôteliers déclarans  
 qu'à quel prix qu'ils mettent le Vin, ils y per-  
 dent encore, attendu les grands Droits: Et  
 qu'ainsi il faut qu'ils se sauvent sur les autres  
 denrées qu'ils vendent quatre fois leur prix or-  
 dinaire; par cette raison il s'ensuit, qu'une seu-  
 le couchée dehors de plus, emporte tout le pro-  
 fit, quand même tous les inconveniens qu'on  
 vient de dire n'y feroient pas. De plus, comme  
 il y a des Droits à payer par avance, soit que le  
 Vin

Vin que l'on voit se conserver ou se gâter, comme cela arrive fort souvent, cela retarde encore extrêmement cette sorte de commerce, & rompt ce qui se pouvoit faire par échange de Marchandise à Marchandise, attendu qu'il faut de l'argent comptant. D'ailleurs, les droits se prenant sur tout le contenu en la futaille; & étant, ce qu'il y a de plus cher que ces Droits, qui excèdent de beaucoup ce qui peut revenir au Propriétaire, pour les sauver en partie, on tire les liqueurs à clair: En sorte que n'étant plus nourris par leur lie, sur tout les Cidres en Normandie, ils s'aigrissent aisément, & causent des maladies de ceux qui sont dans la nécessité d'en boire, comme font tous les pauvres: Outre que cela diminue encore extrêmement cette sorte de consommation.

### CHAPITRE XIII.

**Q**uelque évident que ce soit, ce qu'on a dit dans le Chapitre précédent, pour peu qu'on aie l'usage du monde, il ne sera pas néanmoins mal à propos de le fortifier de quelques preuves réelles, afin de montrer jusqu'à quel point les Aydes ont poussé cet intérêt de ruiner la consommation, & par conséquent les Païs, pour une utilité particulière, qui ne va à la millième partie du mal qu'ils font au corps de l'Etat, qui est la source générale dont

le Roy tire tous les revenus. Bien que la Normandie absolument parlant , ne soit pas un País de Vin , cependant le voisinage de la la mer du Nord , où il est tout à fait inconnu , fait que le peu qui y croît , ou qui y croissoit , presque toutes les vignes aians été arachées depuis quarante ans se vendroit parfaitement bien : Et c'est dans ce même canton qu'il y a eu des arpens de vignes vendus mil livres ( ainsi que l'on a dit ) & depuis entierement abandonnez. Le terroir ordinairement cailloueux n'étant bon à rien après que la vigne est arachée : C'est toute la contrée , qui se trouve depuis Mante jusqu'au Pontdelarche , ce qui pouvoit faire autrefois viron vingt mille arpens en vignes seulement. Bien que ce soit un fort petit cru , eu égard au Vin de Champagne , & même de ceux qui sont au dessus de Mante ; cependant c'étoit un revenu très-certain pour les Propriétaires , qui prenoient très-grand soin à faire ménager leurs Vignes , y aiant difference de plus de moitié , entre les bien accommoder ou negliger : Mais depuis qu'on a mis le Droit de sept livres pour muid de toutes sortes de Vins qui passeroient les Rivieres d'Eure, Seine, Andelle, & Iton pour aller aux Provinces de Normandie & Picardie , où il n'en croit point , cet établissement qui n'eût (à ce que porte la tradition) depuis trente ans qu'un principe d'inreresst particulier , de faire valoir quelque contrée de la Cham-

Champagne, en mettant la Picardie dans l'obligation de ne se fournir de Vins que dans cette Province, coute depuis ce tems-là plus de 15 millions par an aux Provinces de Picardie, Normandie & Isle de France, & à l'égard du Roy pour quatre-vingt mil livres que cela lui porte, qu'on est bien assuré qu'il ne voudroit pas avoir à ce prix, quand même son intérêt ne se rencontreroit pas contraire; sur la seule Election de Mante, on a été dans l'obligation de diminuer les Tailles de 150000 livres, & ce qui en reste est payé avec bien plus de difficulté que n'étoit le total autrefois, sans qu'on en puisse citer d'autres raisons de notoriété publique que la naissance de ce Droit. En effet, depuis ce tems, les Vignes sont devenuës en non valeur, & ç'a été un très-bon ménage en quantité d'endroits de les arracher, puis qu'après avoir fait les frais de la culture & de la recolte, & que les Vignerons s'étoient endettez pour ce sujet, on avoit le malheur de voir gâter le Vin dans les caves, sans en pouvoir trouver le debit, par les raisons traitées ci-dessus. En sorte, qu'on montrera des Procez, dans lesquels des Marchands de futailles les aians venduës à credit avant la recolte, n'ont pas voulu pour leur paiement les reprendre avec le Vin, dont elles étoient remplies, dont néanmoins on ne leur demandoit rien, quoi que ce même Vin à dix ou douze lieuës de là valoit un prix exorbitant :

E 3 Mais

Mais par les circonstances traitées ci-dessus , il vaut mieux perdre le Vin , que risquer des charrettes & des chevaux , en entreprenant de faire le transport : Et le préjudice qu'une pareille disposition fait au corps de l'Etat , est que ces mêmes Païs où le Vin est si cher, parce que n'y en croissant point, on n'oseroit y en emmener , est qu'il le changeoit contre des denrées , comme les salines & les avoines , également rares dans les Païs des Vignobles , desquelles il se défaisoit par les mêmes voitures qui lui amenoient les Vins , ce qui faisoit un commerce fort considerable , & enrichissoit les uns & les autres. Au lieu qu'il faut presentement que la plûpart des terres des Païs de Vignobles , demeurent à labourer , manque d'avoine , parce qu'elle y est très-chère , ce terroir n'y étant pas propre : Et les contrées Maritimes se perdant entierement, parce que les grains pesent trop, eu égard au prix , ainsi ils ne peuvent porter une voiture par terre ; sur tout , les Hôtelleries étant aussi chères , comme elles sont , & étant impossible de rapporter du Vin , comme on faisoit autrefois. Ainsi chaque contrée perit faute de se pouvoir communiquer ses denrées l'une à l'autre : ce qui prouve évidemment , que la consommation est devenuë impossible.



## CHAPITRE XIV.

**B**Ien que ce desordre des Aydes ne soit pas general en un si haut point dans toute la France ; cependant , outre qu'il y a peu de contrées qui en soient tout à fait exemptes , on peut dire qu'il suffit qu'une diminution considerable se fasse ressentir sur telle partie des denrées que ce soit , pour communiquer ce mal à toutes les especes , par une participation necessaire de cherté ou d'avilissement de prix , que toutes les Marchandises de même sorte ont les unes avec les autres , à l'égard du prix du Marchand , sur tout dans un même Etat : De même , qu'il suffit qu'il se rencontre deux sacs de blé plus qu'il ne faut pour la consommation ordinaire , & que le Marchand est obligé de vendre à quelque prix que ce soit , pour apporter une extrême diminution au prix des bleds dans un Marché ; & s'il en arive de même dans les Marchez suivans , ce mal va toujours en augmentant , & après s'être communiqué à la contrée , il gagne les Païs les plus éloignez : Ainsi le Vin qui se consommoit autrefois , par le transport qui s'en faisoit aux Païs où il manquoit , & les autres Marchandises qu'on en rapportoit en contr'échange , pour faire au moins valoir la voiture du retour , ne pouvant plus passer , par les raisons traitées ci-dessus , non seulement deviennent

nent en pure perte au propriétaire , mais encore ruine celle des voisins , qui les eussent pû faire consommer sur le lieu , parce que le prix en étant avili par cette grosse abondance, il ne peut pas même suffire pour les frais des façons , qui sont toujours les mêmes , comme les journées d'ouvriers , gages de valets , qui ne baissent jamais , lors qu'ils ont une fois gagné un prix certain , y aiant une espece de pact tacite parmi ces sortes de gens , d'aimer mieux mandier ou jeûner , que de rien rabatre de leur prix ordinaire ; l'abondance étant très-propre à les maintenir dans cette fierté , parce que l'avilissement des denrées , leur faisant gagner à une journée ou deux , leur nourriture de toute la semaine : Ils tiennent de là avantage pour contraindre leurs Maîtres de ne leur diminuer , dans la necessité où ils sont , ou de tout abandonner , ou de faire leurs besongnes à quelque prix que ce soit : Ce qui ruine les Fermiers des terres dans la suite , & par consequent leurs Maîtres & leurs créanciers , par une gradation qui va jusqu'à l'infini , & qui doit tout son principe à la cessation de la consommation ; en sorte , que les terres venant à être licitées , sont données presque pour rien , ce qui se communique aux autres Provinces : De maniere qu'en Bretagne , où ce desordre d'Ayde & de Taille est inconnu , les terres ne laissent pas d'être diminuées de la moitié de leur ancien prix , par la contagion de

de la proximité de la Normandie. Et il en va de même , à plus forte raison , des autres Provinces , qui ne jouissent pas de si grands Privileges que la Bretagne, & c'est un si grand coup d'Etat de ne laisser pas baisser le prix une fois contracté par des Marchandises, par les conséquences , qu'on a traitées , que les Holandois , à qui la pratique a appris tout ce qui se pouvoit sur le Commerce , bien loin de les avilir pour tout un Etat , par un intérêt particulier ; au contraire , lorsqu'ils s'en rencontre trop , comme du poivre , parce que l'année a été trop abondante , ou que la consommation n'a pas répondu , ils le jettent dans la Mer ; Par ce premier principe , que pour conserver l'harmonie d'un Etat , il faut que toutes ses parties contribuent à sa richesse ; ce qui ne se peut , dès lors que les proportions sont levées , & ce qui arrive dans la situation , dont on vient de parler.

## CHAPITRE XV.

**I**L reste à traiter des Doüanes , qui se paient sur ce qui sort le Roiaume , qui causent à peu près les mêmes effets que les Aydes , avec cette difference , que les desordres en sont d'autant plus déplorables , qu'au lieu que le plus grand mal des Aydes tombe sur le dedans du Roiaume , ce qui est aisé à rétablir , quand on

vou-

voudra ne pas fortifier l'intérêt general à celui de quelque particulier : Le desordre des Doüanes ; au contraire, en diminuant absolument le revenu du Roy , a banni les Etrangers de nos Ports , & les a obligez d'aller chercher dans d'autres Pais à meilleur compte des denrées qu'ils venoient autrefois querir chez nous ; & cela pour enrichir tous les Commis & les Directeurs de ses Droits, les principaux Fermiers y perdant aussi bien que le Roy : En sorte, qu'un si petit intérêt a causé tous les desordres que souffre un Etat , qui ne peut plus trouver le debit de ses Marchandises. On appelle communément Doüane, le droit qui se tire des denrées qui s'enlevent hors le Roiaume ou qui sont aportées du dehors, ou même celles qui ne sont que passer d'une Province en l'autre, quoi que souvent le chemin qu'elles font ne soit que très-peu considerable. Tant qu'elles ont été moderées, elles n'ont fait aucun desordre ; mais aussi-tôt qu'elles ont été portées à un prix exorbitant, elles ont été également dommageables & au Roy & à l'Etat, puisqu'elles ont banni tout commerce étranger : Les Peuples du dehors aians été contraints d'apprendre une Manufacture, en attirant nos Ouvriers, & d'aller chercher à meilleur compte nos denrées d'excroissance, comme nos Bleds & nos Vins, en d'autres Pais, qui se sont enrichis en nos dépens, & ont appris à de-

venir

venir bons ménagers, depuis que nous avons cessé de l'être ; & il semble qu'on devroit être moins tombé dans ce desordre que dans les autres. Après ce qui étoit arrivé du tems de Henry IV. au sujet des Douanes, dont le recit qui se trouve dans un Historien contemporain, prouve plus que tout ce qu'on pourroit apporter sur ce sujet. A la Paix de Verveins, bien qu'un des Articles du Traité portât que les Droits d'entrée & de sortie des Marchandises dans les Etats des Rois de France & d'Espagne, demeuroident dans la situation où ils avoient toujours été, sans pouvoir être haussez reciproquement : Cependant Philippe III. nouvellement arrivé à la Couronne, étant peut-être mal content de la Paix, voulut y donner atteinte par quelque infraction. Il haussa dans ses Ports extrêmement tous les Droits d'entrée & de sortie, la France en ayant fait autant comme par représailles, bien qu'on n'eût point augmenté le prix de la Ferme ; cependant les Fermiers firent banqueroute entierement, & ne purent satisfaire à leur Bail à cause de cette grande diminution que cela apporta à la consommation & au Commerce : Et il n'y a pas long-tems que la même chose arriva en une Ville de France, où l'Impôt sur l'enlèvement des Eaux de Vie pour l'Angleterre étant excessif, celui qui avoit sous-fermé les Aydes de cette Ville ( comme cela arrive quelquefois ) n'ayant eu aucun produit de  
cet

cet article , la premiere année de son Bail , à cause du prix exorbitant , ces mêmes Etrangers aiant pris un autre stile ; qui étoit d'envoier de très-petites Barques au bas des rochers de la Côte, au haut desquels , les pauvres gens transportoient de nuit des barriques d'Eau de Vie & puis avec des cordes les décroient dans ces Barques ; en sorte que le Fermier n'en recevoit rien du tout. Il fit sçavoir l'année suivante , qu'il se contenteroit de la moitié du Droit, permis par son Bail , ce qui lui fit un profit considerable , & remit l'abondance dans le Païs ; le Commerce n'étant jamais le même , lors qu'il se conduit en cachete , comme quand il se fait ouvertement.

Mais pour venir davantage aux causes du desordre , il faut décroire au détail ; tous les Edits faits au sujet des Doüanes & passages , portant par un stile general , obligation de déclarer avant l'ouverture des balots , à l'égard de ceux qui arivent , la qualité , quantité , poids , mesures , diversité des Marchandises quel'on veut transporter , ou qui arivent , le tout à peine de confiscation & de grosses amendes , si après l'ouverture , la vérification qui s'en fait , ne se trouve conforme à la declaration qui a été mise par écrit , article par article , le tout est confisqué , sans qu'on soit reçu , pour éviter cet inconvenient , d'abandonner la Marchandise à la visite , pour paier tels Droits que l'on voudra deman-

demander , & ces confiscations se partagent en trois parts, sçavoir un tiers aux moindres Commis qui agissent à la garde , un tiers au Directeur ou Receveur , & un tiers aux Fermiers ; avec cette difference , que ce dernier est à la discretion du Directeur , qui se met peu en peine de lui , pourvû qu'il fasse sa fortune , qui lui est immuable , du moment que les droits de Douane sont en un point si exorbitant , que toute la consommation , & le commerce soit ruiné ; car si ce qu'on paye sur les denrées , est une chose aisée , qui n'interrompt point le trafic , & par consequent la richesse du Pais : le Roy en tire à la verité bien davantage de cette sorte , mais jamais le Directeur ne fera de fortune , ni tous ceux qui sont employez à la levée de cet Impôt. C'est ce qu'on va faire voir par des faits si certains & si constans , qu'il sera impossible de ne pas disconvenir de cette vérité : Mais auparavant , on dira que ces places de Receveurs ou Directeurs , sont les premieres Commissions , que les Princes ne méprisent pas de demander pour leurs creatures : En sorte , que ce sont des gens d'une haute protection : Et lors que la main , dont ils tiennent leurs emplois , n'est pas publiquement visible , c'est marque qu'ils ne prêtent que leur ministere à d'autres personnes puissantes , qui en tirent ce qu'il y a de plus utile. Il est encore à remarquer que ceux qui nomment à ces conditions

pour faire valoir l'obligation , qu'ils veulent qu'on leur en aie , disent une chose qui paroît assez extravagante , si tout le monde n'en étoit témoin , qui est que cet emploi rapportera 5 ou 6 mil livres de rente , quoi qu'ils n'aient bien souvent que douze cens livres de gages , sur quoi il faut paier le Bureau , les Lettres , & autres menus frais. C'est par où ceux de ces Commis , qui ont quelque conscience , sauvent leur scrupule , en prétendant recevoir par là une permission tacite de tromper le Roy , le Public & leurs Maîtres.

## C H A P I T R E   X V I.

**L**Es Droits de Doüane , principalement sur les sorties du Roiaume , étans une fois mis sur un pié exorbitant , après que le commerce des denrées qui se transportent , en est extrêmement diminué , la partie qui reste ne peut subsister que de la manière qu'on le va dire : Ou il faut frauder tout à fait la Doüane , par des transports secrets pendant la nuit , ou s'accommoder avec le Directeur pour tromper les Maîtres , dans l'un & l'autre cas il fait son compte : car si on hazarde , en tâchant de frauder ( comme il est impossible de n'être quelquefois pris ) de plein droit il appartient le tiers de la confiscation au Directeur ; mais bien souvent il ne fait point éclater la chose , & traite  
de



de la part de son Maître, le Marchand y gagnant encore assez, quand il la perdrait toute entiere de sauver les autres suites d'une confiscation. L'autre maniere leur est pour le moins aussi avantageuse, qui est de s'adresser d'abord à eux, & de traiter de bonne foi de la remise qu'ils veulent faire, moyennant une honnêteté à leur profit des droits de leur Maître, & par consequent du Roy, en quoi ils se montrent honnêtes gens, & de composition. Ainsi d'une maniere ou d'autre, il faut que les Droits soient grands; c'est à quoi leurs Protecteurs ont soin de veiller, & de faire perir plutôt tout un País, que de souffrir les Doüanes à un point que les Marchandises les puissent supporter, sans obliger de recourir à un de ces deux expedients. Et dans la crainte que l'excès des Droits ne suffise pas pour arriver à leurs fins; ils ont surpris des Edits de Messieurs les Ministres, qui mettent les biens du Marchand à leur discretion, qui est que bien que par toutes les loix du monde, c'est au demandeur à établir sa demande. Dans la Doüane, c'est tout le contraire, ainsi qu'on l'a montré au Chapitre précédent; le Marchand doit enseigner au Receveur ce qu'il lui faut, article par article: & ce qui est redigé par écrit par une partie qui a intérêt qu'on se méprenne; que si cela arive par mégarde, étant presque impossible que cela soit autrement, tout est confisqué. Ils disent pour raisons d'un pro-

cedé si injuste , que s'ils se méprennent , on ne les radresseroit point.

Mais pour montrer que c'est un piège qu'ils veulent tendre , en faisant naître un Procez , où ils sont Juges & Parties , il ne faut que répondre que c'est à eux à sçavoir leurs Edits , & leurs Attributions , & par conséquent ce qui leur appartient , & non pas au Marchand , qui n'en peut rien apprendre que par eux.

En second lieu , s'ils apprehendoient si fort de se méprendre , ils n'ont qu'à faire comme tous les Vendeurs , à demander beaucoup plus qu'il ne faut , assurément le Marchand les radresseroit où ils n'y perdroient pas : Mais de vouloir faire établir une demande par le défendeur , qui la doit moins sçavoir , sous peine de tout perdre s'il se méprend , au lieu que l'erreur dans le demandeur ne seroit que très-peu de chose , supposé même qu'il s'y en rencontrât , c'est la dernière des injustices , qui n'a d'exemple que dans l'Inquisition d'Espagne , qui passe pour le Tribunal le plus violent du monde.

On passe sous silence les autres manières qu'ils apportent pour fatiguer les Marchands , étant quelquefois six ou sept jours sans trouver le tems de recevoir les livraisons des Marchandises , soit pour tirer une contribution de leur diligence , ou même qu'ils aient déjà été salatziez , pour apporter du retardement au transport : De quelque manière que les choses se passent ,

on

on n'en peut avoir aucune injustice, parce que aiant de fortes protections, ils ne reconnoissent aucuns des Juges ordinaires, mais en ont de particuliers, qu'ils nomment eux-mêmes. C'est de cette sorte que les Directeurs des Doïanes se sont enrichis, à mesure que le Commerce, tant du dedans qu'au dehors du Roiaume, s'est diminué : Le même desordre se pratiquant dans le transport des Marchandises, tant d'une Province à l'autre, qu'au sortir du Roiaume.

## CHAPITRE XVII.

**I**L s'enlevoit autrefois une quantité de Bleds. en France, sur tout en Normandie, pour les Païs qui en manquoient : Et comme elle en produit plus (étant bien cultivée) qu'elle n'en peut consommer, elle est ruinée, du moment que le transport ne s'en fait plus ; c'est ce qui est arrivé par l'Impôt de soixante & six livres sur chaque muid qui sortoit le Roiaume ; de sorte, que les Etrangers sont allez s'en pourvoir à Dantzic & à Hambourg : Et la trop grande quantité qui en est demeurée au Païs, a fait cesser à labourer les médiocres terres, & negliger en plusieurs endroits les meilleures, & par ce moyen, mettre une famine à l'argent, non moins préjudiciable au corps de l'Etat, que celle qui arrive au Bled : Car comme quand cela avient, c'est que la proportion étant ôtée entre ce qu'on

F s veut

veut avoir , qui est le Blé , & ce qu'on baille  
 en contr'échange , qui est l'argent, tout le com-  
 merce demeure. Le même desordre se rencon-  
 tre , lorsque les Bleds sont à un vil prix , il en  
 faut beaucoup plus pour avoir de l'argent. Ce  
 qui produit le même effet à l'égard de la Répu-  
 blique , qui ne pouvant s'entretenir que par un  
 commerce & une circulation continuelle , où  
 les proportions sont absolument nécessaires ;  
 Tout cesse à même tems qu'elles ne se rencon-  
 trent plus , quoi que ce soit qui en soit cause ;  
 de maniere , que comme au Perou , on meurt  
 de faim au milieu de l'argent , on est très-mise-  
 rable en France , dans l'abondance de toutes les  
 choses nécessaires à la vie : Et ce qui est plus dé-  
 plorable , c'est que ces malheurs , qui arrivent  
 souvent ailleurs par nécessité , ne se trouvent en  
 France que par une forte méprise , ou plutôt par  
 des intérêts indirects , dont il ne revient rien  
 au Roy : Outre que les années steriles ne pou-  
 vant être secouruës par les abondantes , qui ne  
 sont plus d'un rapport à l'acoustumé. On a vû  
 depuis trente années , le Blé hors de raison , ce  
 qui faisoit périr les pauvres , ou à vil prix , ce  
 qui ruinoit également & les riches & les pau-  
 vres ; ces premiers ne pouvant pas fournir de  
 travail à ceux-ci , qui ne peuvent subsister que  
 de ce seul revenu. Et on ne doit pas objecter ,  
 que cette obligation de laisser les grains dans  
 un Pays , soit un remede certain contre la fami-  
 ne ,

ne ; puis qu'outre que l'experience a fait voir le contraire , les Bleds aians été à un prix excessif, quatre fois depuis trente ans. Au lieu que dans l'espace de trente années auparavant , la même chose n'étoit pas arivée ; c'est qu'une année sterile n'étoit jamais guère secouruë que par la précédente, ou au plus, par celle d'auparavant : les Bleds en France, n'étans pas generalement parlant , gardez plus long-tems , & le surplus est consommé à vil prix , par des engrais , ou par l'incompetence des Maîtres , qui veulent être paiez de leurs Fermiers , ou parce qu'on n'a pas de lieu propre à les garder & remuer souvent , comme il seroit necessaire : Et bien loin qu'un Impôt , qui a causé une ruine si generale , ait apporté quelque utilité au Roy , c'est tout le contraire , puisque n'en aiant jamais reçu un sol , il a perdu les Droits d'entrée sur les Marchandises que ces mêmes Etrangers apportoient en venant querir nos Bleds.

Il avoit autrefois une fort bonne Manufacture de Chapeaux fins en Normandie , qui valoit une très-grande somme au Roy, soit par droit d'entrée des matieres qui venoient du dehors , ou par la sortie , lors qu'elles étoient ouvragées , on doubla ce Droit , & aussi-tôt les Ouvriers passerent au Pays Etranger, où ayans établi des Manufactures de Chapeaux fins , à eux jusqu'alors inconnuës ; les droits du Roy furent réduits à la sixième partie de qu'ils étoient auparavant.

Les

Les Cartes à joïer se fabriquoient en France , sur tout à Roïen , par toute l'Europe , & même par tout le nouveau monde des Espagnols : Un Impôt de rien , qui servoit seulement d'occasion aux Directeurs de fatiguer les Marchands , a fait pareillement transporter cette Manufacture en une infinité d'endroits.

Le Papier s'en'voit en une très-grande quantité , & il a reçu le même sort des mêmes causes.

Les Pipes de Tabac , qui se fabriquoient en quantité , ont pris la même route , par de pareilles raisons.

Les Baleines à acommoder les habillemens , ont été longtems uniquement aprêtées à Roïen pour toute la terre où l'on en use : Et comme les Doïanes pour l'entrée de la matiere haussioient à tous momens ; pour les éviter , on faisoit faire à cette sorte de Marchandise , quatre ou cinq cens lieües dans les terres , plus qu'il n'eût été nécessaire , afin d'esquiver les entrées de Roïen. Mais enfin , la subtilité de Messieurs les Directeurs , en donnant leur avis , propres à ruiner tout pour s'enrichir , a triomphé de celles des Commerçans ; en sorte , qu'ils ont surpris tant d'Edits de Messieurs les Ministres qu'ils ont contraint ce trafic de prendre le chemin des autres : Et on ajoutera en faveur de ceux qui leur donnent leur protection , qu'on

est.

est fort persuadé qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils fçussent au juste ce qu'elle devoit couter au Roi & au Peuple.

Les Vins se levoient aussi en quantité aux Foires de Roüen pour les Païs Etrangers, qui fournissoient au Roy des sommes considerables pour la sortie même des moindres crus : On a haussé l'Impôt, & ces mêmes Etrangers ont été s'en fournir ailleurs.

En effet, ce qui coûte pour la sortie des plus petits Vins, allant à vingt-cinq livres par muid, qui n'est pas souvent vendu vingt livres sur le lieu, distant d'une journée, ou deux ; il n'est pas étonnant qu'un pareil Droit en ait entierement aneanti le commerce : Et ce qu'il y a de merveilleux est, que pendant quel'on haussait tous ses Droits, qui ruinoient également & le Roy & les particuliers, sans que la découverte de l'erreur en l'un pût faire changer de conduite à l'égard des autres ; on diminuoit les Tailles de trois fois plus que n'étoient ces Impôts, bien que ce ne fût pas la quantité des Tailles qui incommodât les peuples, ainsi qu'on l'a dit, & qu'on fera encore remarquer davantage, lors qu'on parlera des Remedes.

## CHAPITRE XVIII.

**O**N est persuadé que la simple narration de tous ces faits, aura amplement satisfait à l'obligation contractée au commencement de ces

ces Memoires , de découvrir la cause de la grande diminution des Revenus de la France , sans que l'augmentation de ceux du Roy y aient aucune part , ni qu'on puisse en accuser le manque des especes d'or & d'argent , qui sont en bien plus grande abondance dans le Roiaume , que lors que les revenus en étoient plus considerables. Et quoi que cette verité soit très-constante , cependant elle pourroit passer pour paradoxe , à l'égard de ceux qui ont accoutumé de dire , lors qu'ils voient l'opulence diminuer dans un Pais , qu'il n'y a plus d'argent : Ainsi il est à propos , pour l'éclaircissement de ces Memoires , de dire un mot de la nature & des qualitez de l'or & de l'argent , tant monnoyé qu'en essence , & quel rang il tient dans le monde.

Il est très-certain , qu'il n'est point un bien de lui-même , & que la quantité ne fait rien pour l'opulence d'un Pais en general , pourvu qu'il y en aie assez pour soutenir les prix contractez par les denrées necessaires à la vie , de façon qu'il ne peut empêcher les lieux d'où on le tire : d'être très-miserables : En sorte qu'un homme qui a deux écus en ces contrées-là , à dépenser par jour , passe sa vie avec plus de peine , qu'un autre qui en Languedoc n'a que six sols pour son entretien : Et même on peut dire , que plus un Pais est riche , plus il est en état de se passer des especes d'or & d'argent ,  
puis



puis qu'alors il y a plus de monde , à l'égard desquels elles peuvent être représentées par un morceau de papier , sous le nom de billet de change.

L'argent est donc un gage incorruptible , que tous les hommes sont convenus de se bailler , & de se prendre des uns des autres reciproquement sur le pié courant , pour se procurer pour autant de denrées dont ils ont besoin , parce que celui qui reçoit l'argent , est certain qu'il produira le même effet à son égard , pour les choses qui lui sont nécessaires : Personne au monde ne le recevant pour le consommer , ou en faire magasin , à moins que ce ne soit pour en attendre une plus grande quantité , & en produire un plus grand effet tout à la fois. De maniere , que si toutes les denrées nécessaires à la vie , avoient comme de l'argent un prix certain , & que le tems ne les altérât pas , ou que les divers degrez , plus ou moins de perfection qu'elles ont en chacune en particulier , n'en dérobât pas la véritable estimation , en sorte , qu'elles eussent un prix courant toutes les fois qu'on en a besoin , on peut dire , que l'or & l'argent ne seroit pas plus recherché que tous les autres métaux les plus communs , & qu'ils leur cederoient même , étans moins propres aux autres usages de la vie , parce que l'échange se feroit immédiatement , comme elle se faisoit au commencement du monde , & qu'elle se  
fait

fait encore , à l'égard de quelques Marchandises en gros , après qu'elles sont appréciées.

De ces principes , il s'ensuit une conséquence , que dans la richesse qui n'est autre chose que le pouvoir de se procurer l'entretien commode de la vie , tant pour le nécessaire que pour le superflu , étant indifférent au bout de l'année à celui qui l'a passée dans l'abondance , de songer s'il s'est procuré ses commoditez avec peu ou beaucoup d'argent ; l'argent n'est que le moien & l'acheminement , & les denrées utiles à la vie , sont la fin & le but , & qu'ainsi un País peut être riche sans beaucoup d'argent , & celui qui n'a que de l'argent est très-misérable s'il ne le peut changer que difficilement avec ces mêmes denrées. De maniere , que les Flotes d'Espagne ne sont pas si-tôt venues en Europe , qu'il faut porter presque tout l'argent au País , d'où on a tiré les denrées , pour porter en celui où les Mines sont situées ; & cet argent y étant arrivé , produit par une revolution continuelle les mêmes effets qu'il a produit dans sa naissance , faisant plus ou moins de tours & retours , qu'il change plus ou moins souvent de Maître ; c'est à dire , qu'il se fait plus ou moins de commerce ou de consommation. Les País comme la France , qui produisent les denrées nécessaires à la vie , aiant cet avantage sur ceux d'où on tire l'argent , que l'échange se fait d'une maniere bien avantageuse , attendu que l'argent ne  
se

se consommant point par l'usage, produit des utilitez sans bornes & sans fin, aux Païs où on le porte, & les denrées que l'on donne en contr'échange, ne sont utiles qu'une seule fois, périssant par l'usage. Et pendant que l'argent a une qualité d'être inalterable, par le tems & les accidens, il a en même tems celle de ne point augmenter par la garde, comme les autres marchandises : Et quand il produit de l'utilité, ce n'est point dans le cofre, mais en le gardant le moins qu'il est possible, & comme c'est la consommation, dont il n'est que l'esclave, qui mène sa marche, du moment qu'elle cesse : Il s'arête aussi-tôt, & demeure comme immobile dans les mains où il se trouve, lorsque le desordre commence à se faire sentir. De façon, que si la plus mauvaise situation d'un Marchand, lors que le Commerce va, est d'avoir son argent inutile dans son cofre, parce qu'il ne lui produit rien, c'est son avantage lors qu'il ne va pas, qu'il ne soit pas dehors, attendu que si il ne gagne rien, il ne perdrait rien, & qu'il coureroit risque de faire banqueroute par la cessation du Commerce. Et ce qui est dit du Marchand, l'est également de toutes les personnes qui vivent de leurs rentes, soit en fond de terre, ou rentes constituées, lesquels recevant des raquits ne les peuvent reconstituer pour ne trouver aucune sûreté ; parce que les affectations les plus ordinaires, étans sur les terres, le produit en-

diminuë tous les jours à vûë d'œil, par l'anéantissement de la consommation : ainsi ils aiment mieux perdre l'intérêt que de hazarder à perdre le capital, se réduisant à faire moins de dépense, ce qui est un surcroît de mal pour le corps de la République. De façon, que tous les revenus d'industrie cessent tout à fait & l'argent qui forme pour autant de revenu qu'il fait de pas, ne sortant point de fortes mains, arête entièrement son cours ordinaire; ce qui met le Pais dans une paralisie de tous les membres, & fait qu'un Etat est misérable, au milieu de l'abondance de toutes sortes de biens, ce sont des effets que les pauvres ressentent les premiers : ce qui se communique ensuite imperceptiblement à tous les autres membres de l'Etat, même les plus relevez, ainsi que l'on a fait voir par ces Memoires : ce qui devoit les intéresser aux moyens d'arêter un si grand desordre, où le Roy participe assurément à proportion du rang qu'il tient dans l'Etat.

## CHAPITRE XIX.

**I**L est aisé de voir par tout ce qu'on vient de dire, que pour faire beaucoup de revenu dans un Pays riche en denrées, il n'est pas nécessaire qu'il y aie beaucoup d'argent, mais seulement beaucoup de consommation, un million faisant plus d'effet de cette sorte, que dix mi-

milions , lors qu'il n'y a point de consommation , parce que ce milion se renouvelle mille fois , & fera pour autant de revenu à chaque pas qu'il fera , & les dix millions restez dans un coffre ne sont pas plus utiles à un Etat , que si c'étoit des pierres ; & ce qui fait plus de mal au corps de la France , est que c'est le menu peuple , sur qui le desordre des Tailles & l'excez du prix des liqueurs en détail agit davantage , parce que c'est lui qui a moins de défenses , & qui fait moins de provisions ; & cependant , c'est lui en même tems qui fait plus de consommation , parce qu'il est en plus grand nombre. En effet , un journalier n'a pas plutôt reçu le prix de sa journée , qu'il va boire une pinte de vin , étant à prix raisonnable ; le Cabaretier en vendant son vin en rachete du Fermier ou du Vigneron ; le Vigneron en paie son Maître qui fait travailler l'ouvrier , & satisfait sa passion à bâtir , ou à acheter des Charges , ou à consommer de quelque maniere que ce puisse être , à proportion qu'il est païé de ceux qui font valoir ses fonds ; que si ce même vin , qui valoit quatre sols la mesure , vient tout d'un coup par une augmentation d'Impôt à en valoir dix , ainsi que nous l'avons vû arriver de nos jours ; le journalier voiant que ce qui lui resteroit de sa journée ne pouroit pas suffire pour nourrir sa femme & ses enfans , se réduit à boire de l'eau , comme ils font presque tous dans les Villes considerables ,

& fait cesser par là la circulation qui lui fournissoit la journée, & est réduit à l'aumône, non sans blesser les intérêts du Roy, qui avoit sa part à tous les pas de cette circulation anéantie. Il en va de même des autres denrées, n'y en ayant aucune dont l'anéantissement de la consommation, causée par les desordres marquez ei-devant, ne fasse d'abord cesser dix ou douze sortes de Métiers, qui rouloient tous sur ce premier principe, & ne rejalisent ensuite par contre-coup, & sur le Roy, & sur tout le reste des professions du corps de l'Etat : Et bien que l'argent demeure ne circulant plus, il ne forme aucun revenu, & est comme si il étoit mort à l'égard du Pays. En sorte, que s'il y a cinq cens millions de rente moins en France qu'il n'y avoit il y a trente ans, ce n'est pas qu'il y ait moins d'argent, mais c'est qu'y ayant pour beaucoup de denrées excruës, vendues & consommées, cela a communiqué le même mal à toutes les autres sortes de biens qui tirent leur être des fruits de la terre. Il n'en faut point accuser le manque d'argent, mais seulement de ce qu'il ne fait pas son cours ordinaire : Et la vaisselle d'argent réduite en monnoie ces jours passez, n'a pas apporté plus de remede à ce mal, que fait une flote du Perou à la misere d'Espagne ; laquelle depuis qu'elle en reçoit n'en devient pas plus riche, parce que l'argent n'y fait que passer, & elle ne le voit que dans sa naissance : Ainsi ce-  
lui

lui de la vaisselle après son premier cours, a gagné les forts dont on vient de parler, & dont il est impossible de le tirer. Et auroit été cent fois plus avantageux à la France d'ôter quelques uns de ces Edits qui ruinent la consommation pour des quantitez de millions par an, ainsi que l'on a fait voir, quoi que le produit à l'égard du Roy soit fort médiocre, & le joindre aux Tailles, afin que Sa Majesté ne perdît rien, ce qui n'auroit pas été à un sol pour livre, que de réduire de la vaisselle en monnoie, l'utilité qui en est venuë à Sa Majesté pouvant aisément être compensée d'ailleurs. Enfin le corps de la France souffre lors que l'argent n'est pas dans un mouvement continuel, ce qui ne peut être que tant qu'il est meuble, & entre les mains du Peuple; mais si-tôt qu'il devient immeuble, ne pouvant cesser de l'être, parce qu'on ne trouve aucune sûreté à le reconstituer sur une terre, ou à le prêter pour acheter une Charge qui peut être supprimée ou aneantie par la création de pareilles, qui la tirera hors du commerce, ou enfin à rejeter ce même argent dans le trafic, par les raisons qu'on vient de remarquer, on peut dire que tout est perdu. Or, quand tout l'argent seroit entre les mains du menu Peuple, où il est toujours meuble, il faut qu'il retourne aussi-tôt entre les mains des Puissans qui en refont immeuble en la plus grande partie, parce que l'harmonie de la République qu'une Puif-

sance supérieure regit invisiblement, subsistant du mélange de bons & de mauvais ménagers, toutes choses, tant meubles qu'immeubles, sont dans une révolution continuelle, & le riche devient pauvre, afin que le pauvre puisse devenir riche. En effet, un dissipateur de ses fonds & de son argent immeuble, comme le rachat d'une rente constituée, & le prix d'une terre, en fait un meuble en le consommant en la dépense journalière, qui ne devroit être tirée que du produit de ces mêmes fonds; & un bon ménager ne consommant pas ses revenus ordinaires, soit de fond de terre ou d'industrie, en forme un argent immeuble; c'est à dire, dont il a dessein de se former un immeuble; comme une terre, une maison, ou une partie de rente, ce que ne pouvant faire, comme on vient de dire, il ne retourne plus chez ce Peuple, en passant par les mains du dissipateur qui le refait meuble, ainsi le corps de l'Etat fait une très-grande perte, parce que c'est le même Peuple qui lui forme plus de revenu, un Ecu faisant plus de chemin, & par conséquent plus de consommation en une journée chez les pauvres, qu'en trois mois chez les riches, qui faisant que des grosses affaires attendent longtems que leur somme soit fournie, même dans les meilleurs tems, pour faire sortir leur argent, ce qui est toujours préjudiciable à un Etat. De manière, que Philippe de Comines remarque, que si le Roy

Louis



Loüis XI. tripla son revenu en quinze années ; personne ne fut ruiné , parce qu'il dépensoit aussi-tôt tout ce qu'il recevoit ; ce qui montre assez l'intérêt qu'un Païs a , que ses Habitans ne soient pas dans l'obligation de dépenfer moins d'argent qu'ils n'en reçoivent.

## CHAPITRE XX.

**I**L ne faut point de preuves plus certaines de tout ce qu'on vient de dire , que l'exemple des Marchandes de menuës denrées de Paris , lesquelles s'enrichissent à empruter de l'argent à cinq sols d'intérêt par semaine pour un Ecu , c'est à dire , plus de quatre cens pour cent par an , le produit excédant quatre fois le capital : Et bien qu'une pareille conduite , quand l'intérêt seroit infiniment au dessous de celui-là , ruinât le plus riche homme du monde , cependant il enrichit , & fait vivre ces pauvres : Et la maniere dont cela se fait est aisée à concevoir , c'est parce que cette Marchande aiant vendu pour quatre ou cinq Ecus de marchandise en une journée , sur lesquels elle a quelquefois gagné la moitié , retourne le lendemain de grand matin à l'emplette , & faisant cette même manœuvre cinq à six fois la semaine , il lui est aisé de trouver , & sa vie , & de quoi satisfaire à ceux qui lui ont prêté , & ce genre de commerce ne cesse que lors que les pauvres journaliers qui se  
four-

fournissent chez elles, cessent de le faire, pour ne plus trouver leur journée, qui est aneantie à Paris comme ailleurs, par des causes traitées une infinité de fois.

## CHAPITRE XXI.

**Q**Uoi qu'on aie assez montré l'intérêt que le Roy a à la ruine de la consommation, qui attire toutes les pernicieuses conséquences dont on vient de parler, on va mettre ce même intérêt dans un nouveau jour, pour le rendre encore plus sensible à ceux qui en voudroient douter; il est certain que le Roy entretient ses armées & sa dépense ordinaire, non avec de l'argent, proprement parler, mais avec du Blé, de la viande, du linge, des habits, & enfin avec toutes les autres choses nécessaires à l'entretien de la vie, lesquelles croissans en ses Etats, sont consommées pour la plus grande quantité par ses Sujets, & une partie lui est baillée par redevance, & si ce n'est pas immédiatement, c'est la même chose, parce que les dix Ecus qu'un Chapelier baille au Roy pour sa Taille, après les avoir tirez du profit qu'il a fait sur mille Chapeaux qu'il a fabriquez & vendus, la nourriture & entretien de sa famille prise, est une obligation & un gage qu'il donne au Roy de luy fournir dix Chapeaux, à lui ou à son ordre, en quoi faisant, son gage lui sera restitué,

com-

comme il arivé infailliblement; car Sa Majesté n'a pas si-tôt reçu ce gage qu'il rebaille à un Capitaine de Chevaux-legers, qui le reporte avec la même diligence au Chapelier pour en tirer lesdits Chapeaux, lequel refait faire aux dix Ecus la même circulation, à moins que le canal n'en soit interrompu; c'est à dire, que la Boutique du Chapelier ne soit démontée, parce que les Chapeaux ne se peuvent plus vendre, comme nous avons vû ariver, par des raisons traitées ci dessus, & ainsi de toutes les autres Marchandises dont on peut faire le même raisonnement: Ce qui montre évidemment le grand préjudice que le Roy reçoit de la ruine de la consommation, & que c'est le surprendre que de dire qu'on l'a ruiné pour l'encherir; & pour conclusion entiere de cette seconde Partie de ces Memoires, on dira qu'il n'y a qu'à comparer ce qui se passe chez nos voisins avec ce qui se fait en France à l'égard des Impôts: on a déjà montré dans la premiere Partie, que bien qu'il n'y aie jamais eu une pareille diminution de biens; cependant le Roy leve moins à present sur ses Sujets que plusieurs de ses Ancêtres. On dira donc, & on le maintient, qu'il n'y a point de Prince dans l'Europe, qui ne tire à proportion beaucoup davantage, & où cependant il en couste tant à ses Peuples; & bien que cela paroisse un paradoxe; c'est pourtant une verité constante: En effet, une vigne arachée

pour

pour ne pouvoir supporter l'Impôt qu'on a mis dessus (comme cela arrive tous les jours) ne va point au profit du Roy, & ne ruine pas moins le Propriétaire : Dans tous les autres Etats, on proportionne les Impôts aux choses sur lesquelles on les leve ; & de cette manière, & le Prince & le Peuple y trouvent également leur compte : & comme ce méconte s'est rencontré dans une infinité de denrées, ainsi qu'on a fait voir, on en peut tirer les mêmes conclusions. Mais pour descendre davantage dans le détail, il est certain que l'Angleterre ne vaut point le quart de la France, & quand on diroit encore moins, on croiroit dire vrai, soit par le nombre du Peuple, qui est une partie essentielle à la bonté du Pays, à cause que la consommation ne se sçauroit faire sans luy, soit pour la fertilité du terroir ; & si la conquête des Gaules couta huit années à Jules Cesar, celle de tout l'Angleterre ne fut que l'effet d'une seule Campagne : cependant l'Angleterre vient de rapporter depuis dix ou douze ans près de quatre-vingt millions par an au Prince d'Orange ; & cela sans réduire les Peuples à la mendicité, ni les mettre dans l'obligation d'abandonner la culture des terres, & si la guerre n'avoit point interrompu leur Commerce, ç'auroit été encore toute autre chose. Que l'on considère tous les Princes d'Allemagne, jusqu'au moindre ; que l'on regarde leurs Etats, qui ne sont pas un atôme en com-  
pa-

paraison de la France, & toutefois ce qu'ils en tirent va à un trentième ou environ, & même plus. La Savoye en tout son contenu, sans le Piémont, ne vaut point la moindre des Elections de Normandie, au nombre de 32. son terroir très-mauvais & stérile, ne peut nourrir qu'une partie de ses Habitans, & encore très-misérablement, il n'y a ni Rivières ni Villes considérables où l'on fasse nulle Manufacture; cependant elle apportoit cinq cens mille Ecus à son Prince par an avant la Guerre; & cela, parce que les choses se faisoient comme en Angleterre, en Allemagne, & dans tous les Païs du monde; c'est à dire, qu'on faisoit rapporter à la Terre, tout ce que son climat & son terroir, aidé de secours humains, pouvoit produire: on y consommoit & on y vendoit tout ce qu'on y pouvoit vendre, qui est une situation qui devroit être sacrée aux Ministres de tous les Princes du monde, leur étant permis de pousser les Droits de leurs Maîtres jusqu'à tel point qu'ils peuvent aller, tant qu'ils ne donneront point atteinte à ces deux mamelles de toute la Republique, l'Agriculture & le Commerce. Mais croire mieux servir un Monarque par une conduite contraire, comme on ne peut pas nier qu'il arrive présentement en France, cela se refute si fort de soi-même par la simple narration des choses rapportées dans ces Memoires, que l'on n'en dira rien davantage: Et cette  
même

même doctrine peut être établie sans aller chez les Etrangers, par ce qui se passe en France aux lieux où la Taille n'est point arbitraire & sujette aux pernicieux effets dont on a parlé, & où pareillement les Aydes & Droits sur les passages, n'ont point encore eu de lieu. On verra la difference de ces contrées avec les autres. La Generalité de Montauban ne vaut pas la sixième partie de la Generalité de Roüen, soit pour la situation qui n'a ni Mer ni Riviere pour voisine, au lieu que la Generalité de Roüen à Paris d'un côté & la Mer de l'autre, qui est la plus avantage situation du monde, son terroir n'a point son pareil en fecondité, les Villes & Bourgs y sont sans nombre, & peuplées à proportion; & cependant avec tous ces avantages, elle ne raporte point au Roy plus d'un tiers que celle de Montauban, qui en Taille seule qui est réelle, raporte trois millions quatre cens mil livres: Et tout ce que le Roy a jamais tiré de la Generalité de Roüen, en revenus ordinaires, n'a jamais été à plus de six ou sept millions, tout compris: Mais la difference à l'égard des Peuples, est bien plus grande dans la Generalité de Montauban, il est impossible de trouver un pié de terre, à qui on ne fasse raporter tout ce qu'il peut produire: Il n'y a point d'homme, quelque pauvre qu'il soit, qui ne soit couvert d'un habit de laine d'une maniere honnête, qui ne mange du pain & ne boive de la boisson au-  
tant

tant qu'il lui en faut, & presque tous mangent de la viande, tous ont des maisons couvertes de Tuiles, & on les repare quand elles en ont besoin : Mais dans la Generalité de Roïen, les Terres qui ne sont pas du premier degré d'excellence, sont abandonnées ou si mal cultivées, qu'elles causent plus de perte que de profit à leurs Maîtres; la viande est une denrée inconnue par les Campagnes, ainsi qu'aucunes sortes de liqueurs pour le commun Peuple; la plupart des maisons sont presque en totale ruine, sans qu'on prenne la peine de les reparer, bien qu'on les bâtit à peu de frais, puisqu'elles ne sont que de chaume & de terre : Et avec tout cela, les Peuples s'estimeroient heureux s'ils pouvoient avoir du pain & de l'eau à peu près leur nécessaire, ce qu'on ne voit presque jamais; & tous ces desordres arrivent pendant que le Païs pouroit non-seulement faire subsister parfaitement bien ses Habitans d'une maniere fort heureuse, mais même en aider ses voisins, comme il faisoit autrefois. Si les proportions absolument nécessaires pour une pareille harmonie, n'étoient ruinées par des intérêts indirects, ainsi qu'on a fait voir, ce qui retombe également sur Sa Majesté, puisqu'il est aussi impossible que des terroirs incultes & des Peuples qui meurent de faim, lui soient utiles à quelque chose, qu'il est difficile qu'une situation contraire ne lui soit pas très-avantageuse. Mais

comme ceux qui fournissent les Memoires à Messieurs les Ministres , n'ont pas les mêmes intérêts , qu'ils en ont même de tout opposés , il ne faut pas s'étonner qu'ils sacrifient ceux & du Roy & des Peuples à leurs avantages personnels , & bien qu'ils ne profitent pas en leur particulier pour la cinquantième partie du mal qu'ils font au corps de l'Etat , le surplus du bien qu'ils enlèvent étant entièrement anéanti , leur intérêt quelque petit qu'il soit en comparaison du mal , prévaut à l'utilité publique , ce qui est aujourd'hui érigé en profession ordinaire , remplie de personnes de la plus haute protection. De manière , que quoi que les desordres sautent aux yeux , & que le Roy aie un intérêt très-grand , sans parler de celui des Peuples , de les faire cesser , personne jusqu'ici n'a été assez osé pour leur déclarer la guerre , ou plutôt à leur manœuvre.

C'est pourtant sur ces principes qu'on va passer à la troisième Partie de ces Memoires , qui traiteront des Remedes de ces desordres , dont on établira la facilité & l'utilité d'une manière si constante , qu'il n'y a que ceux qui en attendent , où leur doivent leur fortune , qui y pourroient apporter de l'opposition par leurs actions ou par leurs paroles. Leur principale démarche est le délai qu'ils demanderont , ou le prétendu bouleversement des affaires qu'ils opposeront , mais l'un & l'autre sont ridicules , attendu que  
ce



ce sont les Peuples mêmes qui parlent dans ces Memoires , au nombre de quinze millions , contre trois cens personnes au plus , qui s'enrichissent de la ruine du Roy & des Peuples , lesquels ne demandent que la simple publication de deux Édits , pour être au bout de deux heures en état de labourer leurs terres en friches & rendre leurs denrées perduës , ce qui doubleroit sur le champ leur terre & celui du Roy. Or , on ne peut , sans renoncer à la raison , dire à des gens qui ofrent de paier , ce qui leur est impossible de faire , sur tout quand on est aussi suspect , comme doivent être ces trois cens contredifans.



## TROISIÈME PARTIE.

## CHAPITRE I.

**P**OUR venir donc aux Remedes de si grands desordres , on dira d'abord qu'il n'y a rien de si aisé du côté de la chose , & rien de si difficile de la part de ceux à qui il s'en faut beaucoup qu'ils soient indifférens. En effet , il sembleroit que les seules personnes qui devroient être intereillées dans les Impôts qui se levent , ainsi que dans toutes autres dettes , ne seroient que le Roy & ses Peuples ; Sa Majesté pour recevoir , & ses Peuples pour paier : Et par conséquent qu'on dût être certain de l'acceptation d'une proposition , qui feroit recevoir le double à Sa Majesté , pendant qu'il n'en couteroit pas letiers à ses Peuples. Cependant , bien que dans tout ceci , il n'y ait rien que de très-veritable & de très-sensible par tout ce qui se passe , & chez l'Etranger & en France , même on ne laisse pas de n'avoir qu'une legere esperance du succès. Quoi qu'il en puisse ariver , on dira qu'on ne veut apporter  
aucun

aucun trouble à la disposition présente pour un si grand bien , qu'il n'est nécessaire de congédier , ni Fermier , ni Receveur , qu'on aura un extrême respect pour le fait de Sa Majesté , bien qu'on ne peut pas dire , que l'on en aie toujours usé de même ; parce qu'il est absolument nécessaire de ne pas ruiner le commerce entre le Roy & ses peuples , en rescindant d'autorité absoluë des actes qu'on a cru faire de bonne foi. Une pareille conduite , faisant que dans le trafic particulier , une Charge de nouvelle création , ou des gages ou rentes sur le fait de Sa Majesté , ne se vendent & achètent que sur le pié de la moitié d'un autre effet de pareil revenu , qui auroit un particulier pour garant. Ainsi nulle objection de ce côté-là ; si on fait paier davantage à Sa Majesté , & moins par ces peuples , c'est parce que toutes sortes de paiement & sur tous les tributs tirant leurs qualitez , ou leurs degrez d'excez ou de justice de pouvoir , ou de l'incapacité de celui qui les paient ; il est constant qu'un particulier qui paioit cent francs de Taille sur une Ferme de mille livres , sera bien moins chargé en payant deux cens , si la Ferme peut revenir à deux mille livres , puisque ce sera huit cens livres qu'on lui donnera à pur profit & qu'il sera entièrement déchargé de son Impôt sur ces premiers mille livres. Or la Ferme reprendra ce premier prix qu'elle voit autrefois , lors qu'il lui sera permis de

labourer , cultiver , & vendre les denrées qui y croîtront ; parce que les causes des défenses & de l'impossibilité de faire ces choses , seront levées , ainsi qu'il est très-facile , comme on le va faire voir.

## CHAPITRE II.

**P**Our commencer à lever les défenses de la consommation , marquée dans la première Partie de ces Memoires , qui sous l'incertitude de la Taille arbitraire , qui attire après elle les desordres de la Collecte , & l'autre faisant un dechet à la consommation de plus de cent cinquante millions par an , sans qu'il en revienne un denier au Roy , ni sans qu'il faille récompenser aucun Traitant pour arrêter un si grand mal : Ainsi nul inconvenient de ce côté-là , non-seulement qui aie rien de commun avec la guerre presente : En sorte que les interessez à la situation d'aujourd'hui , ne peuvent point aleguer cette raison pour avoir un delai , qui est ordinairement la ruine des choses qui dépendent du concours de plusieurs circonstances : Il est seulement necessaire d'ôter l'injustice de la repartition , & de faire observer toutes les Ordonnances , tant anciennes que modernes , qui ne porte rien moins que ce qui se pratique : Et comme cette injustice est aujourd'hui établie si generalement , que plus un homme est

puis-

puissant , & moins les Fermiers doivent paier de Taille ; ce qui est sa ruine , ainsi qu'à tout le reste de l'Etat , ainsi qu'on a montré. Il est à propos que sa Majesté ait la bonté de s'en expliquer lui-même à toute sa Cour , que pour leur propre intérêt ils en doivent user envers lui , afin que le Commerce soit reciproque , comme il en use envers eux , & comme eux-mêmes en usent envers tout le monde , & sur tout envers l'Eglise.

Il est certain que plus un homme est élevé en dignité & en naissance , plus Sa Majesté lui marque de distinction dans la repartition , tant des Benefices , que des charges de la Cour. Il est pareillement certain , que plus ces mêmes gens sont dans l'élévation , plus ils se veulent distinguer dans les retributions qu'ils font à l'Eglise , dans des spectacles , & enfin dans toutes les autres occasions , à l'exception des Droits du Roy , & bien qu'il y ait longtems que les personnes de vertu , même de cette profession , conviennent que la véritable pieté , n'a ni part ni obligation au bien que l'on fait à l'Eglise ; cependant les Ministres ont eu l'adresse de mettre les choses sur le pié qu'on les voit aujourd'hui. En sorte , qu'un grand Seigneur après avoir dépensé des sommes immenses pour l'Enterrement de son Pere ou de sa Femme , soutiendra son Receveur ou Fermier dans trente Procez qu'il fera , pour s'exécuter de paier une pistole ,  
à la

à laquelle il aura été mis plus que l'année précédente, bien que son imposition ne fut pas à la trentième partie de ce qu'elle devoit être, si la repartition étoit juste ; parce qu'il y a un si grand abus, qu'on regarde comme une espèce d'infamie de payer cette juste proportion : ainsi ces desordres subsistent par un double intérêt qui n'est à proprement parler, non un véritable intérêt ; mais une ruine générale, réellement & de fait, par une contravention continuelle qu'on fait aux Loix divines & humaines, & il n'en faut point d'autre marque que les propres termes de l'Ordonnance de Charles VII. de l'année 1449. bien que les Tailles commencèrent d'être ordinaires : Elle porte ces mots.

( Voulons être égalité gardée entre nos Sujets es charges & faix qu'ils ont à supporter, sans que l'un porte ou soit contraint à porter les faix & charges de l'autre, sous ombre de privilege & de cléricature, ni autrement : & voulons les Instructions & Ordonnances Royaux, être gardées selon leur forme & teneur. )

On peut dire que la richesse ou la diminution de la France, a été à proportion que ces Ordonnances ont été observées, de même que dans tous les Païs du monde, comme on peut voir par l'exemple de la Hollande, qui étant gouvernée par un peuple qui ne souffre point d'injustice dans la repartition des Impôts, ne laisse pas d'être le plus riche Etat de l'Europe,

en égard à sa situation. Et quoique les Impôts y soient excessifs, de manière qu'on ne craint point de dire, qu'elle contribuë six fois plus pour les charges publiques, que ne fait à proportion la France à Sa Majesté; cependant, il ne se trouve point un seul pauvre dans tout cet Etat : Et c'est une importante maxime qui faisoit dire à Mécenas en parlant à Auguste, qu'aucunes personnes, non pas même les Papilles, ne devroient être exemptes des Tailles & Impositions publiques; d'autant, disoit-il, que l'utilité des choses à quoi elles sont destinées, tournent également au profit & conservation de ceux qui les paient. Et quand Dieu a commandé de paier les tributs aux Princes, il a prétendu parler à tout le monde, non pas aux misérables & aux indéfendus seulement, qui ne s'en pourroient exempter; ou bien ce précepte auroit été inutile, puisqu'il n'auroit eu lieu qu'à l'égard de ceux qui n'auroient pû faire autrement.

### CHAPITRE III.

**C**Eci donc supposé que le Rôy veuille que la Taille soit désormais répartie avec justice; c'est à dire, que les riches paient comme riches, & les pauvres comme pauvres, tant pour l'intérêt de Sa Majesté, que pour celui de ceux-mêmes qui s'exemptoient : il n'y a rien.

rien de si aisé que l'exécution, il ne faut qu'ordonner, qu'environ trois ou quatre mois avant le département, que tous les particuliers, tant exempts que non exempts des lieux Taillables, apporteront au Greffe de leur Election, une déclaration au juste de tout ce qu'ils font valoir, soit comme Propriétaires ou comme Fermiers, le prix qu'ils en tiennent, avec copie de leurs Baux qu'ils signeront véritables, à peine de confiscation : Ensemble, le prix que pourroient valoir les terres ou biens qui ne sont point baillez à ferme, & qu'on fait valoir par les mains, eu égard aux biens & aux terres voisines. On mettra que les Tresoriers ou Marguilliers de la Paroisse apporteront pareillement un état de tous ceux, qui (ne faisant rien valoir) vivent de leur travail manuel, & n'ont qu'une simple habitation : ils marqueront leur Métier, leur âge, leur nombre d'enfans demeurant avec eux, leur âge pareillement, & ce à quoi ils sont imposés de Taille. Le tout étant mis au Greffe, sera enliassé par Paroisse, & sera marqué au bas de tous les Baux pareillement, combien chaque Fermier paie de Taille, & le tout sera émargé à côté de chaque cote de Rôle de l'année, dont il y a toujours copie au Greffe de chaque Election. Ceci fait, les Officiers de l'Election, à commencer par un President, jusqu'au Procureur du Roy se partageront les Paroisses de leur dite Election, en prenant chacun vingt ou



ou trente à proportion de leur nombre, dont le dernier reçu fera les partages, & les autres les choisiront suivant leur rang & degré. Il sera nécessaire que dans le lot de chacun, il ne tombe aucunes Paroisses, où celui à qui elle sera échue aie du bien, ou ses parens au premier degré; & dans ce cas, il faudroit échanger contre une autre Paroisse d'un autre lot: chaque Officier aiant ainsi son département, il fera une estimation, premierement de tout ce que les occupans des fonds non privilegiez font valloir, soit comme Fermiers ou comme Propriétaires, sans nulle distinction; & après en avoir fait un arété, à combien ce'a revient sur les fonds au marc la livre, si c'est un sol & demi, deux sols ou davantage pour livre; sans encore rien aréter, ils conféreront tous ensemble de la même Election, pour voir si les choses sont sur le même pied dans chaque lot; & au cas que cela ne fut pas, ils feront une seconde estimation, pour voir combien il faudroit qu'un lot contribuât à la décharge de l'autre, afin de rendre les choses égales dont ils feront pareillement un arété au bas de chaque Rôle, sur lequel ils feront la repartition de chaque contribuable occupant des fonds, sur le pied de toute l'Election & le marqueront à chaque côté du même rôle. Ils en useront de même à l'égard des Taillables, à cause de leur seule industrie, à la reserve de ceux qui se trouveront dans les villes Tail-

lables

lables ou gros Bourgs , parce que comme dans les simples Villages il se voit peu de négocians considerables, la simple industrie n'est pas sujete à de grandes Tailles. Mais il ne va pas de même dans les gros lieux , se qui fait qu'il en faut user autrement: premierement on a pu voir, par ce qui en a été dit des endroits Tailleables , qui ont obtenu permission de mettre leur impôt en Tarif , l'avantage qui leur en revient , ainsi qu'à Sa Majesté ; c'est pourquoy Elle gagneroit extrêmement de l'accorder à tous ceux qui le demanderoient: & bien que cette concession paroisse du droit des gens, n'y ayant rien ce semble de si juste , que de permettre à un debiteur de s'aquiter en la maniere qui lui soit plus commode , ils ne laisseront pas de fournir une bonne somme d'argent pour cette concession. Mais jusqu'à ce que cela soit fait , comme il n'y a plus de ces gros lieux Tailleables qui n'aye de la campagne & du labourage , outre les Habitans qui sont dans l'enceinte de leurs murailles , on observera la même conduite à l'égard des Laboureurs , & de ceux qui sont valoir ces fonds , que dans ces petits Villages : & pour les gens de Métier qui gagnent leur vie de leur art ou de leur travail manuel , on les divisera par classes suivant leur degré & rang , qui est assez connu de tout le monde, ou même suivant les classes qui viennent d'être faites dans la repartition de la contribution des Arts & Métiers , & l'on mettra

mettra à côté de chaque cote du rôle, ce qui reviendra à chacun de sa cote part de la Taille, en la repartissant également entre ceux d'une même profession, dont ils seroient également prenables, dans les Villes & Bourgs seulement : On en usera de même à l'égard de ceux qui sont simples journaliers dans la campagne, les mettant à une simple somme qui ne pourra être plus, basse qu'un Ecu, ni plus haute que six livres, suivant & à proportion de la qualité de leur Métier & de leur âge, lors qu'il seroit au dessus de soixante & dix ans, outre encore les deux sols pour livre de leurs occupations, même pour simple habitation, tant aux Champs qu'aux Villes & Bourgs, afin de laisser une entière liberté de prendre avec leur travail manuel, telles Fermes qu'ils aviseront bien être, sans que cela attirât de la confusion. Les choses ainsi réglées par chaque Elu dans son distric, il en feroit son rapport au Commissaire départi hors du Département des Tailles, qui n'auroit qu'à confirmer dans l'assiete de chaque Paroisse, ce qui auroit été fait par les Elus, en donnant au marc la livre, suivant la même repartition ce qu'il y auroit de hausse ou de rabais dans l'Election, ou plutôt dans la Generalité. Les Rôles ainsi arêtez seroient envoyez dans les Paroisses, l'assiete étoit faite; ce qui épargneroit dès ce moment bien du tems & du mal.

Les Collecteurs anciens auroient ordre de mettre chez les Tresoriers ou Marguiliers , une liste par ordre de tous ceux à qui il écheroit d'être Collecteurs année par année en commençant par la presente , qui y demeurerait un mois : pendant lequel tems , tous les Taillables pourroient aller voir la somme à laquelle ils seroient imposez , & s'il y avoit erreur au fait , comme s'ils avoient plus que le marc la livre de leur occupation , à proportion du reste de la Paroisse , ils feroient leur protestation à côté de leur Taux , en mettant simplement le mot de protestation écrit de leur main ou de celle d'un autre , avec leur marque , pour en faire répondre l'Elu , ou ceux qui auroient baillé de fausses déclarations , sans que néanmoins cela ne les empêchât de payer l'année , parce qu'il leur seroit pourvû de recompense dans la suite. Dans le même mois , tous ceux qui ne voudroient point être Collecteurs à l'avenir , ni garans des mauvais deniers , déclareroient à côté de leur imposition , pareillement qu'ils se soumettent de porter toute leur année dans le même mois chez le Receveur des Tailles , qui seroit obligé d'avoir de plus grands Registres , afin de laisser plus de blanc pour chaque Paroisse , & que le nom de chaque particulier y trouvât place. Le mois passé , le premier de ceux qui n'auroit point fait sa soumission d'apporter son Impôt

pôt dans le mois , seroit obligé de faire la Co-  
 lecte à la garantie seulement de ses semblables  
 qui n'auroient point fait de soumission , &  
 auroient les deux sols pour livre , parcequ'il  
 ne pourroit demander aucune recompense des  
 frais & mises : mais on est assuré qu'il n'y en  
 auroit point , & que tous les Laboureurs &  
 gens un peu accommodez satisferoient dans le  
 mois ; afin de s'exempter de la garantie de la  
 Colecte & de deux sols pour livre. Et à l'é-  
 gard des Manœuvriers ; outre qu'il faudroit  
 ordonner que l'année de la Taille se prendroit  
 auparavant toutes pertes & charges , même les  
 loüages de maisons , il n'y en auroit aucune  
 qui ne trouvassent à emprunter une legere  
 somme à quoi iroit leur imposition , d'autant  
 plus , que la consommation étant établie , il  
 n'y auroit aucuns de ces gens-là , qui ne trou-  
 vât amplement sa journée , le manque de la-  
 quelle est ce qui les ruinoit , & non trente sols  
 plus ou moins de Taille , ce qui ne va qu'à un  
 denier par jour , c'est à dire , rien. Enfin , com-  
 me les plus grands desordres de la Taille n'ont  
 jamais été à beaucoup près dans sa quantité ,  
 ainsi qu'on a fait voir , mais dans les suites fâ-  
 cheuses , comme son incertitude & sa colecte ,  
 il est indubitable , que le bien qui reviendrait  
 de ces reglemens , seroit infiniment au dessus  
 de toutes les objections qu'on pourroit faire ;  
 & la Taille étant justement repartie , il n'y a

que les Mandiens qui ne seroient pas en état de la paier facilement. Et comme les especes sont beaucoup plus fecondes que l'imagination, on ne doute pas qu'il ne puisse ariver tel incident dans un cas particulier, où une déclaration sur le modele de ces Memoires n'auroit pas pourvu : Mais dans ces occasions, ou les Elus, ou les Commissaires départis y remedieroient aisement, suivant ce même stile. Tout le travail de l'affiète tombant sur les Elus, & de la recette particuliere des Receveurs des Tailles, il seroit juste de leur partager moitié par moitié les six deniers pour livre, que l'on impose ordinairement pour ce sujet, le papier & les frais de l'écriture étans fournis par les Greffiers des rôles nouvellement créez. On est persuadé que de cette sorte, la consommation deviendra permise, que le Roi & les particuliers y trouveront extrêmement leur compte, & qu'à en consulter les plus raisonnables, on les fera convenir, qu'une pareille disposition procureroit autant de bénédictions & de repos, que la situation contraire, qui est celle d'aujourd'hui, attire de miseres & de troubles, outre la haine implacable qui cause la perte des ames, ce qui se perpetuë jusqu'à la troisième generation. Cette premiere cause des diminutions des biens de la France, sçavoir la défense de la consommation étant levée par une déclaration de deux ou trois pages, qui ne troublera

blera en rien la situation presente des choses, il faut passer à la seconde cause de cette même diminution , qui est l'impossibilité de la consommation que l'on va montrer dans le Chapitre suivant , être aussi facile à faire cesser , sans produire davantage de mouvement, à la reserve que tout le reste des Baux des Droits d'Aydes, passages & sorties du Roiaume ; On donnera pour Commis aux Fermiers generaux & particuliers , les Receveurs des Tailles comme ils étoient autrefois , après que tous les lieux sujets ausdits Droits , auront été adonnez d'une maniere fort juste suivant le prix du Bail , qui est une maniere que les mêmes Fermiers pratiquent dans toutes les occasions , lors qu'ils le peuvent aisément , en gagnant par là les faits des Bureaux, des Commis & des Quêtes , & les Peuples se redimant d'une vexation éfroiable.

#### C H A P I T R E I V.

**O**N peut dire en general que les Impôts que le Roy tire de la France , sont infiniment au dessous de son pouvoir , parce que les causes dont on a parlé , diminuent plus de la moitié de ses forces : En effet , y a il rien de plus étonnant , que de voir des fonds de Vignobles , autrefois d'une très-grande valeur , entierement abandonnez ; c'est des desor-

dres que l'on veut faire cesser , & pour y parvenir , il faut évaluer ce qui vient au Roi ; des causes qui y donnent lieu , & voir si on ne peut point donner un autre cours à ces sortes de revenus. Tous les Droits d'Ayde , entrées & sorties des grosses Villes , passages & travers y compris , une partie des Domaines , ne font qu'à trente-un million par an présentement , surquoi il en faut lever environ six à sept millions pour les Domaines , auxquels on ne touche point ; ainsi reste à vingt quatre , surquoi on en tire encore le convoi de Bordeaux , qui va à près de cinq millions , ainsi reste à dix neuf. On n'apporte aucun changement aux Droits d'entrée dans le Roiaume , se réservant à mettre quelque règle , qui rende les choses moins facheuses aux négocians , ce qui va encore à plus de deux millions , ainsi reste à dix sept , qui font tous les desordres dont on a parlé , & à qui il faut donner un autre route , ou plutôt rétablir l'ancienne. Il est certain qu'en en remettant douze millions sur les Tailles , on ne fera que rétablir les choses comme elles étoient il y a quarante ans , pendant que tous les fonds étoient au double prix qu'ils sont aujourd'hui , & les revenus d'industrie dans la même situation , par une conséquence infaillible. De manière , qu'on doit conclure avec certitude , que ce changement d'Impôt sera reçu avec mille actions de grâces de la

part



part des Peuples, comme une chose qui leur donne la vie, en remettant leurs fonds en valeur ; jusqu'ici on ne peut pas dire qu'il faille aucun mouvement dans l'Etat pour un si grand bien, ni que les revenus ordinaires du Roy courent aucun hazard, sur l'incertitude que l'on ne manquera jamais d'objecter dans les succez qu'on promet, ni qu'il faille attendre la fin de la Guerre, qui n'a rien de commun avec ce qui se passe dans le milieu du Roiaume. Ainsi il n'est plus question que de trouver où replacer cinq millions qui restent des dix-sept, à qui on fait changer de court, comme étant par leur maniere & non par leur quantité, causes de l'impossibilité de la consommation, c'est à dire, d'une diminution de plus de deux cens cinquante millions par an, en pure perte dans le corps de l'Etat. Pour replacer donc ces cinq millions, il reste toutes les Villes franches qui ne paient point de Taille, comme Paris, Rouen & autres, lesquelles étant sujettes à des Droits d'Aydes effroyables, ainsi qu'on a marqué, & qui ont causé dans plusieurs, leur ruine entiere, en seront déchargez à l'avenir. Il reste encore les Ecclesiastiques, Nobles & Privilegiez de la campagne, des Païs d'Ayde, qui ne contribuënt point au rachat, ne paient point de Taille, où la plus grande partie seroit rejetée, & n'y étant pas moins sujets, consentiront volontiers & avec justice d'ache-

ter

ter un si grand bien au prix de quelque chose  
 de leur part. Il n'y a pas d'apparence de reje-  
 ter , tant les uns que les autres , dans l'incer-  
 titude d'un Impôt personnel, sujet au desordre  
 dont on a parlé, & ce qui l'a si fort décrié :  
 Il est donc plus juste de l'affecter , sur les mai-  
 sons , tant des Villes que de la Campagne, en  
 supposant deux consequences infaillibles. La  
 premiere, que qui dit un homme dit un hom-  
 me buvant & mangeant ; & la seconde , que  
 plus un homme est riche & plus il a de suite ;  
 plus il a de suite , & plus il habite une gran-  
 de maison : & enfin , plus une maison est gran-  
 de , & plus elle a de cheminée : De maniere ,  
 que ce Tarif qui a été celui de toutes les Na-  
 tions , où les Peuples ont choisi ce genre  
 d'Impôt le plus commode , est assurément le  
 plus juste , & où il est le moins possible de  
 prévariquer , sans qu'on s'en apperçoive aussitôt.  
 Quand à Paris on fait une imposition  
 pour les bouës , les lumieres de nuit , & les  
 pauvres ; on l'a mis sur les maisons , & cela  
 n'a pas causé le moindre desordre , ni aucun  
 procez , quoi qu'on pretende qu'il aille à huit  
 cens mille livres. Mais comme ce genre d'Im-  
 pôt fait passer l'argent immédiatement de la  
 main de celui qui paie en celle de celui qui re-  
 çoit , sans qu'il soit impossible que cent millions  
 de pareil Impôt fasse la fortune à qui que ce  
 soit , c'est les plus grands obstacles qu'il pourra

rece-

recevoir dans son exécution. Cependant on maintient, qu'en mettant toutes les cheminées de la Ville & Fauxbourgs de Paris à une pistole chacune, & celles des Villes franches à demie pistole chacune; celles de tous les Nobles & Privilegiez de la Campagne, possédans des fonds, à une demie pistole pareillement, & celles des Villes closes, ou quoique Taillables, il y avoit des Droits d'entrée, à quarante sols chacune, & celles des Bourgs, où il se paioit pareillement des Droits à vingt sols chacune, les contribuables ne paieroient pas la moitié de ce qu'ils faisoient auparavant, outre tous les desordres dont ils seroient déchargés, & le Roy recevroit beaucoup davantage, puis qu'on croit que pour les cinq millions, cela iroit à plus de douze. Chaque Elu dans son distric en useroit comme on a marqué à l'égard de la Taille; il feroit un état de ce qu'il y auroit de maisons & de cheminées, cela se prendroit en privilege auparavant les loüages, & on les porteroit à la recette des Tailles par chaque contribuable, qui le faisant dans le premier mois, il seroit déchargé de deux sols pour livre, auxquels il seroit sujet, n'y satisfaisant pas dans ce terme, & qui iroient au profit de celui qui en feroit la colecte, & qui seroit établi par les contribuables, ou par l'Elu à leur défaut; mais on est bien assuré que tout le monde y satisferoit. Ainsi Sa Majesté,

outre

outre l'augmentation en ses revenus , & en ceux des Peuples , le repos de leurs biens & de leurs consciences , recevrait en un mois & par avance , ce qu'il est toujours plus de quinze mois à percevoir. On a omis de remarquer , que les Receveurs des Tailles & les Elus , auroient la même retribution chacun par moitié des six deniers pour livre.

## C H A P I T R E V.

**P**OUR sçavoir la facilité de ce recouvrement tant des Tailles augmentées de ce supplément pour les Aydes , que de cet excédant , rejeté sur les maisons , que sur les cheminées ainsi que l'on a dit , il ne faut pas examiner les choses en general , ce qui est toujours sujet à confusion , mais descendre dans le particulier , & ce qui se conclura d'une seule personne contribuable à cet Impôt de la manière qu'on l'établit , prouvera pour tout le reste. Tous les revenus du Roy , à quelque somme qu'ils puissent aller , n'étans qu'un assemblage de plusieurs sommes payées par divers particuliers , qui n'ont tous qu'un même intérêt de faire valoir chacun leur profession le plus qu'il est possible , & ce qui étant empêché par l'état présent , sera rétabli par celui qu'on propose ; ainsi ce que l'on prouvera pour l'un , sera une conviction certaine pour toutes les autres.

tres. Il y a quatre sortes de personnes intéressées à la situation que l'on propose ; sçavoir, les Laboureurs & Artisans, ou ceux qui vivent de leur industrie ; les Bourgeois des Villes franches, & enfin, les Nobles & Privilégiez à la Campagne dans le Païs d'Ayde. Il est indubitable, que tous les quatre y trouveront également leur compte, & que ceux qui contrediront les dispositions proposées, par ces Memoires, n'ont assurément pas procuration d'eux pour stipuler leur intérêt. Car premierement, pour commencer par les Laboureurs, comme le corps le plus étendu, on peut considerer toutes les Fermes à mille livres l'un portant l'autre, le plus ou le moins n'y faisant rien en cette occasion, puisque le tout sera proportionné à la valeur des choses. Il est constant qu'elles consistent toutes en labourage pour recüeillir des grains, en culture de vigne ou de plant, pour avoir des boissons, & en nourriture & engrais, pour vendre des bestiaux. Or on ne peut pas douter, & on l'a assez montré dans la premiere partie de ces Memoires, que toutes ces choses sont à la moitié, & de prix & de quantité de ce qu'elles étoient il y a trente ans : En sorte qu'une Ferme baillée aujourd'hui à mille livres, & dont on est même assez souvent mal païé, & le Fermier obligé de faire banqueroute, étoit autrefois à deux mille livres. Or, c'est la cause  
d'un

d'un si grand mal , marqué dans la seconde Partie de cet Ouvrage , que l'on met en vente à ce Fermier & à son Maître à même tems , & à quel prix , à trente ou quarante livres au plus , puisque sur le pied de deux sols pour liv. de la Taille , l'addition environ d'un tiers pour le rachat ou la réunion des Aydes & des Douanes , sur les sorties & passages & , aux Tailles , ne va qu'à ce prix ; & pour une si petite somme payée d'avance , il fera le double prix de la vente de ces Marchandises : Et comme pour faire mille liv. de Fermage au profit du Maître , il faut que le Laboureur en forme plus de deux mille liv. tant pour fournir à son entretien & de sa famille , que frais du labourage : Ce sera plus de deux mille liv. d'augmentation sur cette même Ferme , dont le Roy ne manquera pas d'avoir sa part , lorsque ces revenus auront pour principe de leur augmentation ceux de ses Sujets , ainsi qu'ils avoient eu depuis Charles VII. jusqu'à l'année 1660. Il n'en faut pas davantage pour montrer , ainsi que l'on a dit , que ceux qui s'oposeront à la situation proposée par ces Memoires , ont assurément d'autres intérêts à ménager , que ceux des Propriétaires des fonds & des Laboureurs. A l'égard des Manœuvriers , comme c'est les plus misérables qui devoient faire la regle des autres , tout le monde sçait , qu'outre que leurs intérêts sont de même que ceux des

Maî-

Maîtres des fonds & des Laboureurs qui leur donnent leur journée , ou plutôt leur vie à gagner , étans tous presque l'un portant l'autre à cent sols ou six livres de Taille , leur ruine provenoit de ce que ne trouvant point de travail , par les clauses qu'on a marquées , ils ne pouvoient d'ailleurs avoir de boisson qu'à un prix excessif , & souvent même n'en trouvoient point , à cause du déperillement des Cabarets , ces sortes de gens ne faisant point de provision : Or ce desordre cessera pareillement à leur égard , moyennant quarante ou cinquante sols par an ; c'est à dire , quelque chose plus qu'un denier par jour , & le tout leur sera aisément avancé par ceux qui ont coûtume de les mettre en besongne.

Pour les Bourgeois des grandes Villes , on ne pourra pas dire qu'on les met à la Taille ; au contraire , ils redimeroient pour le moins de la moitié de la somme qu'ils paioient par la plus éfroiable servitude qui fût jamais , sans parler des intérêts que les Habitans des Villes ont à la valeur des fonds de la campagne , comme les possédans presque tous , & qu'ainsi ils ne devroient pas refuser de contribuer de quelque chose pour les rétablir . Cependant on maintient qu'indépendamment de cette raison , ils y gagneront le double. En effet , qu'on regarde à Paris un Marchand tenant une Maison de sept à huit cens livres , il n'en

K      habi-

habitera environ que quatre Chambres, aiant quatre cheminées, cependant sa famille étant composée pour l'ordinaire de huit ou neuf personnes, tant enfans que garçons de boutique; à mettre le tout l'un portant l'autre, à cinq fois par tête, à un demi muid de vin par an, ce qui ne fait pas deux demi septiers par jour, il paiera cependant 80 livres pour les Aydes, avec mille sortes d'embaras, de peril & de perte de journées aux Bureaux & aux portes, s'il les fait venir, de quelque bien qu'il aie à la campagne. Et par la reduction par cheminées, comme elle s'est faite, & se fait encore dans tous les Païs du monde, il ne lui en coutera que 40 livres d'une façon commode, & le Roy sera païé par avance. Il reste les Gentilshomme & Privilegiez de la campagne des Païs d'Ayde, dont on peut faire le même raisonnement que des Tailles, puisque la ruine de la consommation leur est également préjudiciable, étans tous possesseurs de fonds, mais indépendamment de cette raison generale, ils y gagneront encore le double, en considerant l'argent qui sortoit de leur bourse, puisque n'y en aiant aucun qui n'achetât ou qui ne vendît des boissons dans l'un ou l'autre cas, il est impossible qu'il ne leur en coûtât quarante ou cinquante livres par an, & par la reduction par cheminées, mettant les choses sur le pié d'une consommation qui attirât une pareille



le somme pour les Droits d'Ayde, cela n'iroit qu'à vingt-cinq ou trente livres. Ainsi il est aisé de voir de tous points, que ceux qui contrediront ces propositions, n'ont nullement procuration des personnes intéressées; sçavoir ceux qui payent, pour tenir un pareil langage, non plus que pour dire qu'il faut attendre que la Paix soit faite, qui est assurément une défaite pour faire manquer une chose, qui causant la félicité générale des Peuples, & la richesse du Roy, ne produiroit pas à beaucoup près le même effet à l'égard de quelques autres, dont le nombre n'étant pas à la millième partie de ceux que cela enrichiroit, ne doit pas par conséquent entrer en considération pour arrêter un si grand bien, outre l'intérêt du Roy, qui est du double plus fort dans l'un que dans l'autre. Il est indifférent à un Fermier ruiné par l'incertitude de la Taille, & par les desordres des Aydes & des Douanes, qu'il y ait Paix ou Guerre, pour se racheter à forfait par un prix fort médiocre, des causes de sa ruine, eomme il feroit infailliblement en mettant les choses sur un pié qu'on propose, & quand les Hôteliers ont demandé au Fermier des Aydes de s'adonner, ou de traiter par une somme certaine par an, moyennant laquelle ils fussent exempts d'avoir tous les jours des Commis qui ne les tourmentassent point dans leurs caves; jamais le

Fermier n'a considéré pour le leur acorder s'il y avoit Paix ou Guerre : il ne l'auroit pas pû même faire , sans se rendre ridicule , & ce qui sert pour un , sert pour tous les autres. Il y a encore une objection que l'on peut faire , qui est l'erreur qui a pû se rencontrer dans la reduction des sommes , qui sont la cause de la ruine ; en sorte , que le rejet est plus fort que l'on n'a marqué : mais on répond , que comme les causes de la misere publique n'ont jamais été les sommes qui se paient au Roi par leur quantité , ainsi que l'on a fait voir par l'exemple des autres Contrées , cela est fort indiférent , pourvu que la maniere entierement indépendante d'un peu plus ou de peu moins , & qui étoit seule cause des defordres , soit levée ; ainsi , quand il y auroit cinq à six millions d'erreur de calcul , le Roy y gagneroit encore dès la premiere année , puis qu'on prétend que n'y ayant point d'erreur , il en auroit six ou sept de surcroît : & il est aisé de soutenir les choses sur ce même pied par l'exemple d'une seule Ferme ou d'un seul Particulier , puisque dans le premier cas , le Proprietaire d'un fond autrefois de deux mille livres de rente , & presentement de la moitié mal païé , au lieu de paier 140 livres pour le remettre dans la premiere opulence , en paiera 145 livres ou 150 au plus , ainsi de tous les autres , & même des Particuliers qui ne font rien valoir. Pour Sa

Majesté , il est inconvenable l'utilité qu'il en tirera , puisque la plus grande partie de ses revenus étans attachez au pié de la lettre , à ceux de ses Sujets, les uns haussent nécessairement , il en fera de même des autres , & le Roi aura deux cens millions de rente , parce que les Terres qui étoient baillées à mil livres , seront affermez deux mille , & elles souffriront cette augmentation, parce qu'on leur fera porter , en n'y épargnant rien pour la culture , tout ce qu'elles seront capables de produire , attendu que la consommation de ce qui y excroissoit , devenant permise , rien ne demeurera inutile , & tournera à l'avantage du Roi & du public , ce qui ne se faisoit pas ci-devant , qui est la cause de la ruine des peuples , & non les Impôts , n'y ayant Prince sur la Terre qui leve moins sur les Etats , que celui qui produit les plus grands effets.

## C H A P I T R E    V I .

**O**N peut dire , que tout ce qu'on doit présumer de ces Memoires , est que quelques essentiels que soient à la bonne ou mauvaise disposition du Païs les qualitez du climat & du terroir : cependant l'exemple de l'Espagne & la Hollande , montre évidemment que la méprise de ceux qui gouvernent , y contribuent pour le moins autant que la nature.

En effet , comme tout consiste dans l'excroissance des denrées aux Pais fertiles , leur production dépend d'une infinité de circonstances , entre lesquelles il est absolument nécessaire de conserver l'harmonie , en sorte , qu'en manquant à une seule , leur liaison reciproque fait que tout l'édifice est détruit : Comme on a vû en Allemagne les Mines d'argent qui en fournissoient tout le monde avant la découverte des Indes , s'aneantir elles-mêmes , en tant que ce métal étant devenu plus commun , il ne put plus supporter les frais qu'il faisoit faire en Europe , pour le tirer des entrailles de la terre. Mais ce que la nécessité a fait en Allemagne , la méprise l'a produit en France , à l'égard des Marchandises dont elle fournissoit les Etrangers , & qui se consomment au dedans , comme on a que trop fait voir dans ces Memoires. Cette diminution de cinq à six millions par an dans les revenus , tant en fond qu'en industrie , n'est que l'effet d'une pareille conduite ; en sorte que si on voit une terre autrefois bien cultivée entierement en friche , c'est que les fruits ne pouvant supporter quelque Impôt nouveau , il a falu en abandonner la culture , & anéantir par là , tous ceux que le produit en faisoit vivre , n'y ayant aucune profession dans la Republique , qui n'atende son maintien & sa subsistance des fruits de la terre. De maniere , que lors qu'il arrive quel-

qu'un

qu'un de ces nouveaux Impôts , qui ne vont souvent qu'à très-peu de choses à l'égard du Roy : si toutes les Professions du monde entendoient leur intérêt, elles se cotiseroient par tête , pour racheter cette nouveauté, & y gagneroient cent pour un , & le Roy la même chose. Mais pour suivre les conséquences de cette ruine de proportion dans l'économie du Commerce , on maintien que la Provence a des denrées que l'on ne prend pas presque la peine de ramasser de terre sur le lieu, lesquelles sont vendues un grand prix à Paris, en Normandie , & autres contrées éloignées ; cependant , on en fait venir que pour l'extrême nécessité, & la raison est évidente, c'est que dans ce trajet , qui est de deux cens lieues , il faut passer par une infinité de Villes & lieux fermes , où les Voituriers étans obligez de faire les stations marquées ci-devant aux articles des Doüanes & des Aydes, cela emporte tant de tems & met les choses sur un pié , qu'il faut deux mois & demi pour faire ce voyage , qui ne demanderoit pas plus d'un mois ou cinq semaines, sans ces obstacles ; ce qui ne pouvant être porté par la Marchandise , à cause des frais qui accompagnent une si longue voiture, il en faut abandonner le Commerce , & par conséquent celui du retour : La Normandie ayant semblablement des denrées , comme des Toilles très-rares & très-cheres en Provence,

que

que la certitude d'un pareil sort empêche de se mettre en chemin. Cependant, on n'oseroit presque envisager les suites d'une pareille disposition, puisque cette cessation interesse, outre les deux contrées d'où les Marchandises sortent & arivent reciproquement, toutes celles où elles passent, à cause de la consommation inséparable des voitures, qui rejaillissent ensuite sur toutes les Professions du monde, ainsi que l'on vient de dire, il se trouvera que toute la Republique souffre un dommage inestimable d'une cause, dont quand même tous les autres revenus ordinaires du Roi n'en feroient pas alterez, il ne tire que peu de chose, ce qui étant reparti par un autre canal, sur tous les peuples intéressés, n'iroit pas à un sol par tête, au lieu que bien souvent cela leur coûte leur ruine entiere. Ainsi c'est en vain, que le terroir & le climat, secondez de l'industrie des peuples, sont propres aux productions les plus nécessaires & les plus recherchées de la nature; puisque le manque de proportion dans un Edit, surpris par un intérêt indirect, secondé d'une recommandation qu'on veut croire innocemment trompée, détruit plus de biens en une heure, que toutes ces causes n'en pourroient produire en plusieurs années. De sorte, que ce manque de proportion fait que les terres sont entierement abandonnées, faute de gens qui les cultivent, & les hommes périssent de

de faim , manque des biens qui excroïtroient sur ces terres , s'il leur étoit permis de les cultiver , bien que ces hommes & ces terres aient reciproquement de quoi se payer de l'utilité qu'ils tireroient l'un de l'autre. En effet , ces hommes paieroient de leur travail manuel , les bleds qu'ils recevroient de ces terres pour se nourrir , & ces terres donneroient ces bleds pour la peine que ces hommes emploieroient à leur culture ; & ainsi de toutes les professions de la Republique , qui par un enchaînement mutuel sont nécessaires les uns aux autres. On peut dire la même chose des années stériles & des abondantes , qui doivent être dans un commerce perpétuel , se fournissant les unes aux autres de ce qu'elles ont de trop pour avoir ce qu'elles ont de moins , & qui leur est nécessaire. Mais comme ce commerce a été interrompu , comme on a dit ci - devant , les proportions dans le prix des denrées ont été entièrement ruinées , & l'on a vû depuis trente ans , ou une cherté extraordinaire aux bleds , & autres denrées nécessaires à la vie , qui n'étoient estimées à rien quelques années auparavant , ou une cherté pareille à l'argent : En sorte qu'on ne se le pouvoit procurer qu'avec beaucoup plus de denrées que de coutume , ce qui mettant l'Etat dans une maladie continuelle , on ne doit pas s'étonner qu'il ait perdu la moitié de ses forces , comme on maintient qu'il a fait depuis

puis ce tems. Et tout ce manque de correspondance, n'arrive tant entre ces années steriles & abondantes, qu'entre ces terres incultes & ces hommes oisifs, & autres semblables, que parce que les deux mouvemens pour le change ne se faisant pas immédiatement, mais se rencontrant une infinité de circonstances intermediaires, le desordre qui arive à une seule, par les causes marquées ci-dessus, en empêche absolument le trajet, comme celui de Provence en Normandie. En effet, les fruits de la terre ne se vendant plus un prix qui puisse supporter les servitudes contractées pour leur culture, ainsi que l'on a dit; le Maître n'emploie plus les ouvriers nécessaires à cultiver son fond, & la terre étant moins cultivée dans les années abondantes, est moins en état de secourir les années steriles. Outre ce manque de proportions, il y en a encore une autre qui n'est pas moins essentiel, sçavoir la juste repartition des Impôts, à laquelle dérogent presque continuellement, comme on fait en France, ils deviennent ruineux à l'Etat; non par leur quantité, mais par leurs inégalitez, ainsi que l'on a montré dans l'article des Tailles, & on n'en parleroit pas davantage sans cette grande quantité de créations de nouvelles Charges, dans lesquelles après que le Roy & le Peuple, qui ne sont qu'une seule & même chose, quelque fondé jusqu'ici qu'ait été l'usage sur

une



une maxime toute contraire , ont été constitués à un très-gros intérêt , y en ayant eu quelques-unes dont le revenu a presque égalé le prix de l'achat dès la première année. On compte pour rien un article général qu'on a toujours mis à chaque création , exemption de Tutelle , Curatelle , Collecte , logement de gens de guerre , & autres Charges publiques , & souvent même exemption de Taille , en renvoyant toutes ces choses sur le reste du Peuple , comme si c'étoit sur un Pais ennemi. Et comme ce sont tous les plus riches qui achètent ces Charges , il s'ensuit que tout le fardeau tombe sur les misérables. Ainsi cette ruine de proportion , entre des personnes qui doivent contribuer également aux Charges publiques , fait le même effet dans un Etat , qu'une voiture de deux mille pesans qu'on donneroit à porter à quarante chevaux de Paris à Lion , & qu'on chargerait sur trois seulement , lesquels succombant à la première journée , on en usât de même à l'égard de trois autres , & continuant jusqu'au bout , il est certain que tous périroient à moitié chemin , sans qu'on en pût acuser l'excez du fardeau , mais la disproportion à le partager aux bêtes de somme , suivant leur force.

## C H A P I T R E VII.

**L'**Autre maxime generale qu'il faut tirer de ces Memoires est , que la premiere & principale cause de la diminution des biens de la France , vient de ce que dans les moiens tant ordinaires qu'extraordinaires , qu'on emploie pour faire trouver de l'argent au Roy , on considere la France à l'égard du Prince , comme un Pais ennemi , ou qu'on ne reverra jamais , dans lequel on ne trouve point extraordinaire , qu'on abate & ruine une maison de dix mille Ecus , pour vendre vingt ou trente pistoles de plomb , ou de bois à brûler. Comme ces anéantissemens de cent fois davantage que le profit qu'on y fait ne regarde qu'un Pais où l'on ne prend aucun intérêt. Cette conduite, qui sans cette circonstance, passeroit pour une extravagance entiere , est un coup d'habileté: Mais dans ce Roiaume tranquile & entierement dévoué au service de son Prince, il s'en faut beaucoup qu'il faille rien faire d'apochant , parce que comme les peuples ne le peuvent aider que de ce qui croît dans leurs Domaines , à proportion qu'il y croît , il ne doit point considerer ses Etats autrement que si tout le terrain lui apartenoit , comme en Turquie , & que ses Sujets n'en fussent que de simples Fermiers , Outre la raison qu'on vient de dire, qu'on

qu'on ne le peut payer que de ce qui croît dans le Pais : Il est constant , qu'il y a bien des Provinces , dont il tire en plusieurs lieux bien plus que le Propriétaire : Cependant , pour faire voir combien on déroge à une maxime qui lui seroit si avantageuse ; il ne faut que considérer comme les choses se passent , & si les terres étoient à lui réellement & de fait , on en useroit de même à l'égard des Fermiers , comme on fait envers les Propriétaires. Commençons par les Impôts ordinaires , comme les Tailles , les Aydes & les Doüanes , & puis nous parlerons des extraordinaires.

Si toute la Généralité de Rouën étoit au Roi en propre , comme il y en avoit autre fois une très-grande partie , dont se sont formez ces grandes Abayes , fondées par les anciens Ducs & que la baillant par contrée à Ferme à plusieurs Particuliers , il ne leur demandât aucun prix certain , mais qui leur dît : Quand vous vendrez un muid de Vin , il faudra payer dix-sept Droits , à sept ou huit Bureaux séparés , qui n'ouvrent qu'à certaines heures & à certains jours , & si vous manquez de payer au moindre de ces Bureaux , quoique vous l'aiez trouvé fermé à votre arrivée , & que vous ne puissiez retarder sans de grands frais , votre Marchandise , Charettes & Chevaux sont entièrement confisqués au profit des Maîtres du Bureau , dont la déposition fera foi contre

vous, quand vous ne contreviendriez pas de la contravention. En allant par le Pais porter votre Marchandise, il faut pareillement faire des déclarations à tous les lieux fermez où vous passez, & y tarder tant qu'il plaira au Commis vous faire attendre pour les recevoir, quand vous devriez y employer quatre fois plus de temps qu'il ne seroit nécessaire pour faire le voiage sans ces obstacles. De plus, quand vous voudrez vendre votre Marchandise aux étrangers, qui ne demanderoient pas mieux que de l'acheter à un prix fort raisonnable, il me sera permis d'y mettre un Impôt si exorbitant qu'ils seront obligez d'aller s'en pourvoir ailleurs; ainsi bien qu'il ne m'en revienne rien du tout, vos Denrées vous demeureront en pure perte, avec tous les frais que vous aurez pu faire pour les aprofiter, même vous pouvez souvent voir périr vos Denrées, sur tout vos liqueurs, n'en pouvant trouver un debit; quoi qu'à une journée au plus de votre demeure, ils valent un prix exorbitant; mais c'est que si vous hazardiez à y en apporter, vous pourriez perdre votre peine & votre Marchandise, parce que j'ai baillé à ferme de certains Droits à prendre sur le passage pour lesquels il fait beaucoup de formalitez fort difficiles à observer, dans lesquelles les interessez sont Juges & Parties, & pour peu qu'on y manque tout est perdu: Et bien qu'il

qu'il ne revienne pas la dixième partie du tort que cela fait à votre Marchandise, cependant on me fait entendre, qu'il est de mon interest que les choses aillent comme cela. De plus, il me faut payer par une certaine somme ou quantité d'argent, qui ne sera point à proportion des terres que vous tiendrez de moi : De maniere, que vous paierez souvent le double, en tenant seulement cinq arpens, de ce qu'un autre dans la même Paroisse, lorsqu'il en fera valoir trente : Mais il vous faut acheter de la protection de ceux qui font la répartition, tant en général qu'en particulier, lesquels sont dans une entiere possession de ne garder aucune justice en ce rencontre : Outre cela, il faut que vous vous gardiez bien de ne paier régulièrement à l'écheance du terme, car ce seroit le moyen de vous ruiner, attendu que ceux à qui je baille ces sortes de soins, ont interest qu'il se fasse des frais pour recevoir les païemens, de façon que bien que ce soit un mal que ces sortes de frais, c'en est toutefois un moindre, que d'être sujet toutes les années à une augmentation du prix de la ferme, qui est inséparable de la facilité du paiement. Il est encore nécessaire de vous tenir clos & couvert, & si vous avez de l'argent le cacher ou l'enterrer, au lieu de trafiquer, de peur de tomber dans ces inconveniens d'augmentation de Ferme, & même il est nécessaire de ne

pas mettre sur vôtre terre les bestiaux qui la pouroient engraisser. Il faut user de même à l'égard de la consommation, c'est à-dire, que dans la dépense, tant pour la bouche, que pour les habits de vous & de vôtre famille, il est besoin d'affecter une grande montre de pauvreté. Enfin, comme ce Fermage est très mal reparti & plus mal païé, & par nécessité & par affectation, il vous faut tous les quatre à cinq ans en faire la collecte, dans laquelle si vous n'êtes pas tout-à-fait ruiné, comme il arrive à une infinité de vos semblables, vous en ferez très-incommodé; car ni vous ni vos confreres, n'êtes point quitte en abandonnant la Ferme; & tout ce que vous pouvez avoir vaillant, il faut souvent périr dans une prison, pour ne pouvoir payer un Fermage quatre fois plus fort que la Ferme ne pouvoit porter, pendant que vos voisins n'en paioient pas la vingtième partie.

Quelques obligations qu'une quantité de personnes assez connues dans le monde, au nombre seulement de trois cens, ayant à la situation presente, il est pourtant nécessaire que pour la défendre ils fassent de deux choses l'une, ou qu'ils nient que ce soit-là l'état d'aujourd'hui, ou bien qu'ils disent que c'est la meilleure manière de faire valoir les biens d'un Souverain, & que c'est entendre parfaitement bien ses intérêts que d'en user de la sorte;

te; mais comme, pour parler sérieusement, il est entièrement impossible de tenir aucuns de ces deux langages, à moins que d'entreprendre de renverser le sens commun, ou imposer à la foi publique; on continuëra encore un peu cette peinture de l'état present: On dira donc qu'un Prince qui feroit valoir ses Etats de cette manière, feroit assurément servi, & ses Sujets lui pourroient dire avec raison. SIRE, comme vous ne voulez qu'être payé, & recevoir le plus d'argent qu'il est possible; la façon dont vous en usez semble être inventée pour nous ruiner & vous aussi; car comme toute nôtre richesse & la vôtre ne peut provenir que de la vente des biens qui croîtront sur vôtre terre, ce que vous proposez feroit tout périr: Mais que vôtre Majesté compte ce qui lui en viendrait de la façon qu'elle l'entend, & nous le lui doublerons, en nous laissant nôtre entière liberté de vendre & consommer ce que bon nous semblera; ce qui nous sera bien facile, puisque nous ferons trois fois plus de debit de l'un que l'autre. Quelque ridicule que soit cette description, il est pourtant vrai que c'est justement l'état present des choses: Et que quoi qu'extrêmement dommageable au Roy & au Peuple, on préfere tous les jours ce parti à l'autre, par des raisons qui ne sont que trop connues: & ce qu'il y a de plus éfroyable, c'est qu'il n'y a pas jusqu'à la moindre Deniée à

qui on ne fasse souffrir le même sort, d'en ruiner absolument la consommation : de manière, qu'on n'a pas poussé cette peinture aussi loin qu'est l'original, à beaucoup près, & pour comble de desordre, on fait entendre au Roi & à Messieurs les premiers Ministres, qui sont les premiers surpris, que c'est par une pareille manœuvre qu'on augmente les revenus de Sa Majesté, en suposant un impossible, que pour enrichir un Prince, il faut ruiner les Peuples, en leur causant vingt fois autant de perte que l'on fait passer de profit dans les coffres du Prince, qui est l'état des choses d'aujourd'hui, comme on a pu voir dans tous ces Mémoires. Le déchet que la manière de lever les Revenus du Roi cause au Peuple, n'allant au profit de personne, sans quoi on ne leur déclareroit pas une si forte guerre, puisque si le Prince ou ceux qui se mêlent dans la levée de ses revenus faisoient passer entièrement sur sa tête, ou sur la leur, la diminution qu'ils causent, l'Etat ne feroit aucune perte, lui étant indifférent de même qu'au Roi, par qui & comment les biens soient possédez, pourvu qu'ils existent, puisqu'il s'en pourroit toujours aider également dans les occasions pressantes, comme est celle d'aujourd'hui. Il n'est point question de faire de miracle pour former au Roi cent millions de rente plus qu'il n'a, en rétablissant à ses Sujets le double de leurs biens tels qu'ils



les avoient autrefois, il est seulement nécessaire de laisser agir la nature, en cessant de lui faire une perpétuelle violence par des intérêts indirects, qui se couvrant d'une confusion continuelle, dérobent le point de vûe de la cause des miseres, bouchent par de hautes protections toutes les avenues aux remedes; en sorte, que quoi que les maux soient constants, & qu'il soit même permis de les déplorer, il n'est pas moins criminel de vouloir remonter jusqu'à la source, & d'en parler, qu'il est en Turquie de disputer la Religion du Païs; voila pour les revenus ordinaires. Et pour les extraordinaires, on peut dire qu'on garde encore une conduite, toute opposée à celle que l'on observeroit, si toute la France étoit au Roy: En effet, il est arrivé que pour une somme très modique qu'il a reçûe, on a permis à l'aquereur d'une nouvelle Charge, de prendre sur le Peuple, qui est le propre bien du Roy, son intérêt au denier quatre ou cinq. Or il est certain, que ce même Peuple étant le fond du Roy, c'est la même erreur que si le Proprietaire d'un heritage assignoit sur son Fermier une rente au denier quatre, & crût par là ne rien devoir: Il est constant, qu'il gagneroit bien d'avantage à prendre la constitution sur lui au denier dix-huit. De plus, une nouvelle Charge ne pouvant être créée sans diminuer les anciennes; le

corps

corps de l'Etat , qui n'est composé que de Particuliers qui les possèdent , en souffre encore extrêmement. De façon qu'il se trouvera que pour dix mil Ecus que le Roy recevra d'une nouvelle création : trois articles ; sçavoir , les Droits à prendre sur le Peuple ; la décharge des Impôts publics sur le reste du Peuple à cause des privileges atachez à tous les nouveaux Offices ; ce qui acable & altere en même tems le corps de la République , par la disproportion des Impôts , que chacun devroit porter , les uns en ayant trop , & les autres trop peu , ainsi qu'il a été dit , & le tort enfin que cela fait aux anciennes Charges : Il se trouvera , dis-je , que pour les dix mil Ecus que le Roy aura reçûs , le Royaume souffre une diminution de plus de cent mil Ecus en sa totalité. Par exemple , la Colecte de la Taille étant un fardeau de la consequence que l'on a representé , un nouvel Office du plus vil prix , étant acquis par un homme riche , renvoie par son privilege cette servitude , sur un pauvre qu'elle ruine tout à fait. Or , il en va de la pauvreté comme des Diamans ; il y a de certains degrez où tous nouveaux surcroît doublent & triplent les effets , tant pour celui qui les souffrent que pour l'Etat. En effet , un Laboureur qui n'a que cent Ecus pour acheter des bestiaux , pour charger sa terre du Fermage de mil livres , ne peut en être privé sans

sans se ruiner, ainsi que son Maître, les créanciers & leurs créanciers jusqu'à l'infini, parce que tout le produit d'une terre dépendant de l'engrais, du moment qu'il cesse, on n'en tire pas les frais : De sorte, que ces cent Ecus ôtez à ce Laboureur pour les frais d'une Colecte, cause une perte de cinq ou six mil livres au corps de l'Etat ; & cela non-seulement pour une année, mais pour plusieurs de suite, puis qu'une terre délaissée est long-tems à se remettre. Quand même ces desordres cesseroient, loin de recevoir de l'augmentation, comme ils font tous les jours ; au lieu que cent Ecus païez par un homme riche, ne font pas le moindre mouvement dans l'Etat. Cependant, la maxime d'aujourd'hui, par la création des nouvelles Charges, fait si bien régner cette disproportion, qu'il est certain que dans tout l'argent que le Roi reçoit, tant à l'ordinaire qu'à l'extraordinaire, le Peuple ou l'Etat, qui est le propre bien du Roy, est constitué en autant de revenu, que le Roy en reçoit de capital, le desordre & le surplus n'allant au profit de personne, mais étant entièrement anéanti, ainsi qu'on a fait voir.

#### CHAPITRE VIII.

**E**Nfin, l'on conclut tous ces Mémoires par l'article le plus important, qui est de fournir au Roy tout l'argent nécessaire pour  
met-

mettre fin à une guerre, que l'envie de sa gloire lui ayant tirée, n'est soutenue avec tant d'obstination par les ennemis, que par les Mémoires qu'ils ont de ce qui se passe dans les affaires du Royaume, leur apprend que les fonds dont on tire les moyens extraordinaires pour la soutenir ne peuvent pas durer longtemps : En effet, qu'on compte l'intérêt que le Roy fait, celui qu'on a enfoncé sur les Peuples, la création de nouvelles Charges rapportée aux anciennes, les desordres de leurs exemptions, qui a renvoyé tous les Impôts sur les misérables ; Et par conséquent, ruinant les proportions, a anéanti pour beaucoup plus de biens que le Roy n'en pouvoit recevoir, ainsi qu'on a fait voir aux Chapitres précédens, il se trouvera que Sa Majesté ne faisant qu'un seul & même Corps avec son Etat, il n'a pas reçu un denier qui n'aye autant d'intérêt constitué sur lui ou sur le Peuple, ou même anéanti entièrement, comme il a reçu de capital. Et quand un pareil mécompte ne seroit qu'au quart de ce qu'il est effectivement, il est impossible qu'il pût être de durée.

Pour revenir donc aux manières de fournir de l'argent comptant au Roy, on maintient que l'exécution du projet, traité dans ces Mémoires, en est un moyen très-certain. En effet, quel plus court chemin pour être païé de son

son débiteur, que de lui faire venir du bien, ou de lui aider à liquider une succession embarrassée; & il ne faut pas dire que cela demande quelque délai, & que quelque utilité qu'il vint au Peuple de la certitude morale des Tailles & de la liberté entière des chemins, ce qui seroit par la réunion d'une partie des Aides & Douanes, comme elles étoient il n'y a que quarante ans, & le surplus, comme dans tous les autres Royaumes du monde: Ce ne peut être que dans un an au plutôt que l'on en verroit les effets; car on soutient formellement, qu'il ne faut que vingt-quatre heures, & que l'Edit qui porteroit que chaque Elû prendroit un certain nombre de Paroissiens à asséoir la Taille, suivant l'occupation de chacun, soit Fermier ou Propriétaire eu égard à la somme répartie sur toute l'Election sans nulle considération de qualité, & que quiconque porteroit la somme dès le premier mois à la Recette, seroit exempt de la collecte, feroit le même effet, que si on venoit annoncer à divers Particuliers très misérables, qu'il leur vient d'écheoir une succession d'immeubles très-opulente; car bien qu'il ne fût dû aucun Fermage qu'un an après; cependant ils ne laisseroient pas de s'en sentir dès le même moment, parce que tout le monde leur prêteroit très-volontiers, voyant la certitude d'être remboursé, & du capital & des intérêts:

tout

tout aussi-tôt que l'année seroit échuë. Tout  
 de même, la crainte étant levée par cet Edit,  
 d'être exposé en proyc à ses ennemis ou en-  
 vieux par toute montre d'opulence, qui est  
 néanmoins inséparable & du commerce & du  
 labourage, on verroit un Fermier des terres  
 emprunter de tous côtez pour charger sa Fer-  
 me de bestiaux, qu'on lui prêteroit très-vo-  
 lontiers, voyant qu'il ne pourroit plus être saisi  
 pour la Taille de ses voisins, ni la sienne être  
 augmentée d'une façon exorbitante, parce  
 qu'il mettroit ses terres en valeur. Cependant  
 comme cela produit un engrais, qui est tou-  
 jours suivi d'une bonne levée, il seroit en état  
 d'en partager le profit avec ceux qui lui au-  
 roient aidé. L'Artisan qui n'ose se découvrir,  
 mettroit aussi-tôt un cheval sur pié pour faire  
 son commerce, moitié à crédit, comme ils  
 font tous, & moitié autrement, sans craindre  
 que cela le fit accabler de Taille, comme c'est  
 l'ordinaire, ni qu'il fût obligé tous les quatre  
 ans de se voir ruiné par la colection, qui lui  
 emporteroit par la perte de son tems, & les  
 autres misères attachées à ses emplois, tout ce  
 qu'il y avoit pû gagner les années précédentes,  
 & les uns & les autres ayant fait quelque  
 profit, ne craindroient plus de se nourrir &  
 vêtir, suivant leurs facultez, parce que c'est  
 une chose fort naturelle : Ce qui faisant ga-  
 gner le Marchand & l'Artisan des Villes,

les

les mettoit en état de consommer les Dentrées  
provenantes du labourage , & rétabliroit par  
là cette circulation , qui fait le maintien des  
Etats , dont le terroir est fecond , ce qui lui dé-  
vient inutile , lors qu'il est impossible de le faire  
valoir ou deffendu , comme on soutient qu'est  
aujourd'hui plus de la moitié de la France ; ce  
qui fait sa misere , & non les Impôts qui sont  
moindres à proportion , ainsi que l'on a dit ,  
que nul Etat de l'Europe ; Et l'autre Edit ,  
qui joindroit les Douanes sur les sorties , &  
les Aydes aux Tailles , c'est-à-dire , qui or-  
donneroit que celui qui payoit six l. de Taille ,  
en payeroit huit ou neuf , & que le Labou-  
reur qui en payoit cent l. seroit à cent qua-  
rante , ce qui l'exemteroit de toutes les cir-  
constances , & de tous les effets de ces deux  
Impôts , dont on a assez parlé , ce qui coutoit  
à l'un & à l'autre vingt fois , voire trente fois  
davantage , par une juste suputation , seroit  
aussi-tôt sortir tous les Vignerons & tous les  
autres Artisans de la dépendance des Vins , du  
fond de leurs tanieres pour rétablir les Vignes  
en quoi ils seroient aidez par tout le monde ,  
tant Maîtres qu'autres , qui seroient assurez  
d'être remboursez dans la récolte , les chemins  
étans devenus libres pour pouvoir porter les  
Vins où il n'en croit point , & où il ne s'en  
consommoit point que la vingtième partie de  
ce qui eût été possible , si les abords n'en euf-

sent pas été absolument defendus , & les Propriétaires recommenceroient à compter dans leur bien chaque arpent de Vigne pour mil livres , comme ils faisoient autrefois , & non pour rien , comme ils font presentement , & contracteroient sur ce pié , tant en vendant qu'en achetant ; plus de cent mille cabarets paroîtroient en moins de huit jours , y en aiant cu deux ou trois fois davantage d'anéantis depuis trente ans : Et comme il n'y a point de cabaret qui ne mène dix ou douze professions après lui , comme le Boucher , le Boulenger , & autres , se seroit plus d'un million de familles , que ce seul article remettroit en mouvement , & par conséquent tireroit de misere , & ainsi de tous les autres heritages à proportion , & des Professions qui en attendent leur subsistance. Voila donc le monde riche en 24. heures , & tout l'argent en mouvement : Il n'est plus question que de faire voir comme le Roi y peut participer avec d'autant de diligence , qui est la chose du monde la plus aisée , parce qu'elle est très-naturelle , & comme une conséquence nécessaire de ce premier mouvement,

On crie de tout tems en France contre les Impôts , & les riches bien plus que les pauvres , à cause de cette malheureuse coûtume qui s'est introduite de n'y avoir aucune justice dans la répartition des charges publiques , ce  
qui



qui mettant les choses sur un pié, que s'en défend qui peut : Plus un homme est puissant, moins il en paie, parce qu'il est plus en état de s'en exempter. Et comme entre les moyens dont on se sert pour se procurer ce privilege, le bruit & les plaintes sont un des plus considérables, elles se font bien mieux entendre dans la bouche des riches que dans celles des pauvres, ce qui fait que ces derniers sont toujours accablez, ce qui retournant par contre-coup sur les riches (ainsi que l'on a fait voir) ruine enfin les uns & les autres. Un premier Ministre ne doit donc pas se mettre beaucoup en peine si on crie, mais seulement si on a sujet de crier. Or il est constant, que lors qu'on prend tout le bien d'un homme, comme on peut dire qu'on a fait ces années dernières, lors que, ou par des supressions, ou par des taxes, on a enlevé tout le vaillant d'un Officier; en le privant d'une Charge qu'il avoit achetée de bonne foi, & sans qu'il y eut aucun cas particulier qui le distinguât de toutes les autres personnes revêtues de dignitez bien plus considérables, à qui on a rien demandé ou peu de chose : Cet homme, dis-je, a très-grand sujet de déplorer son malheur : les besoins de l'Etat demandent que les Peuples aident de leurs biens & de leurs personnes, mais jamais que les uns contribuent de tout leur vaillant, pendant qu'il en coûte beaucoup

moins aux autres, & il faut mettre de la différence entre une contribution & une confiscation, ce qui étant un monstre dans la justice distributive, ruine absolument un Etat par les raisons traitées ci-dessus, à quoi on peut encore ajouter, que cette conduite établissant pour principe, qu'il n'y a aucune règle certaine pour la contribution des Charges, cela les rend toutes susceptibles à tous momens, d'un entier anéantissement; ce qui les jettant dans une juste crainte de cette destinée, les diminuent extrêmement de prix, sans que le Roi ni personne en profite. Lors que le Cardinal de Richelieu eut doublé en dix ans tous les revenus de la Couronne, on cria extrêmement contre lui, mais c'étoit avec la dernière injustice que l'on faisoit ces plaintes; car cette augmentation étoit l'effet de celle de tous les biens du Roiaume: qui avoient plus que doublé pareillement. Il fut vendu sous son Ministère, des Charges dix fois plus qu'elles n'avoient coûté aux personnes mêmes qui en étoient revêtues. On le plaint extrêmement présentement, & il n'y a rien de si commun dans la bouche du Peuple, tant riches que pauvres, que de parler du malheur du tems, mais c'est avec fondement; puisque depuis quarante ans, c'est justement le contrepied de ce qui arrive sous ledit Cardinal de Richelieu, y ayant des Charges; sans parler des terres qui ne sont pas à la

à la dixième partie de ce qu'elles étoient en 1660. Ceci donc posé, c'est une grande avance pour Sa Majesté, que ses Peuples soient riches pour en tirer du secours, comme on maintient qu'ils peuvent être en vingt-quatre heures, par la simple publication de deux ou trois Edits : qui ne congédians ni Fermier ni Receveur, rendront seulement les chemins libres, & les Impôts justement repartis, ce qui étant de droit Divin & naturel, est observé chez toutes les Nations, même les plus barbares, hormis en France, le plus poli Roiaume du monde, ce qui a causé seul tous les malheurs dont on se plaint.

A l'égard des moyens de tirer tous ces secours, quand il n'y en auroit point d'autres que ceux dont on s'est servi jusqu'ici, comme de créer des Charges & autres semblables que l'on soutien, & que l'on a montré être très-contraires aux intérêts de l'Etat, on peut assurer que ce seroit beaucoup de chemin fait de mettre les Peuples en pouvoir de les acheter, puisque rétablissant ces mêmes Peuples en possession de leurs biens que l'on peut dire être anéantis, les conséquences en sont naturelles, qui est l'achat des choses qui font plaisir, entre lesquelles, les dignitez tiennent le premier lieu : Or comme la vanité y a plus de part, qu'autre chose, on ne la satisfait qu'à proportion qu'on est en état de le faire ; c'est-à-dire,

que le revenu & la valeur des fonds qui donne l'être à tous les autres biens , mettent en pouvoir de le faire , c'est ce qui fait que les charges ont haussé & baissé depuis que la création de la Polette les a rendus immeubles ; conformément à tous les fonds. Mais ce n'est pas de ces moïens dont on prétend se servir , on n'en veut point employer aucun qui ne soit utile de lui-même à l'Etat , en sorte , que le Peuple après avoir payé ce qu'on leur demandera , se trouvera dans une situation plus avantageuse qu'il n'étoit auparavant , cela jusqu'à ce que ses revenus ordinaires aient gagné un pié qui fufise à toutes les dépenses extraordinaires d'aujourd'hui , ce que l'on soutien devoir arriver avant deux ou trois ans , parce que ces revenus ordinaires étans mis sur le pié de ceux des Peuples , ils hausseront avec eux comme ils avoient fait depuis deux cens ans jusqu'en 1660. Mais pour revenir à ces moïens extraordinaires d'aujourd'hui , c'est qu'entre les causes qui ont produit cette grande diminution de biens de toute la France , outre celles que l'on a marquées par l'incertitude des Tailles & la vexation des Aydes & des Doïanes , qui seront levées de la maniere que l'on a dit : Il y en a de particuliers , qui ne faisant pas moins de mal , seroient rachetées sans presque nul mouvement par les Peuples argent comptant , le plus volontiers du monde ; en sorte , qu'ils

n'au-

n'auroient pas si-tôt donné une pistole, que cela leur en fourniroit deux ou trois de revenu, sans qu'il fût besoin de revenir à des emprisonnemens & à des violences pour de pareils recouvremens, comme on a vû pour tous les autres : Par exemple, dans les Villes Taillables, étant nécessaire que l'industrie porte une partie des Charges, comme elle n'a point d'autre arbitration que la fantaisie ou la vengeance de ceux qui assieient la Taille, il s'y fait des desordres effroyables : cette conduite ruinant tout l'un après l'autre, il n'y a rien qu'elle ne donnassent pour se rédimer de cette vexation, en obtenant permission de s'abonner par une somme certaine qui se prendroit en autre assiette, & celles qui l'ont pû obtenir par des soumissions, excédant de beaucoup leur Taille pour des revenus publics, se sont relevées entierement de leurs miseres. Il ne faudroit qu'écouter celles qui se voudroient mettre au Tarif, & les offres qu'elles feroient pour cette obtention : On est assuré qu'il s'en presenteroit une grande quantité, pourvû que les Cours des Aydes & les Receveurs des Tailles ne fussent pas écoulez, à cause de la fin que cela met à toutes les vexations ci-devant marquées, dont il leur revenoit environ un pour cent du tort que cela faisoit au Peuple.

Cet article produiroit plus d'un milion  
qui

qui n'est rien , comme on en convient , pour les besoins presens : Mais qui mettent ces lieux là par l'abondance que cela y porteroit en état de fournir d'autres secours sur le champ , de façon qu'on ne cite pas ceci pour la somme , mais iculement pour l'exemple , & pour montrer qu'il est possible de mettre le Peuple , après avoir donné de l'argent en une meilleure situation qu'il n'étoit auparavant , en tirant cette amélioration des trefors de la terre où ils étoient anéantis par les méprises dont on a tant parlé , qui ont été si loin , que l'on a souvent mis en vente ces anéantissemens à un pour cent , ainsi qu'on est obligé de convenir. Or comme il y a pour cinq cens millions & d'avantage de diminution en France dans les revenus depuis quarante ans , par de pareilles causes , il s'en faut beaucoup que cet article des Tailles soit l'unique principe. De façon qu'il y a bien des sommes à recevoir au Roy , pour former le capital d'un rachat si utile & si considérable au Peuple. De plus , il y a une infinité d'Impôts dont le Roy ne tire presque rien , qui causent un mal extraordinaire au Commerce , dont les commerçans racheteroient l'exemption à un denier très-haut , & y gagneroient encore ; l'on en indiquera pour plus de quarante millions payables en moins de six mois , pourvû que l'on voulut cesser les nouvelles créations , qui mettent toutes les familles dans la

la dernière extrémité. Car comme les Charges forment un effet considérable dans l'Etat, étant tirées hors du Commerce, par la création des nouvelles, cela ruine tous ceux qui en sont revêtus, lors qu'ils sont dans l'obligation de les vendre, ainsi que leurs créanciers jusqu'à l'infini.

Et enfin outre toutes ces ressources, pourquoy le Roy n'en usera-t'il pas dans ses besoins comme tous les hommes du monde, qu'il prenne de l'argent en rente au plus bas denier que faire se pourra. Les deux Edits, dont on a tant parlé, une fois publiez, feroient que tout le monde s'empreseroit de lui en donner, parce qu'outre que c'est une suite nécessaire de la richesse du Peuple, qui augmenteroit considérablement, c'est que l'augmentation certaine des biens du Roy, assureroit dans l'esprit de ces mêmes Peuples, & le capital & les arrérages. Et supposé qu'il lui falut cinquante millions par an d'extraordinaire jusqu'à la fin de la guerre, & qu'il fût dans l'obligation de tout prendre en rente, de quoi on ne convient pas, quand elle dureroit encore quatre ans, ce ne feroit que dix millions de rente qu'il se feroit endeté, & les Peuples ou l'Etat de rien du tout, sans parler du rétablissement de leurs richesses. Or on demande, que depuis quatre ans que la guerre est commencée, c'est la situation des choses, il est bien assuré qu'il en coûte plus de

de cent millions de rente au Roy ou à l'Etat. Le lendemain de la publication de ces Edits, les Denrées reprenant leur ancien prix, reformeroit les revenus dont se tire les capitaux des parties de rente, & la création des nouvelles Charges qui sera cessé, ôtant d'un côté le commerce de l'argent au denier dix, les Traitans se faisant valoir sur ce pié, dont tout le déchet du prix ordinaire retomboit sur le Roi, & de l'autre, remettant toutes les Charges dans le trafic ordinaire, cela rétablira les choses dans l'ancien cours; qui est de faire empeser les Peuples à constituer sur le Roy, mais il est nécessaire, pour maintenir ce commerce, d'y conserver la bonne foi, pour l'intérêt même de Sa Majesté, sans que l'autorité Souveraine y puisse introduire aucune jurisprudence singulière lors du raquit, ainsi qu'on a vû autrefois, qui ne fût reçu entre deux particuliers. De même que dans une armée il faut absolument payer les vivres sur le pié courant, si on veut qu'elles puissent subsister; car bien qu'il n'y eût rien de si aisé que de les avoir pour rien une première fois; comme de cette manière, les Pourvoyeurs n'y reviendroient plus, cela feroit tout perir. Il seroit encore nécessaire qu'il y eut un Bureau particulier pour le rachat de ses sortes de rentes pour le Roy même, en perdant par les Propriétaires trois mois de leur intérêt; ce seroit le



le moyen d'y faire apporter tous les dépôts de la France , ainsi que de l'argent des mineurs<sup>1</sup>, voyant qu'on seroit assuré d'avoir son intérêt & de retirer son capital quand on voudroit , sans nulle risque. Il seroit encore à propos , que ces sortes de rentes ne pussent jamais être saisies pour la dette des transports , ne conservant ni suite , ni hipoteque , non plus que l'argent même , en sorte , que tout payement fait & endossé sur le premier instrument , seroit bon & valable, soit pour le capital ou les intérêts , horsmis en cas de stellienat ou de larcin, lors qu'il y auroit une dénonciation précédente, on est certain qu'on en apporteroit plus qu'on ne voudroit , & le Roy dès la premiere année , par le moyen des Edits dont on a parlé , auroit plus qu'il n'en faudroit d'augmentation pour payer l'intérêt de cinquante millions. Dans la seconde , pour payer celui de plus de cent millions ; & dans la troisième , ses revenus ordinaires moyens à plus de cent cinquante millions , cette augmentation continuant jusqu'à ce qu'ils eussent doublé , même en tems de guerre : & tout cela , parce que la consommation redevenant permise, & possible , par la liberté des chemins , & la certitude & juste répartition des Tailles , une Ferme de mil livres qui ne payera cette année à Sa Majesté que cent liv. de Tailles & 40 liv. pour sa cote part, du rachat des Aydes & Doüanes , sur les for-

ties

ties & passages , reprendra son prix d'autrefois de deux mil livres, ainsi que ce sera sur le même pied d'Impôt de deux cens quatre-vingt livres, sans que le Propriétaire se puisse plaindre de cette augmentation, qui ne sera que l'effet de celle de sa richesse. Cet article seul va à plus de cinquante millions d'augmentation par an, & les Gabelles & Domaines, qui marchent comme les richesses du País, recevront un même accroissement, puisque la dépense de bouche étant un des premiers effets de l'opulence, principalement chez les pauvres, qui font la plus considérable consommation de la Gabelle, il est nécessaire qu'elles ressentent les efforts de ce changement de Scène.

Pour les Domaines, le Papier de Formule & le Contrôle, y tenant une place essentielle, ils augmenteront à proportion des fonds qui seront contestez en Justice dans les occasions, suivant qu'ils seront en valeur; au lieu que la plupart, bien loin de faire naître des procès pour la propriété, étoient presque entièrement à l'abandon. Et quand le Roy aura cent millions de rente plus qu'il n'avoit, ce sera parce que ses Sujets auront cinq cens millions plus qu'ils n'ont presentement, & qu'ils avoient autrefois, dont ils n'ont été privez, sans que personne en aye profité, qu'à cause qu'on a quitté les manieres usitées de lever les droits du Prince dans tous les Etats du monde, tant anciens

ciens que modernes, pour en prendre de toutes particulieres & inconnuës à toute la terre, dont le recit fait horreur, ainsi que les effets, qui ne sont rien autre chose que de faire perir de faim & de misere un peuple laborieux dans le plus fertile Pays du monde, & sous le meilleur Prince qui fût jamais : Et ce qu'il y a de plus surprenant, ces malheureux effets étans produits par de très-habiles & de très-intègres Ministres. Mais c'est que le gouvernement d'un Etat, à l'égard des Finances, n'étant autre chose que la règle du Commerce, tant du dedans que du dehors du Royaume, ainsi que de l'Agriculturer, pour en tirer les droits du Prince : Cela ne se peut faire que par une parfaite connoissance du détail, & une infinité de circonstances, qu'il leur est impossible de connoître par eux-mêmes. Ainsi toutes les mesures qu'ils peuvent prendre, dépendant absolument des faits particuliers, ils n'arivent chez eux que très-corompus; de sorte qu'on peut tirer toutes les conséquences de cette situation. Et comme il y a long-tems que ce mal a commencé, s'étant facilement introduit, parce que les effets n'en étoient pas à beaucoup près si pernicioeux dans ses principes, ce qui l'a fait recevoir plus aisément, il s'est tellement enraciné, & s'est formé tant de creatures, que tout le monde concourt tous les jours auprès d'un premier Ministre, pour les

augmenter, & pour s'opposer à leur cessation. En effet, on maintient qu'on a établi des Impôts, & on l'a assez fait voir, qu'ils ont fait quatre fois plus de tort au Roy qu'ils ne lui ont profité, & cent fois plus de perte au Peuple en general, qu'il n'en revenoit d'utilité aux entrepreneurs. Cependant, il est presque impossible qu'une ruine si generale, ne soit pas la victime d'intérêts si peu considérables : Et cela, parce que l'intérêt particulier étant toujours beaucoup plus sensible, & bien mieux ménagé que le general; on emploie toutes sortes de moyens pour le soutenir, & le Peuple n'a personne pour le faire entendre ? L'habileté consistant à cacher l'état de la chose, qui peut faire connoître d'une maniere évidente, que ce profit que l'on fait, est cela même qui ruine & le Roy, & le Peuple. Ainsi voila la malheureuse situation d'un premier Ministre, de voir toute la terre en mouvement, & toute la faveur en action, non seulement pour le tromper, mais pour l'obliger à immoler, & son Prince & le Peuple, à des intérêts particuliers, n'étant applaudi que par tous ceux qui prétendent former seuls le monde, qu'à proportion qu'il donne dans cette surprise, & il ne pourroit pas entreprendre de faire le moindre pas en arriere, sans s'attirer tous ceux qu'on vient de dire, sur les bras. Outre que suivant les routes tracées de quelques déreglemens,

qu'elles

qu'elles soient accompagnées, il n'est garand de rien, & les agrémens qui accompagnent la place qu'il remplit, auxquelles il est très-naturel d'être sensible, ne courent aucun risque, ni pour lui, ni pour les siennes, quelques desordres qui arivent. Au lieu que dans la moindre nouveauté, aians tous ceux dont on vient de parler, déchainé contre lui, il prendroit tous les accidens sur son compte, & il est bien difficile qu'il les pût ou prévoir ou conjurer, parce que ne pouvant pas faire un pas dans cette occasion, sans une parfaite connoissance du détail de tout le Royaume, ainsi qu'on a pû voir par ces Memoires : Il ne la scauroit avoir sans la pratique, de tous les états & de toutes les conditions, ce que l'on a jamais vu dans aucun Ministre : De sorte, que ne l'ayant point par lui-même, il est pareillement dans l'obligation de ne s'en rapporter à personne, par les raisons qu'on vient de dire. Ce qui fait espérer le succès de ces Memoires, est qu'ils découvrent sincerement ce détail, dont la parfaite connoissance est si avantageuse au Roy & au public, & qu'on prenoit tant de peine à cacher à ceux qui pouvoient arêter ce desordre, dont le premier pas du remede est de faire connoître, comme l'on fait, qu'il n'est point besoin de mouvement extraordinaire, ni de rien mettre au hazard, mais seulement de permettre au peuple d'être riche, de labourer &

de commencer, en faisant part au Roy, sans qu'il soit nécessaire d'autre chose, que d'arrêter ceux qui avoient intérêt à ruiner tout, & obligeant les Fermiers de Sa Majesté à recevoir en un seul paiement, sans nuls frais des Receveurs des Tailles, le prix de leurs Fermes, avec tel profit qu'il plaira au Roy de leur donner & pour lequel après avoir acablé les peuples, ils étoient souvent obligez de faire banqueroute eux-mêmes ; ou plutôt, comme toutes les Fermes ne se tiennent plus à-forfait, à cause des diminutions prétendues par les Fermiers, il n'est point nécessaire de mouvement pour changer la nature des Impôts qui les composent, ce qui sert encore de réponse à l'objection de ceux qui prétendent qu'il faut attendre la Paix pour faire des changemens. Ainsi pour faire avoir au Roy tout l'argent nécessaire pour la dépense, tant ordinaire qu'extraordinaire, il est seulement besoin de tirer du néant, en faveur de ses Peuples, tous les biens aneantis depuis trente ans. Et comme depuis ces tems, on maintient que pour une pistole d'augmentation que le Roi reçoit, il en coûte dix-neuf en pure perte au peuple ; ce sont ces dix-neuf qu'on veut faire revivre en vingt-quatre heures. Et lors que Sa Majesté crée, ou des rentes sur la Maison de Ville de Paris, ou des Charges qui donnent du revenu, il ne doute pas qu'il ne reçoive de l'argent de ceux qui  
les

les veulent posséder : Avec combien plus de raison doit-il espérer, en donnant plus de 500 millions de rente à ses Peuples, d'en recevoir bien davantage, avec encore cette différence, que c'est dans le premier cas, toujours sur ce même peuple que se forme le fond en l'état qu'il est, avec même souvent la méprise traitée ci-dessus ; c'est-à-dire, que la demande même de l'argent porte avec elle la diminution des fonds, au lieu que dans l'espece que l'on propose, c'est justement le contraire : Et que comme par ci-devant, plus le peuple paie d'argent à l'extraordinaire, plus il augmentoit sa ruine, en achetant en quelque maniere sa destruction. Dans cette occasion, à chaque somme que le Roy recevra à l'avenir de la façon proposée par ces Memoires, ce sera autant de diminution que la misere souffrira : parce que comme la cause en étoit augmentée dans l'un, elle sera anéantie dans l'autre ; & à l'égard des recouvremens pour les avances qu'on pourra faire au Roy sur de pareils fonds, au lieu de venir mettre la desolation par tout, comme ci-devant, parce que les sommes demandées portoient avec elles l'impossibilité de paier, en ruinant les principes d'où se forme l'argent chez le Peuple ; tout au contraire, l'argent que l'on demandera en ouvrira la source, qui étoit tarie chez ce même Peuple. Et pour l'avance des revenus ordinaires, elle est d'autant plus aisée

qu'elle n'étoit ci-devant, qu'il est plus facile à un Fermier ou Propriétaire d'une Terre de mil livres, dont les meubles, fruits ou levées, étant sur la terre, valent pour l'ordinaire, ou 4000 livr. d'avancer environ 100 livres huit mois devant qu'il les dût, qu'à un Traitant, d'avancer plusieurs fois plus qu'il n'a vaillant.

Pour finir & réduire ces Mémoires, on demeure d'acord qu'il est ridicule d'avancer que le Roy puisse tirer le double de ce qu'il leve à present, les choses demeurant en l'état qu'ils sont : mais il est également oposé à la verité, de nier que le Propriétaire d'un arpent de vigne, autrefois valoit cent livres de rente, & presentement abandonné, ne veuille ou ne puisse pas donner une pistole, voire deux à Sa Majesté, au moment que la cause de cet anéantissement sera levée, en quoi il recevra bien plus d'utilité que Sa Majesté même. Ainsi pour nier ce qui est contenu dans ces reflexions, sçavoir que la France est diminuée de plus de moitié dans ses revenus depuis 40 ans, sans que personne en aie profité, que bien loin que l'augmentation des revenus du Roy en soit cause, ils ont bien moins haussé depuis 1660. qu'ils n'avoient fait depuis deux cens ans en pareil espace de tems, que même cette augmentation coute au Peuple dix pour un de ce qu'il en revient au Roy ; ce qui n'a jamais eü d'exemple, qu'il n'y a point de Prince



Prince sur la terre qui ne tire beaucoup d'avantage à proportion de ses Sujets, & qu'il n'y a point pareillement de Peuple, à qui il en coute le quart à proportion, pour les subsides du Prince, de ce qu'il en coute à celui de France; & qu'enfin, le Roy peut en quinze jours, se mettre lui & ses peuples, sur le pié de tous ses voisins; c'est-à-dire, doubler ses revenus, en doublant ceux de ses Sujets; pour nier, dis-je, toutes ces choses, ou plutôt tous ces faits, il faut soutenir, que la France est autant cultivée & en valeur, à l'égard du commerce & du labourage, qu'elle peut être, ou qu'elle a jamais été, ou que quand elle le seroit davantage, les Peuples n'en seroient pas plus riches, & par conséquent Sa Majesté. Or, l'un ne peut être soutenu sans imposer aux yeux de toute la terre; & l'autre, sans renoncer à la raison. A l'égard du delai, qui est où se retranche les Défenseurs, ou plutôt les Favoris de la situation présente, si préjudiciable au Roi & au Peuple, en prétendant que le tems n'est pas propre; il faut renoncer pareillement au sens commun; pour dire qu'un homme qui voit perir plein ses caves de vin, faute de trouver à qui les vendre, a besoin que la Paix soit faite, pour les porter à douze ou quinze lieues de chez lui, où il vaut un prix excessif, & en rapporter à contr'échange les Marchandises du lieu, dont le manque de débit faisoit souffrir le même

même sort aux gens de la contrée. Et à l'égard de la Taille, il ne s'agit d'autre chose que de faire observer les Ordonnances, c'est à-dire, empêcher la prévarication. Or, on n'a jamais dit, qu'il falloit que la Paix fût faite pour être en pouvoir de rendre justice : Ainsi ces sortes de raisons ne peuvent être aléguées que par des parties intéressées au maintien de ce desordre.

---

*Réduction de ces Memoires en vingt-cinq Articles.*

**L**A Suede & le Dannemark, unis ensemble, comme elles étoient il y a 150. ans, sont beaucoup plus étendus que n'est la France ; cependant, tant à l'égard du Prince que des peuples, ne va pas à la dixième partie de celui de la France.

2. La raison de cette différence est, que le terroir de la France est excellent pour produire les denrées nécessaires à la vie, & que celui de Dannemark & de la Suede ne vaut rien du tout.

3. Quelque bonne que soit une terre, quand elle n'est pas cultivée, elle est la même à l'égard du Propriétaire du Prince, comme si elle ne valoit rien du tout.

4. C'est un fait qui ne peut être contesté,  
que

que plus de la moitié de la France est, ou en friche ou mal cultivée, c'est-à-dire, beaucoup moins qu'elle ne le pouroit être, & même qu'elle n'étoit autrefois, ce qui est encore plus ruineux, que si le terroir étoit entierement abandonné; parce que le produit ne peut répondre aux frais de la culture.

5. Il est certain que cette diminution a une estimation & un prix fixe, comme celui de tous les revenus du monde, n'y ayant rien que l'on ne puisse estimer.

6. Après une exacte recherche, on trouve que cette diminution va à plus de 500. millions par an, dont il ne faut point d'autre marque, que tous les immeubles ne sont pas l'un portant l'autre à la moitié du prix qu'ils étoient autrefois.

7. Il est encore certain qu'un si grand désordre, qui n'a jamais eu d'exemple depuis la création du monde, qu'un Royaume opulent ait perdu la moitié de ses richesses en trente ou quarante années; & cela sans peste, tremblement de terre, guerre civile & étrangère, ou autres de ces grands accidens qui ruinent les Monarchies: Il est certain, dis-je, que cela a une cause, & que ce n'est point l'effet du hazard.

8. Il est indubitable, que qui pouroit trouver cette cause, & l'exposer en vente au peuple, il n'y a point de Marché au monde où le  
Roy

Roy & ses Sujets gagnassent davantage.

9. Quoique ce soit qu'ils donnassent, pourvu qu'il fût au dessous de la fortune qu'ils gagneroient, il est certain que ce seroit un Edit qui seroit profitable au peuple, puisqu'ils entreroient en possession d'une chose qu'ils n'avoient pas, & qui leur seroit très-avantageuse, le Roy payé.

10. Il est encore hors de doute, qu'un homme qui laisse son bien en friche, souffre une plus grande violence que celui dont les heritages sont saisis, & comme il ne faut qu'un quart d'heure pour remettre ce dernier en possession, par la main-levée qu'on lui signifieroit, il n'en faut pas davantage pour remettre le premier en état de cultiver sa terre.

11. Tout consiste à trouver la cause de cet abandonnement, pour en 24. heures rendre le Roy & ses Peuples riches.

12. Il ne peut y avoir que deux causes, qui empêchent un homme de cultiver sa terre, ou parce qu'il faut une certaine opulence, qu'il n'est point en état de se procurer, ni par lui ni par emprunt, ou à cause après l'avoir cultivée, il ne pouroit pas avoir le débit de sa production, comme il faisoit autrefois, ce qui lui feroit perdre toutes ses avances, & qui le jette dans le malheureux interest de laisser son bien en friche.

13. C'est justement ce qui se passe par la  
Taille

Taille arbitraire pour le premier empêchement; en sorte, qu'étant très-ordinaire qu'une grande Recette ne paie presque rien de Taille, pendant qu'un misérable, qui n'a que ses bras pour la subsistance de lui & de sa famille, est accablé: La raison pour laquelle il ne l'est pas davantage, est que si on l'imposoit encore à une plus haute somme, on ne pourroit recouvrer le paiement: Ainsi s'il entreprenoit de labourer de la terre qui est en friche, la récolte ne seroit pas pour lui, & il perdrait encore les frais qui sont considérables.

14. Et pour le second obstacle de ne point cultiver la terre, à cause qu'après la récolte on ne pourroit avoir le debit des denrées, les droits d'Ayde & de Doüane sur les sorties & passages du Roiaume, quatre fois plus forts que la Marchandises ne peut porter, ce qui ruine même les Droits du Roy, puisqu'il ne lui revient rien, ont mis les choses sur un pié, qu'il ne se consomme pas la quatrième partie qu'il se faisoit il y a trente ou quarante ans, & il n'est point surprenant de voir toute une contrée ne boire que de l'eau, pendant qu'on arache les vignes & les arbres dans une contrée voisine: & bien loin que les Droits du Roy en soient augmentez, cela a empêché qu'ils n'aient doublé depuis 1660. comme ils avoient fait tous les trente ans, depuis 1447. jusqu'en ladite année de 1660.

15. Le remede à tout cela est aisé , pourvû qu'on ne veuille avoir égard qu'aux intérêts du Roy & des Peuples dans le genre de sub- sides : Il faut voir s'il n'y en a aucun qui fai- sant passer l'argent immédiatement de la main du Peuple en celle du Roy , aie d'ailleurs une regle & un niveau si certain de proportion avec chaque état , en sorte que le pauvre paie comme pauvre , & le riche comme le riche , & cela sans ministère de Juge ni d'autorité , à laquelle on ne peut avoir de recours , sans qu'il en coute en frais & en perte de temps , une fois davantage qu'il ne faut pour satisfaire à l'Im- pôt.

16. Dans l'Edit de la capitation , on a eu in- tention de remedier à tous ces desordres : mais on peut dire , que l'on n'a satisfait qu'à un point , qui est de faire passer l'argent immédia- tement dans les mains du Roy , sans ministère de Traitans : mais premierement , la cause de l'abandonnement des Terres n'en est point le- vée en second lieu , cette regle de proportion qui fasse paier chaque particulier suivant son pouvoir , bien loin d'y être gardée par tout , il se trouve des classes , où un homme qui a une Charge de cent mille Ecus , & du bien à pro- portion , paie la même chose qu'une autre , dont l'emploi ne coute que 500. liv. ainsi com- me pour les mettre à une même somme , il a  
salu

salu faire descendre le puissant, étant impossible de faire monter l'autre, il se trouve que le Roy ne tire pas, à beaucoup près, le secours de son Sujet proportionné à ses forces, pendant que l'autre en est peut-être accablé : ce qui est cause, que la suite de cette nouvelle découverte ne répond pas à ce qu'on s'en est promis.

17. Pour revenir donc au premier article de ces Memoires, & satisfaire à tous les besoins de l'Etat, & remettre tous les Peuples dans leur ancienne opulence, il n'est point necessaire de faire de miracles, mais seulement de cesser de faire une continuelle violence à la nature, en imitant & nos voisins & nos ancêtres, qui n'ont jamais connu que deux manieres d'Impôts, sçavoir les feux ; c'est à dire, les cheminées, & la Dixme des Terres, qui a été la premiere redevance des Roys de France, & ce n'est que par leurs donations, que l'Eglise s'en est emparée.

18. De cette maniere, on satisfait à tout ce qui manque à la capitation, il y a autant de classes que de degrez de richesses, sans que cela puisse former la moindre contestation, le Commerce & la consommation n'en reçoivent pas la moindre atteinte ; & par tout où les Peuples ont pû choisir le genre d'Impôt le plus commode, ils s'en sont tenus à ceux-là.

19. Au lieu de la Dixme, afin de faire

*Tome I.*

O. moins

moins de mouvement, il ne faut qu'ordonner que la Taille sera assise suivant l'occupation, & qu'un homme qui n'a que son industrie, ne pourra paier que depuis trois livres jusqu'à six, de cette sorte, à deux sols pour livre, elle remplira plus que la somme où elle est aujourd'hui, parce que les Villes Taillables, où l'industrie paie la plus grande partie de la Taille, seront mises en Tarif, ce qu'elles demandent toutes avec empressement. Et à l'égard des Aydes, des Douanes, & autres Impôts des passages qui ruinent la consommation, en remettant sur la Taille, jusqu'à la concurrence du tiers de la Taille, comme ils étoient autrefois, & le surplus sur les cheminées, il se trouvera que les Peuples ne paieront pas la sixième partie de ce qu'ils paient aujourd'hui, & le Roy recevra le double de ses Revenus d'à présent, parce que la Taille y joint une partie des Aydes, aiant pour Tarif la valeur des heritages, ils reprendront leur prix d'autrefois, qui étoit le double de celui d'aujourd'hui, & par consequent la Taille doublera pareillement, sans que le Proprietaire s'en puisse plaindre, puisque l'augmentation des revenus du Roy ne sera qu'une suite de celle de son opulence.

20. Il ne faut point dire qu'il faut du tems pour cela, puisque outre la permission de vendre sa Marchandise, quand il se trouve des per-



personnes en état de l'acheter & la vendre, il n'y a que 24 heures d'intervale, & entre l'avoir vendu & être plus riche que l'on n'étoit; il n'y a aucun intervalle, & entre être plus riche que l'on n'étoit, & faire plus de dépense, ou à acheter des fonds, ou à les cultiver mieux, il n'y a pareillement aucune intervalle: & entre faire ces mouvemens & de jeter de l'argent parmi le Peuple, il n'y a point non plus d'intervale: Et du moment que le Peuple a de l'argent, il consomme les fruits qu'il fait venir par son travail, & est en état de paier le Roy à proportion: ainsi tout dépend de la culture de la Terre, qui ne peut marcher tant que l'on ôte le pouvoir aux Laboureurs de faire les avances pour les cultures, & de debiter les denrées qui excroissent.

21. Et pour dire un mot de la forte méprise qui est arrivée dans la création des nouvelles Charges; on soutient qu'il n'y a point encore eu de maniere qui ait si fort ruiné la culture de la terre; parce qu'ayant presque toutes portées avec elles une exemption des Impôts publics, comme c'étoit des personnes puissantes qui les aqueroient, ils se déchargeoient de leurs impôts très-considerables sur une infinité de malheureux, que cela mettoit tout à fait hors d'état de labourer la terre: Outre que ces nouvelles créations anéantissant une infinité d'anciennes Charges achetées à la bonne foi,

& qui faisoient presque tout le bien des familles ; cela a établi pour principe , qu'il n'en faisoit plus conter aucune à l'avenir pour un bien certain , parce qu'étans susceptibles à tous momens d'anéantissement , ceux qui les auroient achetées , ou prêté leur argent pour cet effet , l'auroient entierement perdu : En sorte , que le Roy a aneanti pour dix fois davantage de biens qu'il n'a reçu de secours de ces nouvelles créations , & fait que l'argent ne peut plus passer d'une main à l'autre , comme il faisoit autrefois , parce qu'on ne peut point dire qu'il y a aucune acquisition assurée , n'y ayant rien de si pernicieux de prendre le capital du bien d'un particulier pour les besoins du Prince : Et comme dans les taxes qu'on a imposées sur les Officiers , il y en avoit plusieurs beaucoup au dessus de leurs forces , les Traitans en étans venus à des executions , ils en ont été entierement ruinez , bien que le Roy n'en aie rien reçu.

23. Il ne faut pas esperer que les Traitans proposent jamais d'autres affaires , parce que leur intention étant d'avoir de fortes remises , ils ne les peuvent esperer que de recouvremens difficiles , & par consequent ruineux , leur étant avantageux à mesure qu'ils font dommageables au Peuple ; parce que les frais des execution où il en faut venir , est partagé entr'eux , les Huissiers & les Recors qui leur font de fortes

Fortes remises de ce qui leur est taxé.

24. Toutes ces veritez qui sont niées par les Traitans, & par ceux qui les protegent, qui sont en bien plus grand nombre qu'on ne croit, seront attestées par toutes les personnes des Provinces qui sont de quelque consideration, soit dans les Charges ou dans le Commerce : En forte que ceux qui ont intérêt de tout ruiner, étans seuls écoulez, on ne donne aucune audience aux personnes qui voudroient tout sauver, qui ne pourroient pas même la demander trop fortement, sans courir risque à leur particulier.

25. On a réduit ces Memoires par articles ; afin de rendre la mauvaise foi de ceux qui en voudroient nier la consequence plus sensible, parce que n'en pouvant contester aucun en particulier, sans découvrir leur manque de lumiere ou de bonne foi, il faut qu'ils conviennent malgré qu'ils en aient, que le Roy peut s'enrichir, lui & ses Peuples, en quinze jours, lors qu'il ne voudra plus souffrir que quelques particuliers fassent leur fortune à le ruiner lui & ses Sujets, & recouvrer par consequent tout l'argent necessaire pour cette presente guerre, sans mettre ses Peuples au desespoir, comme on peut dire qu'est un homme qui se voit executé & vendu en ses biens, pour des sommes dix fois plus fortes qu'il n'a vaillant, ce qui le met à l'aumone lui & sa famille,

O 3 sans

sans donner un denier au Roy, ainsi qu'il arrive tous les jours.

Tout cela sans un plus grand mouvement, que de faire executer les Mandemens des Tailles, qui porteront qu'elle sera assise suivant les facultez de chacun, & d'y joindre une partie des Aydes, comme on fait les étapes, comme cela étoit il y a trente ans, ce qui demande quatre fois moins de mouvement que la capitation.

De cette maniere, on maintient que les Peuples auroient deux cens millions de rente en quinze jours plus qu'ils n'avoient, par cette main-levée de leurs biens auparavant saisis. Et comme il faut au Roy soixante millions, par an d'extraordinaire, il y a mille façons de les avoir de ceux à qui on viendrait d'en rétablir quatre fois d'avantage, outre l'avenir qui doubleroit encore avant deux ou trois ans, qui seroient necessaires pour remettre les fonds.

*Autre Réduction encore plus sommaire  
que les précédentes.*

L'Etat où la France est réduite presentement, de ne pouvoir fournir au Roy, que par des emprisonnemens & vente entiere des biens, les sommes necessaires, ne vient point de leur excez, mais de ce que tous les biens

Biens des Peuples sont saisis depuis trente ans ;  
& qu'ils n'en ont aucune disposition.

En effet , la Taille arbitraire contraint un Marchand de cacher son argent , & un Laboureur de laisser la terre en friche , parce que si l'un vouloit faire commerce & l'autre labourer , ils seroient tous deux acablez de Taille par les personnes puissantes , qui sont en possession de ne rien paier ou peu de chose.

Et les Aydes , les Daïanes , & les Impôts sur les passages & sorties du Roiaume , quatre fois plus forts que la Marchandise ne peut porter , font qu'un homme voit perir plein les caves de boissons , pendant qu'elles sont très-cheres dans les voisinages , ces deux articles faisant plus de cinq cens millions de rente de diminution dans le revenu du Roiaume.

Si le Roy veut bien exposer en vente la cause qui produit cette perte , qui va toujours en augmentant , puisqu'on maintient qu'il ne reçoit point une pistole qu'il n'en coute dix en pure perte à son Roiaume , il aura cent mille Marchands en 24. heures , qui ne l'auront pas si-tôt païé , qu'ils seront plus riches qu'ils n'étoient , parce que des causes contraires , les effets sont contraires ; c'est à dire que le Roy veuille bien revendre à ses Peuples , la jouissance de leurs biens , sans qu'il soit besoin de congédier ni Fermiers ni Traitans.

TRAITE

TRAITE' DU MERITE  
& des lumieres de ceux que l'on  
apelle Gens habiles dans la Finance,  
ou Grands Financiers.

**P**OUR entrer d'abord en matiere, on dira que le mot de Finance qui est affecté aujourd'hui singulier aux Revenus du Prince en France, étoit commun anciennement à toutes sortes de richesses & d'opulence, en quelque main qu'elles se trouvasent ; mais depuis, il a été entièrement abrogé dans l'usage de la langue, en sorte qu'il est demeuré particulier au Revenu du Roy, soit par le changement que souffrent les langues vivantes, ou par respect pour le Souverain ; comme le mot de Sire, qui étoit autrefois donné à tous les Nobles, n'est plus presentement attribué qu'au Roy, lors qu'on a l'honneur de lui parler ; de même que celui de Bible, qui ne signifie qu'un Livre, est demeuré par excellence à l'Ecriture Sainte ; Rome pareillement s'appeloit autrefois la Ville, sans autre appellation, & tout le monde entendoit par là, la capitale de l'Empire ; & de même enfin, que le Maître d'une maison s'appelle Monsieur tout court  
parmi

pami les Domestiques : en sorte que de tous points , ce grand mot de Financier , ne veut dire autre chose qu'un Administrateur de Revenu ; Bien que ce terme par singularité impose aux simples & aux ignorans qui forment le plus grand nombre , & laisse penser ridiculement , que c'est une science fort inconnuë , qu'il faut un long usage pour l'aquerir , & que quiconque n'en est pas revêtu par une grande experience , ne pourroit pas se mêler de rendre service au Roy dans ses Revenus sans tout gâter , bien que c'est justement le contraire , & que la ruine du Roiaume qui n'est que trop certaine , soit l'ouvrage seul des habiles Financiers.

Le tout à l'aide de l'obscurité , & de termes misterieux inconnus ou prescripts , & par consequent hors d'usage ; puisque si le nom primitif de Finance est abrogé & singulier , tous ceux qui sont employez dans la dépendance de la gestion des biens du Roy en un nombre infini , qui s'augmentent encoré tous les jours , sont de même nature : en sorte , que ce n'est pas tout à fait sans raison , que l'on n'en a formé une science difficile à apprendre , que l'on met en fait , que jamais qui que ce soit , n'a possédé entierement , non pas même aucun Fermier general ni particulier , y aiant actuellement plus de dix mille genres de Tributs , ou pour le Roy , ou au droit du Roy , par des  
alie-

alienations qu'il en a faites, dont il se rempare de tems en tems, pour les revendre ou les retenir dans sa main, le tout encore une fois, sans préjudice du courant, qui ne demeure jamais en même état, ainsi qu'on vient de marquer; en sorte, qu'il est impossible d'y acquérir une connoissance parfaite, attendu qu'il faut toujours oublier ce qu'on sçavoit, & apprendre ce qu'on ignoroit.

Que ces expressions ne surprennent point, & qu'on fasse seulement reflexion, que sur la seule administration de la Justice, qui sembleroit devoir être une chose tout à fait libre, & qui l'est actuellement chez toutes les Nations du Monde, même les plus barbares: Il y a plus de cent Droits tous differens, & administrez par divers Sujets; presque tous venus en France depuis quarante ans, ainsi que la plupart des autres; c'est à dire, depuis que la science des Finances a été portée à sa perfection; ce qui a attiré la moitié de la perte des biens du Roiaume, sans que personne en doute; & voilà l'obligation que le Roy & les Peuples ont en une pareille érudition.

Que l'on considere toutes les Monarchies & tous les Etats de la terre, tant anciens que nouveaux, l'exigence des Tributs du Prince étoit, & c'est une chose si simple & si naturelle, que bien loin d'en faire une science & une matiere d'habileté, on l'a toujours regardée



ée comme une action aussi naturelle que toutes les autres fonctions qui forment le maintien de la vie, & qui sont communes aux bêtes.

En Turquie, le Grand Vizir administre les Finances dans douze cens lieux de Païs, avec soixante des Hommes ou soixante-dix Receveurs, répandus dans les diverses Contrées, qui répondent & comptent tous les trois mois à un Receveur general, résidant dans la Capitale, qui rapporte le tout une fois la semaine à ce Ministre, sans que cela prenne plus de deux heures de tout son tems.

Comme ces Tributs ne consistent qu'en trois ou quatre articles, que les noms sont connus dans l'usage ordinaire, & les sommes certaines ainsi que leur cotité, qui a un niveau juste tiré de la valeur des choses, comme un vingtième, un quinzième ou un dixième, d'une Marchandise: cela ne forme ni procez ni contestation, & par consequent, nuls besoins de Juges ni d'Ordonnance publique sur ce sujet, l'un & l'autre étant seulement singulier à la France par les raisons marquées, de façon que l'on n'a garde d'ériger cette gestion en un genre de héroïsme, qui exige le ministère de Sujets d'une habileté achevée.

La Doüane de Surate appartenant au Grand Mogol, qui possède un Empire de cinq cens lieux d'étendue, est affermée soixante-huit millions, par un bail de deux lignes; sçavoir,  
qu'à

qu'à tout ce qui entre ou tout ce qui sort , doit la dixième partie au Prince en argent ou essence , au choix du Marchand , de façon que de cette sorte nul procez , nulles Loix , nulles Ordonnances , & par conséquent nulle supposition de science dans les Administrateurs.

L'Agriculture à present paie le cinquième de tous ses revenus au Roy , sans les autres Impôts anciens , ce qui se réduit néanmoins à trois ou quatre au plus , & ce qui va à trois fois plus que ce que contribué aujourd'hui la France , avec les mêmes circonstances ; c'est à dire sans l'adjonction d'habiles Financiers ; les Ministres ou les Curez de chaque Village , en font la repartition , au niveau de leurs Droits déjà établis , & un particulier nommé par la Paroisse , la colection qui est portée droit en recette sans qu'il en coute un sol au Prince ni au Peuple.

Il seroit inutile de repasser tous les Etats , tant anciens que nouveaux , parce que c'est par tout la même chose , sans autre convenance que celle de la nature ; comme dans les actions naturelles , une Pistole s'appelle par tout une Pistole , & un Ecu un Ecu , tant dans les Impôts dûs au Prince , que dans les autres commerces de la vie , sans être revêtus d'un nom de guerre dans ces occasions , comme l'argent est en France , où la monnoie en a plus de cent difé-

différens, suivant les diverses Contrées quand il s'agit de paier les Impôts : Et lors qu'une denrée en ces Pays marquez a une fois satisfait, elle ne trouve pas vingt ou trente autres habiles Financiers à chaque pas de sa route, si une traite est longue, qui faut tout consommer en frais, par des séjours ruineux, ou par de nouvelles exigences, ou mêmes de simples déclarations ; ce qui n'est encore que demi mal, quand la confiscation du tout ne s'ensuit pas, comme il arive souvent. Toutes ces rubriques ruineuses & misterieuses n'ayant été inventées & établies que pour parvenir à cette fin désolante, ce qui est néanmoins aujourd'hui la situation de la France, & la base qui forme la grandeur du mérite dans la science des Finances.

Cette maniere même n'a pas toujours été à beaucoup près observée en France, & ce genre d'héroïsme y a été inconnu ainsi qu'ailleurs, durant plus de onze cens ans : c'est à dire, tant que la Monarchie a été florissante, & les Peuples très-riches ; ce qui leur faisoit fournir au Roy François I. le dernier regne, où cette situation n'avoit point reçu d'atteinte, sur le pié de trois cens millions d'Impôts ; c'est à dire seize millions, toutes choses étans à quinze ou seize fois meilleur marché qu'aujourd'hui, ce qui revient au même, & cela, sans contrainte & sans déconcertement du la-

**Bourage & du commerce :** Tous les Tributs se reduisoient à trois ou quatre au plus, dont la repartition, l'assemblage & la colection étoit uniquement l'affaire des Peuples, comme par tout les Roiaumes du Monde, & attendu que cela ne formoit aucun procez, il n'y avoit point de Juges créez pour les décider: la Cour des Aydes de Paris se reduisoit à quatre Officiers, les Tresoriers de France à deux, & l'Electon de même, qui étoient plutôt des Directeurs & Repartiteurs, que non pas Juges de différens, qui ne pouvoient jamais naître dans une matiere où tout étoit clair & intelligible, parce qu'un Ecu s'apeloit un Ecu & une Pistole une Pistole, comme par tout ailleurs.

Mais depuis que Catherine de Medicis, après la mort du Roy François I. eut fait venir des Italiens en France pour administrer les revenus du Roy, ils enseignèrent la science des Finances, avec deux circonstances connues de tout le monde. La premiere, que n'ayant rien vaillant à leur arrivée, ils firent des fortunes de Prince; ce qui est impossible dans l'autre maniere de gouverner. Et la seconde est, qu'ils ruinèrent le Roy & le Roiaume entierement, aiant endeté le Prince au delà de ce qu'on peut dire, par le moien d'une infinité de nouveaux Droits qu'on mettoit tous les jours sur les mêmes Marchandises, & sur un même

même lieu pour un seul Monarque ; ce qui sembloit devoir porter sa reprobation avec soi , avec des rubriques & ceremonial impraticable ; le tout , pour enrichir les Entrepreneurs , & ruiner les Commerçans. Un Ecu ne s'appelle plus un Ecu , & une Pistole une Pistole en matiere d'Impôts , comme ils n'ont jamais fait depuis : mais tous les Droits prirent chacun un nom de guerre : on les nomma Réves, Hant-Passages, Travers, Trépas de Loire, Denier Saint André, Ceinture de la Reine, Parisis sols denier, grand, petit, ancien & nouveau Droit, Pié Fourché, & une infinité d'autres trop longs à détailler, qui ont tous subsisté jusqu'à présent, & qui forment la grande habileté des Finances, que personne n'a néanmoins eüe entierement , parce que cela est impossible : Toutes ces obscuritez ou ces mysteres étans à discuter entre des Bâteliers, Rouliers ou Voituriers, gens sans aucune connoissance d'écriture, & des Commis qui n'ayant aucun Tableau public dans leur Bureau pour l'exigence de leurs Droits, ainsi que cela se faisoit ; & ayant d'ailleurs un fort intérêt que l'on tombe dans l'omission des rubriques marquées, à cause de la confiscation, dont partie va à leur profit : on ne doit pas s'étonner que cela donne de l'emploi à cent mille hommes pour lever ces Impôts, & à dix mille Juges pour décider des différens qui en sont insépa-

rables, non sans la ruine de la moitié des biens du Roiaume, qui ont été anéantis par le redoublement continuel de pareilles causes.

Les choses étans dans l'excez au milieu du Règne du Roy, Henry IV. & ce Prince ne pouvant où donner de la tête seulement pour subsister, comme il paroît par des Lettres imprimées qu'il écrivoit à Monsieur de Sully, lors âgé de trente-huit ans, aiant passé toute sa vie à la guerre, non seulement sans aucune connoissance des Finances, mais même presque sans aucune literature. Cependant, il ne laissa pas de faire remarquer au Roy les defectuositez, tant dans les manieres que les personnes de ces prétendus Experts, dans l'administration des Finances; il lui fit voir par un catalogue certain, que non seulement les Ministres, mais même tout son Conseil, étoient de moitié avec les Traitans, dont le service le reduisant lui & son Roiaume dans le pitoiable état auquel il se trouvoit, ils n'étoient nullement propres ni disposez à en arêter l'abus; ce qui aiant porté ce Prince à le charger de ce soin, quoi que dépourvû de toutes les qualitez nécessaires, à parler le langage d'aujourd'hui; c'est à dire, n'aiant aucune connoissance des Finances; son ignorance fut si heureuse, qu'il rétablit entierement les affaires du Roy, paya deux cens millions de dettes en dix ans sur trente-cinq millions de revenu que le Prince avoit

avoit alors seulement, & fit en sorte, que le Roy aiant trente millions d'argent fait & quite, réposté dans la Bastille quand il mourut : le merveilleux est, que l'on étoit actuellement dans deux guerres civiles & étrangères, & personne ne s'avisa de dire comme aujourd'hui, que cetems n'étoit pas propre à une réforme.

Mais alors les habiles Financiers ; sçavoir les Italiens, l'ayant dépossédé de cette administration, & s'en étans emparez à la faveur de la Reine Marie de Medicis, lors Regente, quoi qu'on fût en pleine paix, non seulement ils dissipèrent l'argent amassé, mais même ils replongèrent le Roiaume en l'état d'où Monsieur de Sully l'avoit tiré par son ignorance : Ce qui aiant fait murmurer les Peuples & le Roy même, & cette gestion leur aiant été ôtée de la maniere que tout le monde sçait, le Cardinal de Richelieu, autre ignorant en matiere de Finance, n'en aiant jamais entendu parler dans toute presque sa vie, qu'il avoit passée dans l'Etat Ecclesiastique, parût sur les rangs, & fit si bien par son inexpérience, aiant trouvé les revenus du Roy seulement à trente-cinq millions, il les doubla de tous points, & les laissa après sa mort à soixante-dix millions, après quatorze ou quinze ans de Ministère ; ce qui ne fut qu'une suite de la hausse des biens des Peuples, qui doublerent pareillement en

une semblable espace.

Les habiles Financiers ; sçavoir encore une fois les Italiens, remontèrent sur le théâtre, & voulant faire valoir leur talent, ils y trouvèrent une infinité d'obstacles de la part des Peuples, qui ne convenoient de rien moins que du mérite de ceux qui vouloient changer l'état des affaires ; le tout se tranquillisa néanmoins, parce que les Provinces se conservèrent les privilèges qu'ils avoient d'user de remontrance au Roy, lors que l'habileté de la Finance vouloit faire des établissemens également ruineux envers lui & ses Peuples, comme il n'a que trop paru par la suite.

Mais enfin cette voie, que l'on peut apeler la conservatrice du Roiaume, & laquelle, tant qu'elle avoit duré, avoit fait doubler tous les trente à quarante ans, à remonter deux siècles tous les revenus, tant ceux du Prince que de ses Sujets, aiant été ôtez, d'abord de fait, & ensuite par les Ordonnances de 1667. & 1673. comme dérogeant au respect dû par des Sujets à leur Souverain : Ce fut alors que l'habileté de la Finance, se trouvant en quelque maniere émancipée, & dégagée des entraves qui l'empeschoient de donner cours à ses grands desseins, elle tailla en plein drap, & le succès qui saute aux yeux de tout le monde, fut proportionné, à ce qu'on peut supposer par ce qui a été dit ci-devant.



La moitié des biens, tant en fonds qu'en industrie, en vingt-quatre ou vingt-cinq ans depuis 1660. se trouvèrent anéantis en pure perte, ce qui alloit à plus de mille ou douze cens millions par an, sans que qui que ce soit varie sur la cause; sçavoir, que l'on étoit redevable de cette perte au grand mérite de ceux qui gouvernent les Finances.

En effet, par un simple échantillon, on peut juger du reste : Dans la seule Election de Mante en 1660. il y avoit seize mille arpens de vignes, valant au moins chacun deux cens livres de rente; on en a araché pour le moins la moitié, donc seize cens mille livres de diminution de revenu sur cette seule Contrée, & les huit mille restant, qui s'abandonnent même tous les jours, sont diminuez de moitié, ce qui forme encore huit cens mille liv. de perte, le tout allant à deux millions quatre cens mille livres, sur une seule denrée dans une simple Election. Or comme les biens en fonds ne sont pas la sixième partie des facultez en general, les revenus d'industrie les surpassant de beaucoup, & que les vignes ne forment pas même à beaucoup près tout le produit des terres, & que le tout a souffert le même sort, c'est plus de dix millions par an de diminution sur un unique Pays, qui ne compose pas la centième partie du Roiaume : Et comme le mal est arrivé par une cause generale

& non singuliere, on peut avec certitude tirer le même raisonnement à l'égard du reste de la France, dont du tout, l'obligation est dûe à l'habileté de la Finance, lors qu'elle a eu ses coudées franches ; ce qu'elle n'avoit pû obtenir en douze siècles, qu'avoit duré fleuri & augmenté la Monarchie, au lieu du sort tout contraire qu'elle éprouve à présent.

Comme le mal n'est pas arrivé tout à coup, & que les Peuples avoient peines à se voir ruiner impunément tous les jours ainsi que le Roy, & comme brûlez à petit feu, dans les remontrances que l'on faisoit sous main & non publiquement, puisqu'elles avoient été érigées en rébellion ; toutes les raisons qu'on pouvoit obtenir, se réduisoient à entendre dire, que l'on étoit des seditieux, qui venoient troubler le bon ordre que l'on venoit d'établir dans les Finances.

Lors qu'on representoit qu'il n'étoit pas à propos pour l'intérêt du Roy que l'on abandonnât la culture des terres, & que l'on ne bût que de l'eau dans une Contrée, pendant qu'on arachoit les vignes, & que l'on perdoit mêmes les liqueurs emménagées dans les Pays voisins, comme il arrive tous les jours, on n'eût pas pû répondre sérieusement que c'étoit l'avantage des revenus du Roy, puis qu'il est certain, qu'il n'a rien qu'à proportion que ses Sujets possèdent ; aussi se gardoit-on bien de  
tenir

tenir ce langage ; mais on repartoit , que ces alégations étoient des vifions creufes de gens qui n'entendoient rien à la Finance , & que s'ils en avoient une auffi parfaite connoiffance que les Auteurs de ces defordres que l'on vouloit combattre fans nulles lumieres , on tiendrait un autre langage

Les denrées du Japon & de la Chine arrivées en France , n'augmentent que des trois parts ; cinq mille lieues de trajet , les droits des Princes d'où elles sortent , les tempêtes , les naufrages , les pirates & les écueils ne content que cette fomme à conjurer : Mais en France celles qui paffent d'une Province à l'autre , augmentent fur dix parts , neuf , & même le double & le triple , fans qu'il y ait trop à gagner pour les Entrepreneurs ; le tout par la main & les atentions des habiles Financiers , dont le miniftre eft dix fois plus defolant au Commerce , que tous les defaftres dont on vient de parler dans les voyages de long cours.

Voilà ce que c'eft que Finance , qui impofe fi fort par fon obfcurité aux fimples , & qui n'ont nulle pratique du labourage & du commerce , qui démentent par l'état déplorable où ils fe trouvent , ce qui eft dans la bouche de tous les Courtifans , qui font d'ailleurs prefque tous fufpectés fur cette matiere , par des raifons affez connues : le mal n'eft pas néanmoins fi grand , qu'on ne puiſſe tout rétablir en trois heures.

Heures de travail , & quinze jours d'exécution , sans rien déconcerter , ni mettre aucun article de science prétendue sacrée au hazard , parce qu'il n'y a aucune des choses qui ruinent le Roiaume , qui ne fassent une très-grande violence à la nature , quand on voudra écouter quelqu'un de ces ignorans en matiere de Finance , & qui sont assez grossiers pour ne savoir que le commerce & le labourage , & croire peut-être ridiculement , avec tous les Peuples de la terre , & même la France auparavant 1660. que c'est en cultivant ces deux arts autant qu'il est possible , que l'on peut enrichir & faire recevoir de l'argent à un Prince , & non pas en les détruisant depuis le matin jusqu'au soir , comme on fait en ce Roiaume : Ceux mêmes qui font ces faux raisonnemens , se conforment à toutes les Nations , & que l'Allegation ou l'excuse , que c'est un obstacle pour rien changer dans le moment , n'étant question que de cessation de mal , est aussi legitime ou plutôt répugnante au sens commun , que tout ce qu'on a dit ci-dessus , n'y aiant qu'une difficulté , que les ignorans en Finance , ne sçauroient conjurer ; sçavoir , que leurs manieres grossieres font passer tous les Tributs droits des mains du Peuple en celles du Prince ; au lieu que par l'autre , sçavoir cette auguste science des Finances , une bonne partie demeure par les chemins au profit des Entre-  
 pre-

preneurs, à qui elle fait presque toujours des fortunes de Prince, sans préjudice de la part du néant, qui est ordinairement sur vingt parts dix-neuf. Voila ce que c'est que ce grand mot de Finance, & les belles obligations dont le Roy & les Peuples lui sont redevables; mais la grande liberalité dont elle use envers ses auteurs, lui fait trouver des protecteurs par tout, & de toutes les sortes, pendant que ceux qui la veulent combattre n'ont que de la persecution à attendre, ce qui lui procure cette grande tranquillité, & même des applaudissemens.

Dans tous les Etats du monde, tant anciens que nouveaux, & même en France jusqu'en 1660. on avoit été assez grossier, ou plutôt assez peu versé dans la science des Finances, pour croire, ainsi que l'on a déjà dit, que la richesse d'un Prince consistoit en celle de ses Sujets; & celle de ces derniers, à cultiver les terres, & faire fleurir le commerce tant du dedans que du dehors; mais ceux qui sont venus du depuis, ont bien montré qu'ils n'y entendoient rien, & que c'étoit justement le contraire, & que le moien le plus court de faire recevoir de l'argent à un Monarque dans ses besoins, étoit de faire arracher les vignes, quoi que d'un très-grand raport, obliger de laisser la plupart des terres en friche, & abatre les maisons par la vente de la charpente pour le  
paie-

païement de la Taille, à cause de ses mauvaises repartitions que l'on a tout à fait négligées, bien que les Sujets grossiers précédens en eussent presque toujours fait leur seule & unique attention, comme on peut voir par une infinité d'Ordonnances renouvelées de tems en tems jusques en 1638. qu'elles ont tout à fait cessé & entièrement négligées.

En sorte, que lorsque jettant les yeux sur une vigne arachée, dont le terroir cailloueux n'est plus après cela d'aucun produit, on ne demande la raison; on peut & on doit répondre, que ç'a été pour faire recevoir de l'argent au Roy, tout de même d'une maison abatuë, & d'une infinité de terres abandonnées, quoi que de toutes les causes discutées singulièrement, qui ont produit ces malheureux effets, il n'en revienne pas au Roy la centième partie du mal qu'elles ont produit aux Peuples, bien qu'elles eussent pour prétexte le prétendu intérêt du Prince.

Lors qu'on voit pareillement des vins approfitez se perdre entièrement, faute de Marchands, encore que la plûpart des Peuples ne boivent que de l'eau dans les Contrées voisines, & souvent sur le lieu même; la réponse que l'on doit faire à ceux qui en demandent la cause, ne peut être que celle que l'on vient de marquer : sçavoir, que c'est l'effet de la grande habileté de la Finance, & laquelle ne doit pas  
se

se laisser de servir si souvent, puisqu'on en a besoin dans mille occasions semblables.

Il faut donc absolument faire consister ce mérite dans une pareille manœuvre & conduite ; ou déclarer que les auteurs de ces dispositions n'étoient pas d'habiles Financiers, c'est-à-dire, des sujets très-propres à faire valoir les revenus d'un Prince.

Comme ce seroit un blasphême de parler de la sorte parmi le beau monde, il faut s'en tenir au premier, & conclure que le mérite de cette profession, consiste à produire ces pernicious effets, avec d'autant plus de raison, que ces Messieurs ont si peu douté de la certitude de leur route, que le mal n'étant pas venu tout d'un coup, & la nature que l'on détruisoit tous les jours, défendant le terrain pié à pié ; l'expérience, & les sinistres effets de pareilles démarches, loin de faire revenir de l'erreur, ne servoient qu'à redoubler & d'efforts & d'autorité, pour procurer toute la tranquillité possible à l'usage & au maintien d'une pareille politique.

En effet, auparavant 1660. les Peuples grossiers avoient défendu de tout tems par leurs remontrances permises, la destruction de leurs vignes & de leurs biens, lorsque quelque habile Financier par des partis nouveaux, y vouloit donner atteinte, ce qui arrivoit assez souvent, sur tout de la part des Ita-

liens , fondateurs d'un pareil mérite. Ainsi à l'aide de ces remontrances , les Peuples avoient la grossiereté de maintenir leurs biens en valeur ; mais par un chef-d'œuvre de politique , les remontrances furent banies , & permises seulement après l'exécution de tous les traitez , quels qu'ils fussent , c'est-à-dire , qu'il n'y pût y avoir de remede que lorsqu'il n'en seroit plus tems. De façon que l'état où est la France de ne pouvoir fournir tous les besoins à son Monarque , n'est point l'effet du hazard , mais d'une intention & d'un dessein très-prémedité , mis a exécution par des attentions & des efforts continuels , sans qu'il soit permis de croire que les auteurs aient jamais douté un moment , que ces manières étoient la plus fine politique , quoi qu'ignorée , & le contraire pratiqué par tous les Peuples de la terre.

Mais pour parler raisonnablement , il faut renoncer à la qualité d'homme , pour ne pas convenir , que cette conduite fait horreur au Ciel & la Terre , que chaque degré de cessation , est un Perou pour le Prince & pour ses Peuples : & comme c'est une violence continuelle à la nature , quoi qu'il aye falu un tems infini pour l'établir , c'est-à-dire , pour ruiner le Royaume , il ne faut qu'un moment pour la détruire , sans rien mettre au hazard l'obstacle prétendu d'une guerre étrangere ,  
étant



étant ridicule , & par conséquent enrichir les Peuples ; ce qui les mettra en état de donner les secours nécessaires au Roy dans la conjoncture présente : le redoublement de ces façons désolantes , auxquelles on a recours par une continuation d'erreur , n'étant point assurément une ressource en pareille occasion , comme l'on n'experimente que trop.

TRAITE' DE LA NATURE,  
Culture , Commerce & Inté-  
rest des Grains, tant par rapport  
au Public , qu'à toutes les  
conditions d'un Etat.

DIVISE' EN DEUX PARTIES.

*Dont la premiere fait voir que plus  
les Grains sont à vil prix , plus les  
pauvres , sur tout les Ouvriers ,  
sont misérables. Et la seconde , que  
plus il sort des Bleds d'un Roïau-  
me , & plus il se garantit des fu-  
nestes effets d'une extrême disette.*

**B** IEN que l'Agriculture eût été dans  
les premiers tems la possession des  
personnes les plus élevées , puisque  
les Enfans de David , au raport de Joesphe ,  
invitoient leurs amis à la toison de leurs  
Toupeaux , & que Tite-Live raconte , que

*Avilla in Senatum , Senatores accersabantur.*

dans

dans l'ancienne Rome on alloit prendre les Sénateurs à côté de leur charuë ; Les choses ont bien changé depuis ce tems , ce qui étoit un homme , est devenu une espece de dérogeance à toutes sortes de merites ; & on peut dire aujourd'hui en France , qu'on laisse aux derniers des hommes , la commission de nourrir & de faire subsister tous les autres.

Bien qu'il se rencontre des Laboureurs dans toutes les conditions , il faut qu'un homme avant que de s'y appliquer , soit estimé & de lui & de tout le monde , incapable de rien faire de plus relevé que cette profession qui passe pour la dernière de toutes, pendant qu'elle auroit besoin d'un mérite distingué , & qui pût faire l'assemblage d'une longue pratique , avec des réflexions proportionnées , pour porter les choses à la perfection nécessaire , à la commune utilité de tous les Peuples.

Il y a bien même quelque chose de plus , non seulement la spéculation & la pratique , qui ne se sont point trouvées réunies dans cette rencontre en aucun sujet , mais même elles ont été séparées par de si grandes distances , qu'il y a plus de commerce entre les Peuples d'une hemisphere à l'autre , qui ne s'en rencontre aujourd'hui entre les personnes qui n'ont que la spéculation du labourage , & ceux qui le pratiquent actuellement. Cependant , la dispensation des fruits qui en viennent étant

entièrement entre les mains de ceux qui n'en ont que la théorie ; c'est-à-dire , qui en ignorent absolument les véritables intérêts , sans que les autres y aient aucune part , quand même il se rencontreroit des sujets propres à réfléchir sur la pratique , ce qui est très-rare : il en est arrivé le même desordre , que lors de la construction de la fameuse Tour de Babel : Les Ouvriers ne sçavoient ce qu'ils faisoient , ou plutôt pratiquoient le contraire de ce qui eût été nécessaire pour l'ouvrage dans sa perfection , non qu'ils eussent perdu le sens , mais parce que par un effet de la Providence , étans venus en un moment à parler différens langages , ils ne s'entre-entendoient plus , ce qui étoit cause de tout le desordre.

On maintien donc que la même chose est arrivée en France depuis quarante ans , à l'égard des Bleds , & que si on les a vûs depuis ce tems , ou à un prix excessif plusieurs fois , ce qui a fait périr une infinité de monde , ou en un avilissement effroyable , ce qui ruinoit également & les riches & les pauvres , ç'a été par un mal entendu , ou une mesintelligence continuelle entre la pratique & la spéculation à leur égard , puisque leur réunion n'eût pas manqué d'empêcher ces deux extrémités , & de les compenser l'une contre l'autre , comme il se pratique dans tous les Etats de l'Europe , & comme on a fait même en France pendant plu-

plusieurs siècles auparavant 1660. Il se ren-  
contre à la vérité des Ordonnances contraires,  
mais elles avoient été faites dans des tems durs  
& de la nécessité, & la pratique en avoit été  
négligée dans la suite, comme il est aisé de  
vérifier : & si on s'en servoit, c'étoit des Gou-  
verneurs, pour en tirer sous-main des rétri-  
butions, pour ne faire pas semblant de voir les  
enlèvements.

C'est pour faire cette paix & cette réunion,  
que l'on a cru plusieurs années bien employées  
à la pratique & à la spéculation du labourage  
& du commerce qui en est une suite nécessai-  
re dont l'effet a été de comprendre invinci-  
blement, & se mettre même en état de le per-  
suader aux autres d'une façon si certaine, que  
l'on n'aprehende aucune repartie : Qu'il n'y a  
qu'un moyen d'éviter les deux extrémités dont  
on vient de parler, également dommageables  
à un Etat, qui est de maintenir si fort la ba-  
lance égale entre ces deux inconveniens, que  
se remplaçant, ou se compensant continuel-  
lement l'un l'autre, il s'en forme un tout per-  
manent, qui partage également les Bleds à  
toutes les années, comme fait un Pere équi-  
table, le pain à ses enfans.

Or il n'y a qu'un moyen, qui est celui que  
l'on a marqué au commencement de ce Me-  
moire ; sçavoir, qu'on ne peut éviter les desor-  
dres d'une extrême cherté, qu'en laissant libre  
en

en tout tems, sans aucun Impôt, hors les cas extraordinaires, l'enlevement des Bleds aux Pais Etrangers, pendant que de l'autre côté, l'excès de l'avilissement de cette même denrée, qui n'est guère moins dommageable, s'il ne l'est pas autant, quoique l'on pense le contraire, parce qu'il fait moins de bruit, ne peut être garanti, qu'en ne souffrant jamais l'aneantissement des Grains, qui est une suite certaine du bas prix, & par consequent une marque évidente d'une cherté future & prochaine, ainsi que l'experience n'a que trop fait voir, & que l'on montrera encore plus dans la suite.

Pour se résumer donc après ce préambule que l'on a crû nécessaire, on soutient, comme on l'a fait au commencement de ce Memoire, que le Peuple ne sera jamais moins riche ni plus miserable, que lors qu'il achetera le Bled à vil prix; ce sera la premiere Partie & la seconde, que l'on ne peut éviter une extrême cherté de tems en tems, pour ne se pas servir d'un mot plus violent, qu'en vendant en tout tems des Bleds aux Etrangers.

Ces deux Propositions feront par aventure traiter d'abord l'Auteur, comme le fut Christophe Collomb à son arrivée sur ses nouvelles Propositions, & peut-être d'une maniere un peu plus violente, puisque s'il passa pour un extravagant, ainsi que ceux qui l'avoient précédé.

cedé dans de pareilles découvertes ; si par hazard on se méprenoit , on ne pouroit recevoir que le nom de Boureau & de Traître à la Patrie ; mais on espere que l'on ne courera aucun risque , que jusqu'à l'entiere lecture de cet Ouvrage ; & même , pour ne pas s'exposer à souffrir ce sort un seul moment , on est obligé d'anticiper , pour dire qu'il est assez justifié , en ne proposant que de suivre l'exemple de la Hollande & de l'Angleterre , où le Peuple disposant de son destin , au moins à l'égard de la subsistance , pratique exactement ce que l'on vient conseiller aujourd'hui en France.

---

## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

**T**OUS les biens de la France , ainsi que de tous les Païs du monde , & dont elle est mieux partagée qu'eux , consistent généralement parlant , en deux genres ; sçavoir les fruits de la terre , qui étoient les seuls dans la naissance , ou plutôt l'innocence du monde , & les biens d'industrie ; ce qui se réduit encore aux quatre sortes d'espèces : Sçavoir , ces Mannes de la terre , la propriété des fonds qui les font naître , & qui en partage le profit entre

tre le Maître & les Fermiers, qui est la seconde espece. La troisième est formée par le loüage des Maisons des Villes, les rentes hipotéques, les Charges de Robe, d'Epée & de Finance; l'Argent & les Billets de Change: Et la quatrième enfin, consiste dans le travail manuel, & le Commerce tant en gros qu'en détail. Ces trois dernieres especes, tirent d'abord leur naissance & leur maintien des fruits de la terre, puisque où il n'en croît point, comme sur les sables ou sur les rochers, ils y sont tout à fait inconnus; mais ce n'est que la premiere fois qu'ils lui ont gratuitement cette obligation, car incontinent après, il faut que ces trois autres sortes de biens redonnent l'être à ces mêmes fruits dont ils tirent leur origine, & que cette circulation ne soit jamais interrompue d'un seul moment, parce que la moindre cessation devient aussi-tôt mortelle à toutes les deux parties, de quelque part que cela arrive.

En effet, les fruits essentiels, & comme capitaux, que produit la France, consistant en Bleds: ce qui en fait la premiere & la plus considerable partie; en Liqueurs, comme Vins, Cidres & Eaux de Vie; en Bestiaux, qui forment les Chairs & les Laines, & en Toiles: Jamais le Laboureur n'élèvera & ne nourrira sur la terre ces quatre denrées, & toutes les autres en très-grand nombre qui en sont une suite;



suite ; si les trois autres états de biens dont on  
 a parlé , ne les lui achètent à un prix qui  
 soit au dessus des frais qu'il lui a falu faire  
 pour les mener en leur perfection ; comme en  
 même tems , il faut absolument que le Labou-  
 reur & son Maître , qui en font qu'une seule  
 & même chose , & ne forme qu'un intérêt  
 commun , achète de toutes les Professions de  
 la vie , ainsi que de tous ceux qui vivent du tra-  
 vail manuel , ou du commerce , au nombre  
 de deux cens de compte fait , une partie au sol  
 la livre de ce qu'ils leurs peuvent fournir de la  
 leur ; & à un prix pareillement qui les mettent  
 hors de perte , afin que le tout soit réciproque.  
 Ce n'est pas tout , il est encore nécessaire que  
 toutes ces deux cens Professions trafiquent aus-  
 si mutuellement depuis le matin jusqu'au soir ,  
 par un commerce continuel , du produit de  
 leur Art , le tout au niveau des fruits de la ter-  
 re , & sur tout les Blés ; à qui elles doivent  
 toutes leur naissance , ainsi qu'on a dit ; parce  
 qu'aucune ne peut être démontée sans faire  
 aussi-tôt part de son mal à toutes les autres  
 Professions , telles qu'elles soient , ou imme-  
 diatement ou par contre-coup formant toutes  
 une chaîne d'opulence , composée de plusieurs  
 anneaux , où la disjonction d'une seule , rend  
 le tout inutile , qui ne peut subsister que par le  
 commun maintien , ou au moins très-im-  
 parfaitement , toujours en déperissant .

De maniere que pour entretenir l'armonie sur laquelle roule toute la consistance des Peuples & des Etats, & par consequent les Revenus du Prince, il ne faut point qu'une partie passe l'autre ; c'est-à-dire, qu'il est necessaire que la balance soit si égale dans tous ces commerces, que tout le monde y trouve pareillement son compte ; ou bien, il arivera infailliblement, comme lors qu'on vend à faux poids ou fausse mesure, que c'est une necessité qu'un des commerçans soit bien-tôt ruiné.

Par tous ces raisonnemens, il est aisé de voir, que pendant que chaque homme privé travaille à son utilité particuliere, il ne doit pas perdre l'attention de l'équité & du bien general, puisque c'est de cela qu'il doit avoir sa subsistance, & qu'en les détruisant un moment, à l'égard d'un Commerçant avec qui il trafique, quoique par l'erreur commune, & par la corruption du cœur, il croit avoir tout gagné ; il doit au contraire s'attendre, si cette conduite devenoit generale, comme il arive quelque fois, à en paier la fole enchere, par sa destruction entiere qu'il se bâtit par là dans la suite, ainsi qu'on le va faire voir. Cependant, tout le travail des hommes, depuis le matin jusqu'au soir, est de pratiquer justement le contraire, & il n'y en a aucun qui ne fût content en achetant de la Marchandise d'un autre, de l'avoir non seulement à perte de la part du ven-

vendeur, mais encore tout ce qu'il a vaillant par dessus le marché, tant l'intérêt aveugle les hommes; en sorte, que si une autorité supérieure & generale n'intervenoit, pour arrêter cette avidité à l'égard des Denrées absolument nécessaires, comme les Grains, en y mettant le taux: il y a des hommes assez inhumains, pour ne vouloir sauver la vie à leurs semblables dans des occasions pressantes, qu'au prix de tout leur bien: & comme cette Police ne peut pas être generale dans le détail, il faut y suppléer d'une façon indirecte, en empêchant par une autorité puissante, qu'une Marchandise ne vienne la proie & la victime de l'avidité d'un Commerçant, lequel seroit content, si cela étoit à sa disposition, de sacrifier tout à son intérêt particulier, indépendamment de la Religion & de l'Humanité, qui sont entièrement bannies de ces démarches de ventes & d'achats, parce qu'on croit avoir satisfait à Dieu & aux hommes, en n'usant point de fraude & de supercherie, & ne faisant que profiter de la nécessité des occasions urgentes.

## CHAPITRE II.

C'EST que l'on vient de marquer dans le Chapitre précédent, se vérifie avec certitude, à l'égard des Bleds, dans les deux manie-

res opposées, quoi que le faux zèle n'en reconnoisse qu'une, sçavoir, le prix excessif des Grains, qui fait constamment perir une infinité de misérables, comme on n'en a que trop fait experience, aiant toujours été regardée comme un fleau dont Dieu se sert pour punir les pechez des hommes : Mais de soutenir que l'excez qui lui est opposé, sçavoir le grand avilissement de ces Grains, par raport au prix des autres Dentrées, ne soit pas un mal aussi violent, & qui n'ait pas d'aussi funestes effets, quoi qu'il ne fasse pas tant de bruit & d'éclat, c'est ignorer absolument ce qui se passe dans le monde, & n'avoir qu'une speculation toute nue du détail du labourage, & du commerce de l'agriculture.

Pour venir d'abord au Fait, on demande à ceux que le zèle aveugle, & met dans la disposition de souhaiter toujours des Bleds à bas prix en faveur des pauvres, s'ils croieroient leurs vœux acomplis dans toute leur plénitude, au cas que l'on pût revoir cette Dentrée de Grains au même taux qu'elle étoit en 1550. sçavoir, le Septier de Paris pesant 240 liv. ou environ, à 20. s. ou 21 s. année commune : Comme il n'y a point d'Ouvriers de Campagne qu'à sept à huit sols par jour, ce qui double dans les mois de recolte, & qu'une Ferme ou une Terre du raport de 200 Septiers de Bled, a besoin de cinq ou six de ces Ouvriers pen-

pendant tout le cours de l'année pour la faire valoir ; chaucun de ces gens-là, en prenant plus que la valeur d'un cent pour leur part, ce seroit une necessité que le Maître Laboureur leur donnât non seulement toute sa recolte, mais même qu'il eût une mine d'argent, pour paier trois ou quatre fois davantage, afin de les satisfaire, & pour semer & se nourir lui & tout sa famille. On ne poussera pas plus loin le ridicule de cette situation, par raport à l'état present, qui ne l'étoit pas à ces tems-là, parce que cet Ouvrier de huit & de seize sols par jour, ne gaignoit en 1550. qu'un pareil nombre de deniers, & les souliers qu'on vend aujourd'hui cent sols & six francs à Paris, furent évaluez & appréciiez à cinq sols par les Ordonnances & Henry II. en 1549. & les Perdreaux & les Levrants, à six deniers.

Ainsi on n'a pas besoin de blus grand discours, pour faire voir l'horeur du faux zèle, à prendre les choses absolument, & sans les aprofondir ; mais pour ne pas remonter si haut, ou descendre moins loin, en ne parlant que de l'année 1660. c'est à dire d'un tems, dont plusieurs hommes vivans ont connoissance, ou les contemporains ; cemême Septier de Paris valoit trois livres dix sols, pareillement année comme ou environ, les souliers quinze sols, & le reste à proportion : & bien que le Bled eût triplé son prix de ce qu'il étoit cinquante

ans auparavant, on ne lui fit point de querelle comme on fait aujourd'hui, quoi qu'à le prendre depuis 1650. il n'ait pas reçu une si forte hausse, hors les tems de cherté extraordinaire, que l'on ne doit pas compter; & cela, attendu que toutes choses avoient pris le même surcroît, & l'Ouvrier ne se pouvoit pas plaindre d'acheter son Bled trois fois davantage, ainsi que le Cordonnier qui verdoit ses mêmes souliers quinze sols, qu'il avoit donné pour cinq, dans les tems que le Bled valoit trois fois moins.

Les prétendus Protecteurs des Pauvres, ne peuvent point encore, sans renoncer à la raison, réclamer ce prix des Grains; car, quoi que les consequences eussent perdu les deux tiers du ridicule, marquez ci-devant dans la réclamation du prix de vingt sols le Septier, qui subsistoit raisonnablement en 1550. la dose qui en resteroit, seroit encore assez forte pour tout ruiner sur le niveau d'aujourd'hui. En effet, s'il eût falu que le Laboureur eût acheté dans la premiere supposition, trois fois plus de Bled qu'il n'en eût recueilli, pour satisfaire à ces Ouvriers dans cette seconde réduction, il n'eût pu les paier avec toute la recolte; ainsi il n'y a pas encore moyen de tenir, puisque pour qu'une chose soit impertinente & ridicule, il n'est pas besoin que le desordre soit dans le dernier excez, il suffit que la raison soit tant  
soit

soit peu blessée ; or , elle le seroit encore dans cette disposition d'une façon effroiable.

Sur ce principe , il faut venir hardiment en l'année 1650. c'est à dire de nos jours , où le Bled : Septier de Paris , fut à dix & onze francs année communes sans que personne criât à la famine , ni même aucun étonnement , & sans qu'on lui fît pareillement de peine de ce qu'il avoit triplé le prix de ce qu'il étoit cinquante ans auparavant , par les mêmes raisons qui lui avoient procuré ce repos en 1600. sçavoir , que les Souliers qui valoient quinze sols en ce tems-là , étoient vendus en 1650. quarante-cinq & cinquante sols , & tout le reste à proportion : Et comme en l'année 1700. & suivantes que nous vivons , que toutes ces mêmes Denrées , horsmis les Bleds , ont assurément doublé par des causes très-naturelle , dont on fera un Chapitre à part , qui ne sont autres que les cruës d'Argens qui arivent tous les jours dans l'Europe ; on souffre tranquillement que toutes sortes de Marchandises prennent leur cote-part de hausse de prix , comme elles ont toujours fait depuis la découverte du nouveau Monde ; mais on refuse cette justice aux seuls Grains , & l'on croit avoir tout gagné en obligeant un Laboureur ou son Maître , qui ne sont qu'une seule & même chose ou un même intérêt , à donner les Grains au même prix qu'ils faisoient il y a cinquante ans , pendant

R 3 qu'ils

qu'ils sont contrains d'acheter toutes les denrées au double, tant pour leurs besoins, que pour les choses nécessaires à l'Agriculture, qui les obligeant en tout tems d'en partager les profits avec infinité de monde, les ruinent absolument, lors que les proportions n'y sont pas gardées : Il y a même plus, cela les met absolument hors d'état de continuer ce commerce avec la perfection nécessaire au maintien de l'Etat, ce qui se recommuniquant dans la suite à toutes les autres conditions, qui veulent injustement vendre leurs denrées bien cher & acheter le Grain à bon marché, les détruit tout à fait dans l'avenir par une conséquence nécessaire : Parce que le principe de toutes les richesses de la France étant la culture des terres, ce desordre de manque de proportion, la rend d'abord imparfaite par l'épargne qu'on est obligé d'y apporter, & la détruit enfin entierement en quantité d'endroits; ce qui fait paier la fole enchere de l'injustice des premiers auteurs de tout le desordre; sçavoir, de ceux qui prétendent avoir acheté à bon marché & vendre bien cher.

## C H A P I T R E   P L I I I .

**I**L est aisé de voir par tout ce qu'on vient de dire au Chapitre précédent, qu'on ne pourroit pas souhaiter sans extravagance, que le



le Septier de Paris ne valût encore que vingt sols comme en 1550. ni trois livres dix sols comme en 1600. Or, sur ce même pied, ou maintien que de le vouloir à peu près, à neuf ou dix francs, ainsi qu'on prétend aujourd'hui, & comme il étoit sans aucunes réclamations en 1650. il reste un degré d'irégularité capable de tout, perdre, en ruinant tous les Etats pour le présent ; & par conséquent les pauvres, qui n'ont d'autre subsistance que le travail que leur fournissent les Personnes riches & Propriétaires des fonds, en sorte, qu'un homme qui n'a que ses bras ou sa journée pour vivre, est perdu dès lors qu'il ne le peut trouver, quand même le Bled ne vaudroit que vingt sols le Septier, comme en 1550. De sorte, qu'il ne faut que vérifier, que le Bled étant sur le pied de neuf à dix livres le Septier mesure de Paris, comme il est à présent, & même moins, il est impossible à la plupart des Fermiers, de payer rien ou peu de chose à leurs Maîtres, ce qui les ruine également tous deux ; pour montrer invinciblement, que tous les Ouvriers perdent les trois quarts de leur revenu, s'ils ne sont pas entièrement réduits à la mendicité, ainsi qu'on voit tous les jours.

La Providence a voulu qu'en France, les riches & les pauvres se fussent réciproquement nécessaires pour subsister, puisque le premier

per-

periroit avec toutes les facultez & possessions, qui ne sont originairement autre chose que les terres ; tout le surplus, comme rentes, charges & redevances, n'étant proprement biens que par fiction, & par rapport à cette première cause qui leur donne l'être : Il periroit, dis-je, si l'autre Etat, qui est le pauvre, ne lui prête ses bras & son secours, pour mettre ces biens en valeur ; comme par reciproque, si la terre donnant ses richesses d'elle-même sans aucune contrainte, & qu'au contraire elle ne nourrit & ne paie pas les hommes comme elle fait, qu'à proportion de leur travail, par la Sentence prononcée de la bouche de Dieu même après le péché d'Adam ; tous ceux qui n'auroient aucun fonds, seroient absolument hors d'état de subsister, & ainsi l'intérêt de ces deux Etats est, d'être dans un perpetuel commerce : & comme la première loi du trafic est, que l'une & l'autre partie y trouve son compte, sans quoi il cesse entièrement ; parce qu'il détruit son Sujet, il faut absolument tenir la balance égale, afin de partager l'utilité, & qu'un des bassins ne venant pas à pancher trop d'un côté par la survenue de quelques poids extraordinaires, il n'emporte pas tout le profit de l'autre, ce qui le mettroit hors d'état de continuer à l'avenir. C'est le prix des Bleds qui fait la balance pour l'Agriculture entre le Fermier & son Maître, & l'Ouvrier qui aide

Ne faire valoir. Or, pour montrer que le balancement est trop panché du côté de l'Ouvrier, le Bled étant à neuf & dix francs le Septier à Paris, il faut nécessairement descendre dans la qualité & les divers genres de perfection des terres de la France.

Il est certain qu'il y a plus de cent degrez de différence entre les plus feconds & les mieux partagées de la nature ; & les moindres qui semblent n'avoir été créées que pour former la continence du Monde, ne fournissant rien, ni pour le labourage, ni pour la pâture. En effet, si l'on en voit, quoi qu'en très-petite quantité, où deux mauvais chevaux seulement peuvent exploiter jusqu'à cent arpens par an, & renfouir ou tourner deux arpens par jour, sans aucun besoin d'engrais, qui feroit tout perir par un trop grand produit, & qui ne laisse pas de paier l'usure de la semence à vingt pour un ; & cela, toutes les années sans reposer jamais, contre l'usage presque de toutes les autres. Il s'en trouve d'un autre côté & en bien plus grand nombre, qu'il faut comme forcer de produire, & cela par un travail continuel, tant d'engrais que d'augmentation de chevaux, le terrain résistant à chaque pas. un fer le mieux trempé, & avec tout cela, il lui faut donner du repos au moins de trois années une ; & même plus souvent, comme des sept à huit années de suite, & quelquefois même

me jusqu'à quinze à vingt ans, à proportion que le prix des Bleds permet de croire que la culture en pourroit supporter les frais.

Ainsi un arpent de terre du moindre degré de perfection affermé trois livres, comme il s'en rencontre plusieurs, & même au dessous, ce qui fait six livres, attendu l'année du repos, ne peut être exploité sans une forte semence : c'est à dire, un Septer de valeur environ huit livres ; il faut quatre labours au moins, & assez souvent cinq, qu'on ne paie jamais moins que trois livres dix sols chacun, & même plus pour les mauvaises terres, qui sont ordinairement cailloneuses, & qui obligent par conséquent, par le déperissement qu'elles causent au soc, de le porter souvent à la forge pour le recharger ; ainsi voila encore quatorze francs de frais au moins ; il faut le fumier, qui ne peut être au dessous de douze chariotées, ou d'autres mesures à proportion ; ce qui fait encore douze francs : il y a les frais de la récolte pour l'aprofiter sur le champ, qui allant à trois livres, voila plus de trente-huit francs semez en terre : & quand le rapport est de quatre Septiers, ce qui n'arrive presque jamais dans de pareil terroir, on se tient bien heureux : & si le Bled qu'on a semé a couté huit francs le Septier, comme les mauvaises terres le détériorisent toujours & lui font perdre sa perfection ; au contraire, des excellents com-

me.

me en Hongrie où le seigle devient froment au bout de trois ans ; le Grain de ce mauvais terroir n'est vendu au plus que six francs : ainsi voila le Laboureur & le Maître dans une perte considerable , qui les obligent de laisser la terre en friche , comme il arrive tous les jours , y en aiant quantité d'incultes , autrefois labourées , ce qui n'arrive pas sans reduire & le Maître & le Laboureur dans une extrême indigence : que si le Bled avoit valu onze à douze livres le Septier , comme il le peut aisément , le Maître & le Laboureur , les Valets & les Ouvriers y auroient également trouvé leur compte , & ç'auroit été une garantie formelle & une défense certain e contre les horeurs d'une année sterile , qui ne manque jamais d'arriver de tems en tems.

Voila donc de bien des façons la prétendue pitié & charité de ceux qui veulent en faveur des Pauvres , le Bled à bas prix ; loin de leur compte , puisque ce premier Pauvre , qui est l'Ouvrier , est non seulement réduit à la mendicité , par le congé qu'il reçoit au même tems que l'on cesse d'exploiter la terre , mais même le Fermier & le Maître sont jettez dans la dernière misere ; & toutes les conditions de l'Etat qui attendent leur subsistance de ce premier mobile , reçoivent le même destin au sol la livre de la nécessité que l'on a de leur Profession , sans préjudice de la certitude d'une

ge-

generale, lors que la disposition du Ciel ne se rencontrera pas favorable aux biens de la terre.

Ainsi on voit que les Anglois n'ont pas perdu le sens, de donner de l'argent à ceux qui font l'enlèvement de leurs Bleds pour les Pays Etrangers, afin d'obliger les Habitans de faire valoir les mauvaises terres, dequoi ils ont quantité, & l'on a vû même pratiquer cette conduite une année après que les Grains y avoient été d'une cherté extraordinaire, sans alléguer cette pitoyable raison, qu'il faut craindre de retomber dans la misere d'une sterilité quand on fait que d'en sortir, & fournir un Roiaume de Bled amplement auparavant que d'en faire part aux Etrangers, puisque c'est justement le contraire, comme on a fait voir, & qu'on montrera encore mieux dans la seconde Partie.

Ce que l'on a dit du sort des mauvaises terres, d'être en perte au Laboureur & au Maître, le Bled étant à bas prix, est commun au sol la livre à celle du premier degré d'excellence, parce que si les charges de la culture sont moindres, le profit est le Maître qui afferme son bien par un prix proportionné, & qui ne pouvant être atteint par la recolte, le Bled étant à bas prix, produit tous les mêmes effets que l'on vient de marquer, & envers autant de personnes.

## CHAPITRE IV.

**Q**Uoique l'erreur du raisonnement de ceux qui veulent le Bled à bas prix en faveur des Pauvres, ne soit que trop verifié par tout ce qu'on vient de dire, il est à propos de descendre dans le détail de toutes les conditions, & de montrer que toutes leurs richesses consistent dans la culture de la terre, que c'est pour elle tout ce que le Laboureur sème & recueille ; que quand il sème beaucoup, elles recueillent beaucoup, & de même quand c'est le contraire ; qu'ainsi c'est leur intérêt de le mettre continuellement dans celui de faire une recolte abondante, de quoi étant empesché par le bas prix des Grains, tous leurs vœux & tous leurs souhaits doivent tendre à ce qu'il conserve un taux qui l'oblige à cultiver autant qu'il est possible.

Toutes les Professions, Arts & Métiers qui composent un Etat, & sur tout en France, où il s'en rencontre beaucoup plus de genres & d'especes qu'en nul lieu du Monde, ont pour objet leur subsistance, en procurant ou fournissant celle des autres, ce qui les oblige d'avoir recours à eux, & de se donner de l'emploi reciproquement les uns aux autres : néanmoins tous n'ont pas ni fonction d'égale nécessité, & dont le monde ne se puisse pas passer abso-

lument ; les uns fournissent le nécessaire , comme la première & la plus grossière subsistance , c'est à dire, le Pain & les Liqueurs ; les autres quelque chose de plus , comme les moindres Mets ; les autres, les Viandes, entre lesquelles, il se rencontre quantité de différens degrez, comme le délicat, le sensuel, le superflu, & enfin le fantasque & absolument inutile, & tous ces divers degrez, qui se rencontrent non seulement dans le manger, mais aussi dans les habits, dans les meubles, dans les équipages, dans les spectacles, & enfin dans tout le reste de ce qui s'appelle Magnificence, & qui donne l'être à plus de deux cens Professions, Arts & Métiers qui se trouvent en France, prennent comme on a dit journellement leur naissance des fruits de la terre, laquelle, si elle devenoit aussi sterile que les sables d'Afrique, congédieroit ou feroit perir plus de cent soixante & dix de ces deux cens Professions : Ainsi, encore une fois, leur intérêt est de maintenir le Laboureur & l'empêcher de périr. Or, c'est une maxime constante dans le Mécanique, que tout Métier doit nourrir son Maître, ou qu'il doit fermer incontinent sa Boutique ; de façon, que du moment que le Laboureur ne vendra pas son Bled, comme il arrive assez souvent, un prix qui puisse porter les frais de la culture & toutes les charges, comme les impôts & les paiements



mens du Fermage, il est certain que ce Fermier abandonnera tout, ou ne satisfera pas à ce qu'il doit rapporter au Propriétaire : Voila dès ce moment toutes ces deux cens Professions en peril, & si le sort de ce Fermier lui est commun avec quantité d'autres, comme il est impossible que cela soit autrement, puisque le mal procede d'une cause generale, tous les Etats souffrent un déchet considerable.

En effet, un Propriétaire de fonds qui n'est point païé, ne peut rien acheter, puisqu'on n'a rien sans argent. La premiere grêle tombe sur les choses superflues ; après cela, si le desordre continuë, on se retranche peu à peu, de degré en degré, suivant l'échelle que l'on vient de marquer : Et comme c'est l'opulence qui les avoit fait naître, qui n'est originaiement autre que les fruits de la terre, leur chute les entraîne toutes avec elle.

Il y a encore une atention à faire, qui est, que cette reforme ne s'en tient pas seulement au superflu, & même au commode & à l'utile, mais même elle ataque dès le premier moment jusqu'au plus necessaire de plusieurs conditions ou Métiers, par un contre-coup qui devient aussi-tôt contagieux, & embrasse toutes les Professions. En effet, s'il n'y avoit que le superflu & le magnifique qui souffrissent, le desordre ne seroit pas tant à déplorer ; mais comme l'Ouvrier du superflu & du magnifi-

que n'exerce cet Art & cette Profession que pour se procurer le nécessaire, l'on ne peut être retranché, sans que la perte de l'autre ne s'ensuive aussi-tôt, ce qui cause un nouveau déchet dans l'Etat, parce que chaque particulier doit soutenir sa dépense ordinaire, sur laquelle les Denrées nécessaires ont contracté un prix, lequel venant à baisser, elles deviennent toutes en perte au Marchand ou à l'Ouvrier.

Dans ces occasions, un homme vivant de ses rentes, qui a cent écus dans sa poche, & qui les auroit dépensés pour des besoins utiles & commodes seulement, si son Fermier ne l'avoit pas assuré qu'il ne lui peut bailler d'argent à l'écheance du terme qui approche, les garde bien secrètement, afin de le faire filer pour le simple nécessaire, & cette trop longue garde maintient l'argent dans un trop long repos contre sa nature, qui est de toujours marcher, & de produire du revenu à chaque pas qu'il fait. Or, sans ce déchet arrivé à la cause primitive, qui est le Bled, les cent écus dont on vient de parler, auroient fait leur résidence, s'ils avoient toujours été en route; & cette forte garde qui l'a arrêté si longtemps dans son premier gîte, ne se peut faire, sans intéresser tous les passages, qui ne subsistoient que de la coutume où ils étoient de le voir ordinairement, à l'aide de leurs Denrées  
ou

ou de leur service qui leur demeurent inutiles & les font par conséquent perir.

Et comme il y a de l'ordre dans l'augmentation de la dépense, à proportion qu'on augmente de facultez, que d'abord que l'on a plus que le nécessaire, on se procure le commode; qu'ensuite de cela, on passe au delicat, au superflu, au magnifique, & enfin, dans tous les excez que la vanité a inventez pour ruiner les riches, & enrichir ceux qui n'avoient rien de leur origine. Lors qu'il faut dechanter par la cessation des revenus en fonds, causée par l'avilissement des Bleds, la reforme refait le même chemin en retrogradant, ce qui ruine d'abord tous les Ouvriers de magnificence & de superflu, & jette un levain, qui gâtant tout l'Etat, produit les Banqueroutes que l'on ne manque jamais de voir dans ces occasions, & on est si aveuglé de dire, que c'est qu'il n'y a plus d'argent : il en est autant & plus que jamais, mais c'est qu'il devient paralitique, comme on a fait voir.

Et pour montrer encore plus clairement cette verité, on n'a qu'à jeter les yeux sur les Banqueroutes qui se sont faites à Paris depuis que le Bled est à vil prix : Il y en a plus qu'il s'en étoit rencontré dix ans auparavant, qu'il avoit été au double de ce qu'il est aujourd'hui. En effet, un Proprietaire qui n'est point paic, ne donne point trente Pistoles d'une Perruque,

cinquante Pistoles d'une Echarpe, quatre mil francs d'un Carosse ; ainsi il faut que les Marchands de pareilles magnificences, qui ont fait de grandes avances, & se sont constituez en de grands credits, pour fournir leur magazin de pareilles superfluitez, du moment qu'ils n'en trouvent pas le debit, périssent entiere-ment en prenant la fuite, & abandonnant tout à leurs creanciers ; ce qui devient si contagieux, qu'une seule Banqueroute en attire une infinité d'autres..

Il y a encore un autre desordre, qui est pareillement un enfant de la premiere cause, c'est que lors qu'un Ouvrier ou Marchand voit ses affaires en desordre, & qu'il ne pourra satisfaire ceux à qui il doit dans l'écheance des termes, manque de debit, ne voulant pas être réduit à la mendicité ; il fait finance, comme on appelle, c'est à dire, qu'il donne tout à vil prix & à perte, non de lui, mais de ses créanciers, & met ensuite l'argent dans sa poche, & la clef sous la porte de sa maison, en prenant congé de la compagnie, pour ne plus reparoître du tout, ou qu'après qu'il aura obtenu des remises considerables de ceux à qui il doit ; ce qui, outre le desordre que cela cause à tout l'Etat, ainsi qu'on a dit, en forme encore un éfroiable, en ce que cette vente à vil prix & à perte de Marchandise, qui devrait être bien plus chere par sa nature, réduit au néant celle de

tous

tous les autres, qui ne peuvent jamais espérer de la libéralité de l'acheteur, la préférence de leurs denrées à un prix plus haut que celui qu'on peut avoir ailleurs ; & ce premier n'est obligé de donner sa Marchandise à perte, que parce qu'il a eu le Bled du Laboureur aux mêmes conditions.

## CHAPITRE V.

**O**N sera peut-être surpris, à cause de l'erreur commune si généralement établie sur la nature ou le prix des Grains, de ce que l'on ose avancer, que tous ces sujets dont la fortune va en déroute, comme on vient de marquer, endurent une si grande perte, & la causent à tant d'autres, comme de 10. 20. 30. 40. & 50. mille francs, & même davantage, ne souffrent ce malheureux destin, que pour avoir prétendu gagner les uns cinquante francs, cent francs ou trois cens francs au plus par an, sur le pain qu'ils mangeoient, & qui se consommoit dans leur maison à Paris : Le pain du commun ne revient pas à présent à plus de quinze deniers la livre, sur le pied de dix livres le Septier ; or le mettre à une moitié davantage, comme environ deux sols, ce qui n'augmente sa dépense sur une famille d'environ dix ou douze personnes ; comme elles sont toutes à peu près, que de cinq ou six sols par jour ;

Jour, cela ne formeroit que cent francs par an ; & ce ménage ou ce prétendu profit de cent francs, fait perdre plus de dix mil livres, & réduit toute la famille à l'aumône.

Quoi que ce fait soit constant, le Peuple qui ne difère en rien des bêtes dans ses raisonnemens generaux, & qui n'étend point ses vues au delà de son intérêt personnel & singulier du moment, aura peine à comprendre ces principes ; sçavoir, qu'il ne peut être riche & à son aise tant que le Bled est à vil prix, & qu'il faut au contraire, qu'il conserve le niveau & les proportions de hausse contractées par toutes les Denrées, au moins depuis cent cinquante ans, afin que la balance étant toujours dans son équilibre, le Commerce se puisse faire avec justice, à faute de quoi tout perit. Mais cela n'est pas moins constant ; tout ce qui se passe, tout ce que l'on voit, & que l'on vient de verifïer, ne le montrent que trop. Tous les Etats ensemencent les terres, & ce n'est point le Laboureur seul qui a cette commission, quoi qu'on le suppose grossièrement : Et comme lors qu'on sème peu, on recueille peu, & qu'au contraire, la moisson est abondante, quand on cultive quantité de terres, tous les Etats & toutes les Conditions doivent faire ce raisonnement chacun pour leur particulier, quand ils achètent le Bled ou le Pain un prix considerable, qui ne soit point

ex-

exorbitant, dont il n'est point nécessaire de faire d'exception, puisque tous les excez sont défectueux, & n'entrent point dans le raisonnement : Quand, dis-je, ils se fournissent de ce premier besoin de la vie à un prix raisonnables, qui ne constituë pas le Laboureur, qui n'est que leur commissionnaire, en perte, comme il arrive aujourd'hui à l'égard de quantité, c'est un nombre de semences qu'ils jettent sur la terre, & qui leur rapportera avec usure une recolte abondante, & les cinq ou six sols par jour ou cent francs par an, rapporteront souvent plus de deux ou trois mille livres, au lieu que n'ayant semé que pour les frais de la recolte, qui est le fort aujourd'hui des Laboureurs, ils doivent s'attendre que le Maître ne recevant rien, il ne leur formera aucun profit, par nul action de leur Marchandise, ce qui les fera perir avec ce même Laboureur.

Quoi que tout ceci n'ait l'idée que d'une speculation très-abstraite pour tous ceux qui ne sont pas actuellement Laboureurs ; on peut assurer néanmoins, que c'est réellement & de fait une pure pratique, & que les choses se passent journellement de la sorte, que l'excédant du nécessaire s'érige en commode ; que le surplus du commode se transmuë en delicat, & que l'abondance pareillement de ce dernier enfante le magnifique, qui se divise en autant de branches, & qui s'étendent aussi loin

loin que la vivacité de l'esprit ou la corruption du cœur peuvent imaginer.

Et comme cette abondance de nécessaire, est le premier mobile & la première cause de toute cette generation ; du moment qu'elle cesse par l'avilissement du prix des Grains, toute la posterité perit aussi-tôt, par la raison fournie par la Philosophie ou par la Nature ; que quand la cause cesse, les effets ont incontinent le même sort.

Bien que par tout ce qu'on vient de dire, il soit impossible de ne pas donner les mains à un raisonnement si sensible & si naturel, appuyé sur deux faits si incontestables, qui se passent aux yeux de tout le monde, quoi que sans nulle attention, qui puisse faire revenir des faux préjugés que l'erreur du Peuple, soutenue d'une prétendue compassion aveugle, causée par le grand éloignement, que toutes les personnes en place, ont de la véritable connoissance de la nature & des intérêts certains des Bleds ; cependant comme l'exemple de ce qui s'est passé dans la découverte de la figure de la terre, n'a que trop appris le sort que doivent attendre tous les porteurs de nouveantez surprenantes ; il est à propos de fortifier encore ce raisonnement par une parallèle du sort des Peuples dans toutes sortes d'états & de conditions, pendant ces dernières années que les Grains ont toujours été à bas prix, avec l'écar

où



où ces mêmes Peuples se trouvoient durant les trois précédentes, que les Bleds étoient constamment à une infinité plus haut & même davantage, qu'ils ne le sont aujourd'hui, & c'est ce que l'on va voir dans le Chapitre suivant.

## CHAPITRE VI.

**L**A certitude du fait, qui depuis 1690. jusqu'à 1700. & même quelque chose de plus, le Bled a toujours été à dix-huit livres le Septier; & depuis 1700. il a toujours baissé jusqu'à aujourd'hui qu'il n'est qu'à neuf ou dix livres, n'a pas besoin d'être établi, ainsi il n'est question que de faire la comparaison qu'on vient de marquer.

Toutes les Conditions ont des Baromètre ou des Pierres de touche de leur aïssance ou de leur incommodité, exposées au grand jour, qui ne permettent pas de douter un moment de la situation où elles se trouvent.

Si l'on vouloit soutenir qu'en l'année 1660. & autour de ce tems, des Peuples qui achetoient des Charges de Robes sans nul produit, jusqu'à des cent mil francs & quarante mille écus, & les moindres à proportion; & cela dans toutes les Contrées du Roiaume, sans en souffrir jamais de vacantes un seul moment, que la préférence ne formât des especes de  
com,

cambats. Si l'on prétendoit, dis-je, avancer que cette situation n'eût pas une montre & une supériorité de richesses d'une infinité de degrez, sur l'état d'aujourd'hui, que ces mêmes Charges vâquent par douzaines plusieurs années, sans qu'on en puisse trouver le quart de ce prix précédent, pendant qu'en même tems, plus des deux tiers des inférieures sont abandonnées aux Parties Casuelles par les Propriétaires, où ils n'en veulent qu'à un moindre prix qu'au-  
roient couté les Provisions en 1660. Il faudroit assurément que l'Auteur d'une pareille doctrine commençât par établir de Pironisme, & à douter qu'il fût jour en plein soleil. Tout comme de dire, que cette opulence étoit singulière aux Gens de la Robe; elle étoit assurément generale, & toutes les Conditions avoient pareillement une montre d'opulence, qui ne permettoit pas de douter qu'elle ne fût réelle & éfective dans tous les Etats.

Depuis ce tems-là ou environ, toutes choses ont toujours été en déperissant, hormis quelques époques, où la stérilité venant au secours des Peuples, quoi que quelquefois trop fort, relevoient le prix des Grains, redressoit la balance, & rétablissoit les proportions nécessaires dans le commerce de toutes choses: en é et, sans ce secours, on peut dire que tous les Laboureurs auroient péri, comme avoient déjà fait une infinité; & quoi que le remede soit

violent, il en va comme de tous ceux dont on se sert pour la guérison du corps humain, leur operation n'agit jamais, même avec plus de succès, sans alterer son sujet, & sans qu'il en coûte de sang, & une diminution ou suspension des forces, au moins durant quelque tems.

C'est de cette sorte, que quelques éfroiables effets que fussent ceux qui parurent dans les années 1693 & 1694. les cinq ou six années consecutives compenserent avantageusement le mal; ce que l'on ose avancer sur un principe qui est constant, & que l'on établira sans crainte de repartie, dans le Chapitre suivant : sçavoir, qu'un long avilissement du prix des Grains fait plus de dommage à un Etat, & même perit plus grand nombre de monde, que non pas une excessive cherté, qui ne dure au moins qu'une année; & qu'ainsi, si on la doit réprouver absolument, il faut dire qu'au lieu de se réjoüir d'une victoire obtenue sur un ennemi puissant, qui venant pour envahir & ruiner un Roiaume, auroit été vaincu & battu, & l'avantage même suivi des conquêtes faites sur lui. Bien loin, dis-je, de faire des feux de joie de ce succez, il faudroit le déplorer & en faire le deüil, comme d'une calamité publique, parce que la victoire auroit coûté la vie à un nombre considerable d'hommes.

Les six années consecutives depuis 1694. virent le Bled presque toujours au double prix

de ce qu'il est aujourd'hui ; & par conséquent toutes les terres , tant bonnes que mauvaises bien cultivées , le Bled bien ménagé , & non pas détourné à des usages étrangers , comme il arrive dans les tems d'avilissement , les Propriétaires bien paieés , & toutes choses en valeur , & il n'y avoit point de Professions dans l'Etat qui ne tirât son sol la livre de cette opulence par la vigueur de ce premier Estre qui leur donne la naissance à toutes , ainsi qu'on a montré.

Les Laines , les Toiles , & toutes les Manufactures se vendoient une moitié plus de ce qu'elles font aujourd'hui , & les Charges de Robe presque le double ; ce qui étant le comble de la perfection de cette situation , est un Baromètre certain de l'opulence generale ; le tout est trop récent pour qu'on le puisse révoquer en doute. Et pour répondre par avance à l'objection , que la guerre seule a changé cette disposition , on a vû les choses en cet état , non seulement durant trois années de cette dernière Guerre , mais même durant toutes celles qui précéderent la Paix des Pyrénées , ainsi que pendant toutes les autres , & même à parler sainement , si les Guerres se souvenoient avec les revenus ordinaires du Prince , comme il ne seroit pas impossible si tous les Commerces étoient dans leur perfection , on peut dire qu'elles seroient plus avan-

tageuses à la France qu'une tranquillité entière : elle met toutes choses en mouvement ; elle purge les humeurs péccantes , & elle charme en quelque maniere la vivacité d'une Nation qui n'aime pas naturellement le repos , & à qui même il est souvent dommageable ; mais pour revenir aux marques sensibles d'opulence de ces trois ou six dernières années qui ont terminé le dernier Siècle , outre celle qu'on vient de coter & qui sont incontestables , il y en a d'enregistrées , dont la preuve se peut faire aisément par écrit , puis qu'il n'y a qu'à représenter les rôles ou les comptes des Commis des Aydes.

Comme la richesse & l'opulence des personnes élevées se marquer par l'achat des Charges , les Bâtimens , & tout l'atirail d'une magnificence complete , qui est produite par la possession d'une très-grande multiplicité du nécessaire , ainsi qu'on a dit , le Peuple avec sa côte-part qu'il prend au sol la livre de son Etat à cette situation , a encore le Cabaret par devers lui , sur-tout les Ouvriers pour singulier Baromètre de ses faulxtez : c'est-là que souvent Fêtes & Dimanches , hors seulement les heures du Service Divin , si les Juges de Police font leur devoir , & souvent même les jours ouvriers , plus de la moitié du prix du travail de la semaine se consume , & souvent même tout à fait. Cela hausse ou baisse , au ni-

veau, & à proportion de ce travail, si on a beaucoup gagné on dépense beaucoup & peu à proportion, & la cessation de cette conduite est une marque certaine, que l'on n'a point trouvé de travail ou très-peu, faute de commerce ou de vente causée par l'anéantissement du premier principe.

Or il est certain, & Messieurs les Ministres ne le sçavent que trop par les défalcons que les Fermiers, tant généraux que particuliers leur ont demandées, depuis trois ans que le produit des Aydes est diminué de plus de moitié, il y a des lieux même où cela a été jusques aux deux tiers, & même aux trois quarts.

Les Livres ou Registres de tous les Marchands qui font foi en Justice, n'en feroient que trop en cette occasion d'une pareille diminution, si l'on ne s'en veut pas rapporter à leurs discours, bien qu'ils n'aient autre chose à leur bouche; & c'est dans cette conjoncture, que l'argent, bien loin de produire continuellement une espece de representation avec du papier & des billets de change, lors qu'il ne peut suffire par sa volubilité ou par sa quantité à celle de la consommation, est réduit lui-même à la dixième partie de ses fonctions ou de sa marche ordinaire, faisant des années entieres de résidence dans des mains où à peine eût-il resté un moment, si la cessation de la consommation, par la ruine de la proportion  
des

des prix , sans laquelle elle ne se peut faire , ne le retenoit pas immobile par force ; ce qui fait dire dans ces occasions seulement par le Peuple , qu'il n'y a plus d'argent , parce qu'on ne le voit plus marcher , comme si on disoit qu'un homme endormi en quelque lieu caché , fût mort , parce qu'on ne le verroit plus toujours par voie ou par chemin à son ordinaire.

## CHAPITRE VII.

**P**OUR mettre le comble enfin au soutien que l'on fait , que rien n'est si préjudiciable à un Etat que l'avilissement du prix des Grains , par raport à celui qui est contracté antérieurement par les autres Denrées , & par les Grains mêmes ; il faut prouver , comme c'est la vérité , que cette situation fait perir beaucoup plus de monde de mort violente & non naturelle , que quelque sterilité que ce soit.

Quoique cette proposition reçoive & doive causer un très-grand degré de hausse de surprise , parce qu'elle rencherit très-fort sur tout ce discours , elle n'est pas pour cela moins véritable , & quelque prévention qui regne pour croire le contraire , on sera obligé d'y donner les mains , pour peu d'attention que l'on fasse au détail des faits qu'on va exposer hardiment aux yeux du Public , parce qu'ils sont incontestables , mais seulement beaucoup

ignorez , à cause de la grande distance qui se trouve entre ceux qui souffrent ce malheureux destin , & les personnes qui pourroient le faire changer en un moment , s'il n'y avoit pas une infinité de ressorts tendus depuis le matin jusqu'au soir , pour les faire errer au fait , malgré les lumieres de leur esprit & la sincerité de leurs intentions.

L'on sçait , & personne ne le conteste , que les deux extrêmités ; quoi que très-oposées , étant presque toujours vicieuses , produisent également les mêmes pernicioeux effets , le trop de froid , comme le trop de chaleur , détruisent également le sujet sur qui ils agissent , le trop d'alimens pris sans mesure , fait mourir un homme , tout comme une abstinence d'aucune nourriture pendant un trop long-tems.

Il y a même plus , quoi que les Guerres , sur tout celles qui sont trop violentes , aient toujours été regardées comme le plus grand & le plus terrible des fleaux de Dieu , parce qu'elles font plus de destruction & perir davantage de monde , & qu'ainsi elles aient un degré d'horreur au dessus des effets de la sterilité ou de la famine : cependant , Seneque ose soutenir , & personne n'a encore jusqu'ici entrepris de le contredire , que la gourmandise fait plus perir de monde que la guerre ou l'épée : & enfin , après le Siege de la Rochelle , il mourut autant de personnes pour avoir trop mangé ,  
l'esto-



l'estomac ayant perdu l'habitude de digérer, qu'il en avoit péri par la famine.

Sur ce compte, on maintient que l'avilissement du prix des Grains, qui est une espece d'indigestion d'Etat, causée par la trop grande abondance, ataquant toutes les conditions, est un ver & un chancre qui les ronge & les mire peu à peu, & quoi qu'on se retranche continuellement par une diminution de dépense, ce qui s'augmente à vûë d'œil, le mal est souvent si violent, qui ne prend fin qu'avec celle d'une infinité de personnes & de familles.

C'est dans ces occasions, que l'abondance dans un Roiaume est aussi préjudiciable que le trop d'aliment pris en un même tems par un homme, comme l'excez empêche les fonctions de la nature, & que tout se tourne en corruption, ce qui détruit le sujet. Il en va de même du trop de Grains, dont on ne peut faire l'évacuation nécessaire pour satisfaire aux obligations qui accompagnent toutes sortes de commerces, & sur tout le labourage.

En effet, un Laboureur accoutumé à vivre commodément, lui & toute sa famille, ainsi que son Maître, lors qu'il étoit en état de le paier, est fait vendre par ce même Maître, & avec perte par l'avilissement du prix des grains & par là réduit à l'aumône, & bien souvent le Maître même, ou à gagner leur vie par le travail des mains; à quoi n'étans pas faits, ainsi qu'aux

qu'aux mauvais alimens , qui en font une suite necessaire ; on peut dire avec assurance que les personnes ne tardent guères à souffrir le même sort des biens : le chagrin d'esprit , la honte , la desolation generale , les font perir à vûë d'œil , eux & toute leur famille ; le mal commence par les enfans , qui aiant besoin de secours pour être élevez jusqu'à un âge de pouvoir gagner leur vie , & ne pouvant le recevoir de parens qui se trouvent dénuëz de toutes choses ; on peut dire avec certitude , qu'il en périt plus de la moitié manque de leurs besoins , tant à la mammelle que dans leur premiere enfance , toutes les maladies deviennent mortelles dans ces occasions faute de secours de remedes & de nourriture : Et comme ce defastre des Laboureurs devient aussi-tôt contagieux , & embrasse tous les Etats , ainsi qu'on a fait voir , ce sort devient commun , & si les riches sont obligez de retrancher leur superflu , comme il produit le necessaire à beaucoup d'Arts & de Professions , c'est un congé entier & une desolation generale que cette cessation leur cause , les familles nombreuses n'ont point d'autre ressource que d'en esperer la diminution de la bonté du Ciel , & on peut dire que leur extrême misere concourt extrêmement à fournir les moiens pour en obtenir cette grace : C'est alors qu'il seroit excellent d'entendre ces gens charitables , qui veulent  
en

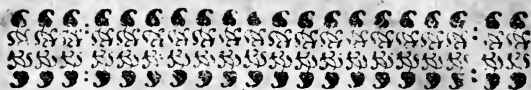
en faveur des pauvres, les Grains au plus bas prix qu'ils puissent être, en leur demandant, s'ils croient leurs vœux pleinement exaucez par cette situation, & si leur intention étoit de faire devenir les Riches très-miserables, pour après cela étendre le mal à toutes les Conditions.

Il n'y a que l'expérience & une forte attention, en descendant personnellement dans une très-grande discussion de tous les faits singuliers qui puissent rendre tout ceci vraisemblable, mais il n'en est pas moins certain : une extrême nécessité, non seulement tarit toutes les tendresses de la nature ; mais même, outrage cette même nature dans les occasions les plus pressantes & les plus délicates, on a vû non-seulement dans les Villes assiegées & poussées par la famine, la Mere aracher l'aliment de la bouche de son enfant, pour soutenir sa propre vie, mais même dans celui de Jerusalem, sous Tite Vespasien, une Mere devorer son propre enfant pour en faire sa nourriture. Comme la nécessité ne connoît point de loi, elle transgresse celle de la nature, ainsi que les autres à proportion de l'excez où elle se trouve. Que l'on ne s'étonne donc point de ce qu'on avance, que l'extrême misere fait regarder comme une grace, la diminution des familles, & que cette situation apporte avec elle les moyens de se la procurer ; Ce mal à la verité, fait moins de bruit

bruit & de fracas que celui qui est causé par une extrême sterilité ; mais s'il est moins violent dans les apparences , il est plus pernicieux dans les effets ; & il en va comme du poignard & du poison , dont on se sert pour faire périr les hommes. Deux sujets poignardez feront plus de bruit & d'honneur , & attireront plus de poursuites violentes contre les auteurs , que vingt autres , qui ont péri par un poison lent qu'on leur a fait avaler clandestinement : l'équivoque de la cause de leur mort , qui n'est jamais si certaine , que celle qui est produite par le fer ou le feu , l'incertitude de l'auteur sur qui on puisse adresser directement , ou certainement son horreur ralentit plus de la moitié du fracas , qui suit ordinairement l'autre maniere de faire perir les hommes ; mais avec tout cela , celle-ci ne fait pas moins de mal ; au contraire , elle enrichit sur l'autre , en ce qu'elle fait plus long-tems souffrir son sujet , & que le dehors moins violent qu'elle jette , les joint à ce qu'on n'a pas une connoissance parfaite de la cause , diminuë les mesures nécessaires pour la conjurer , ce qui n'arrive pas en l'autre , où le Ciel & la Terre semblent s'armer dans ces occasions pour tirer vengeance du passé , & prévenir le mal dans l'avenir.

On s'est étendu sur ce parallele , parce qu'on peut dire la même chose dans toutes ces circonstances , de la misere causée par la trop grande

grande cherté , & celle qui produit l'avilissement des Grains : Si l'un poignarde , l'autre empoisonne , & tous deux ont les mêmes suites , tant dans leur naissance , leur progres , que leur fin , comme on vient de marquer , en rapelant ce qu'on a déjà dit , que si de tems en tems , cette maladie d'avilissement de Grains , ne recevoit du soulagement par une cherté trop violente , & qui n'arrive pas sans qu'il en coule du sang au Corps de l'Etat ; on peut soutenir que les suites d'un grand avilissement auroient porté les choses dans la dernière desolation. Comme d'un abandonnement entier de la culture de la plûpart des terres , qui reçoivent leur sort & leur ordre de porter du prix des Bleds , ainsi que l'on montre par tout ce qui a été dit ci-dessus , & qui a plus qu'aquité l'Auteur de ce qu'il avoit promis dans cette première Partie ; sçavoir , que plus les Grains sont à vil prix , & plus le menu Peuple , ainsi que les Riches , sont misérables : c'est pourquoi on passe à la seconde , dans laquelle on espere également tenir parole.



## SECONDE PARTIE.

Plus on enlevera de Bleds de France,  
& moins on aura à craindre les  
extrêmes Chertez.

---

### CHAPITRE I.

**L'**ON n'évitera jamais en France les malheurs d'une extrême Cherté, qu'en laissant une entière liberté aux Etrangers d'enlever des Bleds en tout tems, & en telle quantité qu'il leur plaira, hors les occasions de prix exorbitant, qui portent leurs défenses avec elles, par ces regles du Commerce, qui ne permettent point que l'on le fasse avec perte, ainsi qu'il ariveroit dans ces rencontres. Dans l'esperance donc que l'on a d'un Lecteur moins farouche, & plus revenu des préjuges; que ce qui est dans la bouche du commun: On va entrer en matiere, & on est assuré, que cette seconde Proposition sera également hors de crainte de toute repartie, comme on maintient qu'est la premiere.

Quelque

Quelque éfroiable & quelque horrible qu'ait paru le portrait de l'avilissement du prix des Bleds, en sorte qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour lui faire son procez, malgré l'idée du vulgaire qui le canonise en France, au contraire de ce qui se pratique en Angleterre, où le Peuple décide du sort de sa subsistance : Voici bien une autre pièce qui le rend encore plus criminel, & qui doit encore par conséquent augmenter sa condamnation.

C'est la cherté extraordinaire des Grains qu'il mène nécessairement à sa suite, & qu'il ne manque jamais de faire ressentir un même degré d'honneur qu'il s'est rencontré lui-même dans une situation toute opposée : Cet avilissement étant la semence unique d'où s'enfante cet excès de prix, qui passe pour un des fleaux de Dieu : Par ce principe certain, qu'il n'y a rien de modéré chez le Peuple, qui ne connoissant point de milieu, passe en un moment d'une extrémité à l'autre : on en conviendra pour peu d'attention que l'on veuille faire à ce qui va suivre.

Les Grains en France ont deux intérêts & deux faces, bien que tous deux se rencontrent toujours dans un combat continu, ne cherchant qu'à se détruire, parce que chaque parti est persuadé qu'il ne peut être heureux que par la destruction de son ennemi. Ces deux partis se forment des deux effets que pro-

Quissent les Grains : le premier, de nourrir les hommes dans l'Europe, en sorte que le défaut de cette manne les fait perir ; & l'autre est, que la possession où se trouvent les Propriétaires des fonds ; d'en avoir une plus grande quantité qu'ils n'ont besoin pour leur usage personnel & singulier, leur sert de moien pour se procurer par la vente, toutes les autres choses par-degrez que demandent les necessitez, les délices, ou la magnificence de la vie.

Le premier intérêt exige, que les Grains existent en la plus grande quantité qu'il est possible, & à bon marché, & s'en tient là, & l'autre seroit bien du même sentiment sur la quantité, si l'excez ne les avilissoit pas : Ce qui étant impossible, comme l'expérience le montre assez, il ne balance pas à prendre son parti, à les souhaiter, & faire tous ses efforts pour les avoir à haut prix, quand même il devroit y en avoir moins ; le procez donc est entre les vendeurs de Bled & ceux qui l'achètent. Or tout ainsi que dans le trafic de toutes les autres Denrées, l'un voudroit avoir la Marchandise pour rien, & l'autre, la vendre quatre fois plus que l'ordinaire, & qu'il n'y a que la certitude où le Marchand est, que son voisin qui a sa maison fournie de pareilles denrées, sera plus raisonnables, qui lui fasse entendre raison lui-même, joint à ce que l'acheteur n'est pas toujours dans la nécessité indispen-



pensable de ne se pouvoir passer absolument de ce qu'il avoit voulu avoir : Cela met la police dans le commerce de toutes sortes de denrées, hormis dans celui des Bleds, à cause qu'il est tout à fait de rigueur, & l'achat en est d'une nécessité absolue, & la vente de même. Le Laboureur ne peut non plus se passer de vendre ses Bleds, que celui qui s'en veut fournir se dispenser de manger : & c'est ces deux obligations qui font le désordre dans ce trafic, & à l'aide desquels, les deux parties dont on vient de parler, se font continuellement la guerre. Il y a même plus, c'est qu'un degré davantage que l'on a sur l'autre, est un levain qui multiplie aussi-tôt à vûe d'œil, & met les choses dans un tel excez, qu'un parti terrasse tout à fait l'autre : ce qui est la ruine de l'Etat, de quelque côté que l'avantage se trouve.

On vient de marquer que l'intérêt de tout acheteur est, qu'il y ait quantité de Marchands, ainsi que beaucoup de Marchandises, afin que la concurrence leur fasse réciproquement donner la Denrée au rabais, pour avoir la préférence du débit : & qu'au contraire, le Marchand ne vend jamais mieux que lors qu'il est assuré par la rareté de la Denrée, qu'il n'a pas beaucoup de concurens, & que l'acheteur est presque dans l'obligation de le paier à son mot.

Or dans le commerce des Bleds , quand il se rencontre par une année abondante à bas prix, la vente d'une partie ne suffisant point pour satisfaire aux besoins du ménage, & paier le Maître, il faut que le Fermier fasse main basse sur tout, ce qui regrége son mal de manière, qu'il est presque obligé de remporter ses sacs du Marché sans délier : ce qui augmente & le vil prix & la nécessité de vendre : en sorte que ne s'en pouvant défaire, même à perte, par rapport aux frais du labourage, par les voies ordinaires, il le prodigue à l'engrais des bestiaux, & même à la confection des Manufactures, comme amidons & bières, contre sa destruction naturelle, à causes des frais que le prix de la Marchandise ne peut porter. Ainsi vouta le parti de la grande existence des Bleds victorieux, & qui a entièrement détruit son ennemi : On appelle cet avantage, qui est le bon marché des Grains, très-faussement celui du menu Peuple ; & c'est une victoire dont il paie dans la suite la folle enchere au triple, sans parler du mal présent, qui est la cessation de toute sorte de travail.

En éfet, cette dissipation de Bleds dans une année abondante, causée par la nécessité du Laboureur, & cette negligence de culture qui devoient être une provision & une précaution contre les éfets d'une année stérile, qui ne manque jamais à ariver de tems en tems, la voient  
venir

venir & prendre au dépourvû : c'est alors que la change tourne du tout au tout, la premiere cherche qu'il l'accompagne necessairement, reçoit les mêmes degrez de hausse des mêmes causes qui avoient produit l'avilissement dans l'abondance.

Il ne faut qu'une petite quantité de vente au Laboureur, pour satisfaire aux obligations journalieres du ménage : ainsi il croit être en droit, comme il est en pouvoir, de tenir ferme avec le surplus dans sa maison, & bien loin de rapporter le Grain sans le délier du Marché, il ne se donne pas la peine de l'y voiturier. Ainsi beaucoup moins de Vendeurs, & bien moins d'obligation de vendre, & par conséquent les excez de cherté, dont on n'a que trop fait experience depuis quarante ans en France.

Bien que tout ce qui s'est dit dans tout ce Chapitre prouve assez cette naissance reciproque, que se donnent la cherté & l'avilissement, quoi que par rapport seulement à la simple attention du Commerce & de la vente des Grains : Cette verité paroîtra encore bien plus constante, quand on viendra à descendre dans le détail de l'Agriculture, qui donne le premier sort à cette situation diferente du prix des Grains ; en sorte, qu'on peut dire, comme dans la Musique, que c'est lui que bat la mesure, & qui assigne à chacun sa partie, comme on va faire voir dans le Chapitre suivant.

## CHAPITRE II.

**S**ila terre en France produisoit le Bled comme elle fait les Truffles & les Champignons, que ce fût un pur éfet de sa liberalité, qui n'exigeât aucuns frais ni soin pour sa culture; en sorte, qu'étant nécessaire, de tout attendre de sa bonté, purement gratuite, les attentions ou les travaux n'auroient aucune part au plus ou moins de l'abondance de sa récolte; la raison dicteroit d'elle-même de ménager dans la dernière exactitude la seule ressource de la garde, qui resteroit pour empêcher la disette, dans les années que la terre & le Ciel ne seroient pas favorables dans la production.

Il faut descendre encore d'un degré. Si la culture ou l'aquisition de ces mêmes Bleds couroit aussi peu dans ce Roiaume qu'elle fait en Egipte, où l'on prétend qu'après que le Nil est retiré, dont l'inondation seule fait les frais des quatre labours, qui sont nécessaires presque par tout ailleurs pour préparer les terres, ainsi que des engrais & améliorations que l'on est obligé d'y apporter, on jette la semence sur la vase; & là sans aucune crainte de froid, gelée, vent ou rage, elle rend avec abondance, l'usage de ce qu'on y a semé; ce qui a fait  
apeler.

à peler ce Pays autrefois, \* *le Grenier des Romains* ; En sorte, que les dispositions du Ciel, qui font presque tout ailleurs, sont comptées pour rien en cette Contrée.

En Moscovie, cette libéralité descend encore d'un degré : après que la neige a posé sur la terre huit ou neuf mois de tems, & qu'elle est tout à fait fondue, elle laisse un sel ; lequel, à l'aide d'un simple labour fort aisé, remplace toutes sortes d'engrais ; & donne, après deux mois seulement de résidence, des Grains dans le champ, une récolte très-abondante.

Si les choses, dis-je, se passoient de cette sorte en France, on auroit assurément tort de vouloir capituler avec les Bleds, ou exiger ou stipuler un prix certain, afin de labourer les terres, sur tout les mauvaises, sans perte de ses frais. On n'oseroit dire, que le Peuple raisonne en France sur ce principe, bien que ce ne soit que par erreur, & qu'il faille compter justement sur le contraire. Bien loin que les terres y soient à beaucoup près d'une pareille bonne volonté en libéralité, on peut assurer qu'elles sont toutes en la plus grande partie très-rebelles à la main du Laboureur, & avec cela très-intéressées, ne donnant rien pour rien, & qu'à proportion des soins & des engrais qu'on leur a prêté, & souvent même,

\* *Pastor Aegyptius numquam respicit Calum-*  
lors

lors que le Ciel n'est pas favorable, il s'en rend contre quantité qui font banqueroute, laissant expirer le terme fatal, ou la saison de la récolte, sans rendre ni intérêt ni capital, c'est à dire la semence.

Comme elles se divisent en plus de cent classes, différentes de mérite, elles sont exposées, plus ou moins, à voir décider leur sort pour la culture, uniquement par le prix des Grains. Comme toutes choses ne peuvent être portées dans leur perfection, si l'intérêt de l'Ouvrier ou de l'Entrepreneur ne s'y rencontre : Il y en a plus de la moitié que l'on ne sçauroit ménager avec les engrais nécessaires, proportionnez à l'ingratitude naturelle du Terroir, le bon Bled étant à neuf à dix francs dans Paris ; c'est à dire, cinq à six francs le petit Grain dans les Provinces. Il est donc impossible, quand le mal continuë, que le Laboureur ne souffre le sort marqué dans la premiere Partie.

Ainsi on ne peut contester que le prix des Bleds est un Baromètre immanquable, qui fait hauffer & baïsser la culture des terres, à mesure qu'il augmente ou qu'il diminue. On en use de la sorte à leur égard ; d'abord sur l'article des engrais ; & enfin par un abandonnement entier, lors que le mal est extrême, & que les prétendus vœux des personnes pitoiables sont exaucez, c'est à dire, le Bled en perte au Laboureur.

Ce n'est pas tout, cet abandon, ou des engrais, ou de la culture entière d'une quantité de terres, lors de cet anéantissement, n'est qu'une partie du mal que cause l'avilissement du prix du Bled, puisque si d'un côté l'intérêt particulier fait prendre ce parti, il cause encore un autre effet non moins dommageable : Sçavoir, de prodiguer la consommation des Bleds à des usages tout à fait étrangers, comme nourriture de chevaux, engrais de bestiaux, & confections de Manufactures, ainsi qu'on a dit, pour après par un sort tout contraire, lors que cet avilissement a causé la disette à la première année stérile, comme cela est impossible autrement : obliger les hommes à avoir recours à la nourriture des bêtes : Sçavoir, les avoines, la chair des animaux, comme chevaux, & même l'herbe ; ce qui n'est pas sans exemple, parce que ces mêmes bêtes, dans le trop-grand avilissement des Grains, avoient usurpé une pâture seulement destinée à l'usage des hommes.

L'on voit par tout ce raisonnement, ou cette exposition de faits incontestables, que ces deux grands ennemis : sçavoir, ou l'avilissement des Grains ou leur trop excessive cherté, perpétuellement opposée, se trouvent dans une guerre continuelle, & qu'ils n'ont ni repos ni patience, qu'ils ne se soient terrassez réciproquement, pour renaître après cela comme des

Phœ-

Phoenix, de leur propre cendre, & reparoitre plus violens que jamais.

En effet, sans traiter la question qui a le premier commencé la querelle, une cherté extraordinaire faisant labourer avec attention & profit les plus mauvaises terres, & ne rien négliger pour augmenter la levée des meilleures, ainsi que de toutes les autres, ce qui joint à une attention & un ménagement continuél de l'usage de toutes sortes des Grains, comme d'une Marchandises très-précieuses, forme une abondance dans le Roiaume, plus que suffisante à ses besoins ordinaires, en sorte que l'excédant ne trouvant point l'évacuation au dehors qui seroit nécessaire, comme il en arrive dans ce qui se passe à l'égard du corps humain, ce superflu est un levain contagieux à l'avènement d'une année abondante, qui corrompt par un avilissement éfroiable, toute matière n'a guères si précieuse, & pendant les éfets si certains, & tant de fois marquez.

Puis le haut prix à son tour, a sa revanche, & par l'abandonnement ou negligence de culture & prodigalité d'usage des Grains, une année sterile faisant pancher la balance de l'autre côté, voila une cherté éfroiable, & toute la suite monstrueuse qui paroît tout à coup, que tout le monde déplore, sans que personne jusqu'ici le soit avisé ou ait pû comprendre, que c'est l'effet uniquement des vœux  
des.



des gens charitables, & des mesures prises aveuglément, pour seconder un zèle si mal fondé.

On veut donc qu'il est absolument nécessaire pour éviter ces deux extrémités, de faire la paix entr'elles, ou plutôt de ne leur donner pas continuellement une semence de guerre: Il y a même longtems qu'elles ne se seroient pas donnez de si rudes secousses, ni livrés de si furieux combats, si une main étrangere par des operations tout à fait hors d'œuvre, n'avoit pas marqué se défier de la nature, & qu'il n'étoit pas à propos de s'en rapporter uniquement à elle, pour la dispensation de ses faveurs, bien qu'on lui fût redevable en partie de l'excroissance: ce qu'on va encore mieux montrer dans le Chapitre suivant.

### CHAPITRE III.

**O**N est persuadé que qui que ce soit ne peut revoquer en doute, après ce qu'on vient de dire, que l'avitillement des Grains ne produise la cherté extraordinaire: Comme celle-ci à son tour, donne la naissance à celle qui l'avoit enfantée par les raisons marquées; ainsi il est constant qu'il ne faut qu'arêter une de ces deux situations, pour les faire cesser toutes deux à jamais

D'abord qu'il paroît la moindre crainte d'un  
haus.

haussement de prix des Grains, on écrit dans les Pays Etrangers, & on tâche d'en faire venir de tous côtez, & ces mesures sont très-naturelles; & même quelque soin qu'on prenne, on se trouve souvent court dans toutes ces précautions; de façon qu'en venant annoncer comme on à fait, & dont on conviendra assurément, pour peu qu'on fasse reflexion à ces Memoires, qu'il y a un moien certain de se garantir de cette extrémité, qui passe pour un des fleaux de Dieu; sçavoir d'en éviter un autre, qui est l'extrême avilissement de ces mêmes Grains: On maintien que l'on rend à la France, que quique ce soit lui puisse jamais procurer, tant par la comparaison du passé, que par rapport à l'avenir, & par le mal que l'on fera cesser, & par le bien que l'on attirera.

Pour contre-pied au desordre de l'avilissement cause de tant de maux, il faut vendre du Bled aux Etrangers; ce qui outre le mal que cela bannira pour jamais; sçavoir & l'anéantissement & la famine, également dommageables, changera la situation de la France à l'égard des Etrangers, en les rendant redevables, de créanciers qu'ils étoient auparavant, ainsi qu'il est constant.

Du moment que l'on parle d'enlèvement de Bleds, aussi-tôt le monde se souleve; tant le Peuple qui est aveugle, que les Personnes les plus

plus éclairées : On croit que l'avarice insatiable des Propriétaires des Grains veut sacrifier la vie des misérables à leur avidité. Cette erreur est si profondément enracinée dans l'esprit par la faute marquée au commencement de ce Memoire : sçavoir, le manque d'union de la pratique & de la speculative du labourage : ce qui en cette occasion, comme par tout ailleurs, n'enfante que des idées monstrueuses, des choses fort imparfaites : En sorte, que l'on oïe dire, qu'un homme ressuscité auroit peine à faire revenir la plupart des gens de cette prévention. Cependant le foible d'une pareille disposition, sera beaucoup augmenté par le détail qu'on va faire de la quantité pitoyable, ou plutôt du petit nombre qu'il est nécessaire de faire sortir au dehors, afin d'empêcher les pernicioeux effets des deux extrêmes de cherté & d'avilissement de Grains si opposées, & en même tems si unies à ruiner également un Etat.

On sera bien honteux lors qu'il paroîtra clair comme le jour, comme il va ariver, qu'il est seulement question de semer, non pour recevoir vingt pour un, qui est la plus forte usure que donnent les terres les plus abondantes, ni même cinquante ; mais plus de cent pour un, ce que l'agriculture ne connoît point. En sorte, que l'on maintient, que le même ridicule qui se rencontreroit dans un homme

qui soutiendrait, qu'il ne faudroit pas semer la terre lors qu'on craindrait la cherté, de peur que l'Etat ne se trouvât dépourvû de Bleds pour la nourriture des hommes, pendant l'année courante, se trouve dans le raisonnement de ceux qui veulent qu'on ne laisse point sortir de Grains hors le Roiaume, qu'après plusieurs récoltes consecutives très-abondantes; c'est à dire, qu'outre les malheurs ci-devant marquez: Dans cette disposition, on ne pourra mettre cette Marchandise à profit, qu'après qu'on en aura perdu une très-grande partie, & cessé d'en faire produire à la terre encore une plus considerable.

#### CHAPITRE IV.

**L**ES Auteurs de la conduite ou du raisonnement que l'on combat dans ce Memoire, ne tombent en une erreur si grossiere, que parce qu'ils raisonnent à l'égard des Bleds comme un Gouverneur de Placefrontiere, qui craint à tous momens un Siège, ou comme un Maître d'Aritmethique, qui sçait & qui est assuré que, qui de cinq ôte deux, reste à trois. Tout comme l'homme de Guerre est certain, qu'autant de Bled qui sortira de sa Place, qu'autant moins il en restera; & qu'ainsi, c'est autant de renfort qu'il donne à son ennemi, pouvant être pressé par la disette, la Place venant à être bloquée.

Ces

Ces idées se présentent parfaitement bien à la speculation, qui ne peut s'empêcher de traiter d'extravagance tout ce qu'on peut rapporter au contraire. Mais outre tout ce qu'on a dit ci-dessus, qui montre assez le foible ou l'erreur pitoyable de ce raisonnement, on va faire voir un détail de la quantité de Bleds & de Grains qui peuvent croître en France, ainsi que du nombre dont le Roiaume a besoin pour sa consommation ordinaire, & l'on verra que c'est leur prix seul qui ensemence les terres, depuis les plus mauvaises, où de mémoire d'homme, on n'a jamais vû rien croître, jusqu'aux mieux partagées de la nature; & puis il y a encore un sous-ordre, ou une subdivision de divers degrez de fécondité, de stérilité ou d'abondance dans la recolte, qui reçoit le taux ou les ordres de ce même prix, qui met plus ou moins en état de faire les frais nécessaires dans le ménagement, d'où dépend absolument le sort d'une bonne ou mauvaise levée.

L'Empire même que le prix des Grains se donne dans ce commerce ne s'en tient pas là : il étend également ses ordres & son pouvoir sur la consommation, ainsi qu'on a dit, il la suit pas à pas, & la hausse ou baisse de moitié à autre, ou plutôt du tout au tout, ainsi qu'il fait le labourage, sans perdre jamais l'un & l'autre de vûe, & c'est ce qui justifie les Anglois de n'avoir pas perdu le sens, comme il

faudroit supposer, si le raisonnement contraire n'étoit pas erroné ; sçavoir de donner de l'argent à pur profit à ceux qui vendent les Bleds du Pais aux Etrangers, & même leurs plus grands ennemis, attendu qu'il en faudroit donner jusqu'aux Démons s'ils en demandoient en pareille occasion, puisque c'est pour éviter un très-grand mal, & se procurer à même tems un très-grand bien.

C'est par là qu'ils font défricher tous les jours une infinité de terre qui ne l'avoient encore jamais été, en soutenant les Bleds à un prix qui puisse satisfaire aux frais nécessaires pour y parvenir, & ainsi recueillant assurément cent pour un qu'ils ont fait sortir, ils évitent & les horreurs de la sterilité, & ceux de l'avilissement.

Sur ces principes, on maintient qu'année commune, il croît presque toujours en France une moitié plus de Bleds qu'il n'est nécessaire pour la consommation ordinaire ; cela peut aller à dix-huit cens mille muids ou à deux millions, ou trois millions mesure de Paris, dont il en faut à peu près les deux tiers pour le dedans du Roiaume : ainsi sur le pied de quatorze à quinze millions de creatures qu'il peut y avoir en France, à cinq quarterons par jour par tête, c'est douze cens mille grands muids de consommation, & six ou huit mille d'excédant, qu'il faut absolument perdre, si après  
 plu-

plusieurs années consecutives d'abondance, qui soutiennent les choses à peu près sur ce pied, il n'y a aucune sortie permise, ni liberté d'en donner aux Etrangers, qui bien loin d'être une garantie contre les accidens d'une stérilité, ou d'une cherté extraordinaire, cette démarche au contraire est, ce qui l'avance & ce qui le produit, ainsi qu'on a montré d'une façon invincible. On ne repetera donc point ce que l'on n'a que trop détaillé : mais on fera seulement remarquer, que la culture & l'excroissance de ces six à huit cens mille muids d'excédant, la consommation ordinaire du Roiaume, & le surplus ne rend pas ses frais, la tête de Bled étant à neuf ou dix francs le Septier à Paris; c'est à dire le petit Bled, à cinq ou six livres dans les Provinces : Et si les Maîtres dans ces occasions ne faisoient crédit à leurs Fermiers des quatre ou cinq années de suite, en attendant une stérilité, qu'ils regardent comme les Juifs font le Messie, il est constant qu'ils periroient tous, & que presque toute la France demeureroit en friche.

Car enfin, ainsi que l'on a dit, toutes les terres n'étant pas d'un pareil degré : à beaucoup près, de fécondité ou de facilité d'exploitation, y ayant même plus de cent degrés de difference entr'elles; dans cette rencontre, c'est uniquement le prix du Bled qui décide de leur sort, & de celui du Laboureur à l'égard

du profit ou de la perte qu'il y a de les faire valoir.

En effet , si le prix ne manquoit point de garantie , non seulement il n'en proviendrait pas deux millions de muids , comme il arrive ordinairement ; mais même ce nombre pourroit doubler , & même tripler naturellement , sans rien supposer en cela que de très-possible.

Il est très-assuré qu'il y a des terres qui ne labourent jamais , par le manque qu'on vient de marquer ; d'autres , de quinze années , une ou deux ; d'autres , tous les sept ou huit ans , & presque toutes se reposent , au moins de trois années une : pendant qu'il s'en rencontre de plus mal partagées , & même moins parfaites que celles-là , à qui naturellement on ne devoit rien demander , qui labourent toutes les années , & même rapportent jusqu'à deux récoltes dans un même Été.

La raison de cette différence est , que n'y en ayant aucune qui soit à l'épreuve , & qui puisse résister à la quantité d'engrais possible & nécessaire à les rendre fécondes , du moment que celles de ce genre se trouvent situées dans des lieux , où on leur peut procurer cet avantage à un prix qui ne soit pas au dessus de celui des fruits de la récolte ; on ne manque jamais de prendre ces mesures à leur égard. Ce sont celles qui se trouvent aux portes & environs des grandes Villes , lesquelles indépendamment de



de leur qualité d'être caillouteuses ou sablonneuses, sont toutes erigées en potagers, & même à porter des Bleds toutes les années, sans avoir jamais un moment de repos : La raison de cela est, que les fumiers des Villes n'ayant point d'autre intérêt que d'en être enlevés au plutôt, le terrain limitrophe a la préférence du transport, à cause de la proximité, laquelle produit encore la faculté du débit des fruits de ce terroir, aboni malgré la nature ; & cette violence qu'on lui fait, s'éloigne & gagne le Pais au dehors, à proportion du prix des Grains : jusques-là, qu'on a vû des Laboureurs à deux lieuës d'une Ville maritime, entretenir deux chevaux & un valet tout le long de l'année, pour aller querir seulement deux charges par jour de certains immondices, arosés d'épanchement d'eaux salées, qui a la vertu de tripler les effets de toutes autres sortes d'engrais ; c'est à dire, que ces Laboureurs dépensent huit cens francs par an, en faisant faire tous les jours huit lieuës à leurs chevaux, pour abonir seulement quinze ou seize arpens de terre, & c'étoit avec profit, les Bleds étans à seize ou dix-huit francs à Paris ; comme c'étoit avec perte, ou plutôt qu'on laisse cette manœuvre, si-tôt qu'ils ne sont qu'à neuf ou dix francs.

C'est sur ce compte, que les Mores aians été chassés d'Espagne au commencement du

Siecle passé, se presenterent à la France, & offriront, que si on leur vouloit donner à habiter la Contrée la plus sterile & la plus inculte qui se rencontrât, comme la Cran de Provence, ou les Landes de Bordeaux, de la rendre la plus fertile du Roiaume; quoi que cela paroisse surprenant, cela est pourtant très-certain, & ils en seroient venus à bout; voici la maniere. Comme ils avoient emporté des effets mobiliers, c'est à dire beaucoup d'argent, ils l'auroient tout employé à faire souffrir à ces lieux steriles, le sort de semblables terroirs qui s'en rencontrent aux portes des grandes Villes; comme il n'y auroit aucune difference du côté de la nature, mais seulement des frais, la recolte soutenuë de la frugalité de ces Peuples, les auroit dédommages; ce qui ne se rencontre pas chez ceux du Septentrion, qui mangent beaucoup davantage, & veulent faire meilleure chere: & si ces Mores avoient été en perte dans la premiere & seconde année, ils ne l'auroient assurément pas été dans la suite, & se seroient même recompensez du passé, & enrichis pour toujours: la raison de cela est, que dans le labourage, ce sont les premieres années qui content le plus; que c'est d'elles, d'où le Laboureur reçoit sa destinée pour toute son exploitation; s'il est assez fort pour n'y rien épargner, il est riche pour toute sa vie; sinon, il y perdra assurément tout ce qu'il y aura mis.

En

En effet , c'est une verité connue de tous ceux qui ont jamais fait ce commerce , qu'en matiere de labourage ; labondance produit labondance , & la misere de même : un Fermier qui a fait des frais infinis d'acheter des fumiers & des pailles , qui ne sont qu'une seule & même chose , lors qu'on a des bestiaux , se procure une heureuse recolte ; c'est à dire , une grande abondance de ces mêmes fourages , qui lui donnent le moien de reformer les fumiers sur le lieu , il n'est plus obligé de les acheter , ni de les aller querir au loin , mais entretient cette circulation toute sa vie , à moins qu'un trop long avilissement des Grains le condamne aux dépens , ne l'oblige à tout quitter ; qui est une perte pour tout l'Etat , d'autant plus grande , que la cause étant generale , elle porte cette même destinée en une infinité d'endroits.

On voit donc par tout ce qu'on vient de dire , que c'est uniquement le prix des Grains , quoique cette verité aie été jusqu'ici si peu connue , qui décide & de l'abondance & de la richesse du Roiaume : Mais la surprise sera encore bien plus grande , lors qu'on viendra à aprofondir , comme on va faire dans le Chapitre suivant , la grandeur de la méprise dans laquelle on a vécu jusqu'ici en France sur cet article , puis qu'on va faire voir que tous les malheurs de l'une & l'autre situation d'avilissement

fement ou de cherté de Grains, ne sont arrivés que parce qu'on a crû s'en garantir, en empêchant trois ou quatre mille muids de Bled de sortir du Roiaume par an, bien qu'il n'y eût aucun muid de cette reserve qui n'en ait fait perir plus de cent pour sa part, toutes les années l'un portant l'autre, & fort souvent trois cens, sans parler de près de cinq cens millions de rente que cette conduite coute en pure perte au Roiaume, & la vie à une infinité de monde, & la ruine de toutes les Conditions, qui n'ont du bien au fol la livre, depuis la plus élevée, jusqu'à la plus abjecte, qu'à proportion que les fruits de la terre, & sur tout les Bleds, sont non en existence, mais en valeur, dont l'antipode est, lors qu'ils ne peuvent porter les frais de la culture.

## CHAPITRE V.

**L'**Avilissement du prix des Grains, comme leur extrême cherté, qui en est une suite nécessaire, étant le plus grand mal qui puisse arriver au Roiaume, tout ce qui y donne lieu, doit être regardé avec le même degré d'honneur. Or la défense de faire sortir des Bleds étant cela même qui produit cet avilissement; c'est elle seule à qui il faut déclarer la guerre; mais auparavant que de le faire, il est à propos de purger l'erreur publique, & qui est la  
pré-

premiere idée qui se presente à l'esprit , lors qu'on n'est pas rompu dans ce commerce : Sçavoir que l'on ne peut ôter du Bled d'un tas , ou d'une quantité , sans diminution ou sans perte sur le nombre ; outre que cela n'est pas absolument vrai , puisque sur ce principe on ne semeroit jamais : de la même sorte , si une diminution augmente le prix du restant , & que l'enlèvement d'une petite quantité , procure des soins pour la conservation du surplus , qui ne se peuvent faire sans frais : Il sera certain de dire que l'enlèvement d'une partie augmente , loin d'amoindrir la masse dans la suite.

Mais il y a plus , cette sortie de Bleds , quelle qu'elle soit , dans la plus grande liberté aux Etrangers d'y en venir prendre , à si peu de rapport à la quantité nécessaire pour la subsistance du Roïaume , qu'elle n'est non plus considérable par la crainte de la diminuer , que si un Munitionnaire d'Armée aiant fait marché de fournir le pain à vingt onces de poids chacun , on viendroit dire qu'il auroit affamé l'Armée , parce qu'il auroit manqué la pesanteur d'un demi gros ou environ dans la livraison , d'autant plus , que cette justesse ne s'est jamais rencontrée dans le debit de cette Denrée.

En effet , on ne ravitaille point un grand Roïaume , naturellement fécond , comme on fait

fait une Ville ou un Vaisseau , où il ne croît aucuns Grains : Cependant il est vrai de dire , que si dans les extrêmes chertez on n'en apportoit de dehors , la moitié du Peuple periroit , bien que cet apport ne soit pas capable de lui-même , de nourrir la cinquième partie du monde , à qui il sauve la vie : mais voici comme les choses se passent. On a fait voir ci-dessus , que les Grains ont deux faces , & produisent deux effets fort oposez l'un à l'autre , qui se font une guerre continuelle ; sçavoir de nourrir l'homme , & l'autre de fournir au Propriétaire , de quoi avoir le surplus de ses besoins , de quelque nature qu'ils soient : Le premier , fait ce qu'il peut , & n'a autre but que de l'avoir à très-vil prix , indépendamment de toute sorte de justice & d'équité , & même de conséquences , quelques terribles qu'elles soient , comme on l'a montré ; & l'autre tout au contraire , ne respire qu'à le voir dans l'excez avec aussi peu de raison : Les années stériles ou abondantes font gagner la cause à l'un ou à l'autre. On a parlé des suites de ces premières : ainsi que de celles de l'autre parti : mais il est à propos de faire encore mention de ces dernières , par rapport à ce qu'on s'est engagé de prouver ; sçavoir , que ce que l'on apporte ou enleve de France de Bleds , n'intéresse non plus par sa quantité , la nourriture des Peuples , que la diminution marquée ci-

ci-dessus au pain de munition.

Pour le montrer, il est nécessaire de descendre dans le détail de la manière dont les chertez desolantes, pour ne pas dire famines, arivent : c'est un pur effet de la brutalité & de la bêtise du Peuple, & non absolument de la sterilité de la terre, dans un Pays comme la France, quoi qu'elle y donne lieu : C'est cette foule confuse de gens sans tête, sans cervelle, qui se filent le cordeau dont ils sont étranglez.

On sçait les effets de la terreur panique, lors qu'elle s'empare des esprits de toute cette armée, puis qu'on a vu quelquefois deux ou trois cens hommes en mettre plus de dix mille en fuite, lesquels pour garantir leur vie, sans même être poursuivis, se précipitoient dans les Fleuves, & se noioient presque tous.

On a vu dans des bateaux de passage, remplis de monde, au moindre trou qui paroïsoit par où l'eau entroit, & qui eut été aisé à étouper, tous se jeter en foule sur l'autre côté, & par là, renverser le bateau, & se noier tous.

C'est par la même conduite que ces chertez extraordinaires arivent, puis qu'on n'en a jamais vu aucune, quelque grande qu'elle fût, qu'il n'y eût encore plus de Bled en France, ou de l'année, ou des précédentes, qu'il n'en falloit pour nourrir tous les Peuples : Et pour

le faire voir, il n'y a qu'à considérer, que si en 1693 & 1694. on avoit réduit en monnoie tou l'Or & l'Argent du Roiaume qui est en vaisselle, même celui des Sacristies, comme portent les Canons dans ces occasions, cela auroit assurément formé plus de deux cens millions, & que l'on eût donné quatre ou cinq pistoles à chacun de trois ou quatre millions de personnes seulement exposez aux effets de la disette; non seulement aucun n'auroit péri, mais même n'auroit pas jeûné un seul moment: Cependant, tout cet Argent n'auroit pas été du Bled, & ne l'auroit pu former, s'il n'y avoit pas déjà été; mais il l'auroit forcé de sortir des réduits où l'inhumanité des possesseurs le detenoit, par le mal entendu de la conduite des Peuples.

Ce qui fait donc la balance entre ces deux partis-ci - devant marquez, & qui sont si fort ennemis l'un de l'autre, quoi qu'ils doivent être toujours en équilibre, autrement l'Etat souffre de quelque côté que soit l'avantage; ce sont les Marchez où l'on vend publiquement les Grains; ce sont eux qui décident du sort des Peuples, de façon ou d'autre, à l'égard du prix des Bleds. En effet, un Marché ou Etape publique, où il se vend ordinairement cinq cens Septiers de Bled toutes les semaines, n'en peut voir l'altération dessus ou dessous de vingt seulement, sans que ces mêmes Grains ne reçoivent



çoivent une hausse, ou une diminution très-considérable, qui s'augmente à vuë d'œil, & qui double, & qui triple par le moindre surcroi, tous les effets précédens; de même qu'une balance suspenduë en équilibre, parce que le poids est égal dans les deux bassins des deux côtez, comme de cent livres de quelque matiere que ce soit, ne peut recevoir une augmentation de deux livres seulement en un de ses bassins, sans que l'autre ne soit emporté entièrement, & ne descende aussi bas, en faisant remonter celui qui a perdu le contre-poids aussi haut que si il n'y avoit rien du tout, & que toute la charge fût en un seul. Voila justement ce qui se passe dans les Marchez à l'égard du prix des Bleds : Une surcharge ou une diminution de vingt sacs sur la fourniture ordinaire, encore une fois, du Marché ou Etape de cinq cens sacs d'aport chaque semaine, emporte la balance & la fait pancher tout à fait d'un côté : Et comme du mal en ces occasions, il vient le mal que l'avilissement des Bleds produit l'avilissement, & la cherté le haussement continuel de prix : Il arive à l'égard de cette balance de Marchez, que lors qu'un côté a emporté l'autre par l'alteration que l'on vient de marquer, la surcharge qui arive à toute heure, porte les choses à un excès de façon ou d'autre, également préjudiciable à l'Etat.

Et comme entre la très grande cherté des Grains & leur plus fort avilissement, il y a sept ou huit degrez au moins de difference, & qu'il vaut dans ces occasions sept fois plus ou sept fois moins, que dans la situation opposée : Ce seroit aussi mal raisonner de dire dans la cherté, qu'il y a sept fois moins de Bled qu'il ne faut pour la nourriture de la France, parce qu'on l'a vu dans les années précédentes à sept fois meilleur marché : tout comme dans l'avilissement d'avancer, qu'il s'en trouve sept fois plus qu'il n'est nécessaire pour la consommation ordinaire : & enfin, c'est la même extravagance que si on disoit, dans cet exemple de balance, mise d'abord en équilibre par une égalité de poids, & puis tirée de cette situation, par une surcharge de deux ou trois livres, qui fait qu'un côté emporte tout à fait l'autre : si on avançoit, dis-je, qu'il n'y a rien du tout dans un côté, & que tout est dans l'autre, parce que la situation n'en est point différente, que si cela étoit effectivement : cependant il n'y a rien de plus faux, puisque faisant le même parti de deux ou trois livres de surcharge au côté emporté, on rétablirait l'équilibre. Cette difference de sept degrez de prix des Bleds est, que dans la cherté, le Laboureur est sept fois moins pressé de vendre, & dans l'avilissement sept fois plus, dans l'obligation de se défaire de sa Denrée, poussé par le Maître ou  
par

par l'intérêt, ce qui forme le contre poids.

Il faut faire trêve pour un moment avec cette parité de balance, pour faire une digression sur la manière dont les chertez extraordinaires arrivent, leur naissance, leur progrès, & comme elles reçoivent leur excez de desolation ; & on sera surpris de voir que ce n'est qu'un malentendu, & le plus souvent une terreur panique du Peuple, qui l'oblige à se précipiter la tête la première dans un Fleuve très-profond & très rapide, pour fuir un ennemi qui n'a ni pieds ni jambes pour l'atteindre, ni armes pour l'offencer,

On ne peut pas dire, que le Ciel qui n'est pas toujours également favorable à la terre pour concourir à la perfection de ses fruits, ou plutôt qui ne l'est jamais d'une égale manière, ne donne pas le première lieu à cette disposition : Une longue secheresse, une grande abondance de pluie, un Hiver rude & facheux, sans neige, qui est une excellente couverture aux Bleds contre les rigueurs, & enfin une petite pluie éminielée qui ataque ordinairement le tuyau un peu avant sa maturité, & le met absolument hors d'état de nourir davantage le Grain dans l'épi, sont autant d'ennemis que cette manne primitive des hommes dans l'Europe a à essuier, & non pas à combattre, ou au moins autrement que par des vœux, Du moment que quelqu'un de ces dérangement

mens a produit son éfet ; les uns plutôt, les autres plutôt, aussi-tôt l'alarme se répand parmi le Peuple, que l'année ne sera pas opulente, & que les Bleds ont manqué en quantité de Contrées : Et il en arive comme : dans tous les rumeurs publiques, on fait le mal beaucoup plus grand qu'il n'est. Le desordre commence par la Campagne, dont les Habitans ont un double intérêt de répandre ce bruit : Le premier, de faire hauffer le prix des Grains ; & le second, de se dispenser de paier leurs Maîtres, alégant le plus souvent, contre verité, qu'ils n'ont pas recueilli dequoi ense-mencer leurs terres, & se mourir eux & leurs familles ; tout le reste du menu monde, qui est extrêmement disposé à prendre le ton plaintif, soit par chagrin naturel, ou par débit de n'être pas dans une meilleure fortune, donne encore un rehausse à la commune renommée, sans connoissance de cause, & plus grand aprofondissement, dequoi même il n'est pas capable.

Ainsi voila aussi-tôt deux éfets qui suivent le premier ; sçavoir, que tous les vendeurs de Bled dans l'esperance que le mal augmentera, s'abstiennent de fournir les Marchez à leur ordinaire, n'oubliant rien pour obtenir de leurs créanciers un delai de paiement, dans la promesse de leur en faire de bien plus considerables avec le tems. Et l'autre, que ceux qui  
font

font leur provision de Bleds ordinairement de semaine en semaine, ou de mois en mois, se hâtent au plutôt de se fournir pour toute l'année, & même davantage ; le tout sur une terreur panique, d'un mal qui n'est grand, que parce que la fantaisie & l'erreur font croire ce qui n'est pas.

Cependant, il avient de ces deux effets d'une sterilité, qui n'est souvent en la plus grande partie qu'en idée, une suite très-réelle, comme si elle étoit véritable en tout son contenu : Savoir, un rehaussement de prix des Grains, attendu que pendant que les Marchez sont moins fournis d'un côté que par le passé, ils sont plus dépouillés qu'à l'ordinaire ; ces dispositions augmentent suivant & à proportion de la renommée.

Ce n'est pas tout, quand l'année se trouveroit très-abondante, & que le Peuple se feroit mépris dans ses conjectures ou ses idées : le mal ou le rehaussement qui a pris racine, ne s'arête pas pour cela, au moins en partie, attendu que, comme lorsque les Grains sont à vil prix, aucun Laboureur ni Marchand ne vendroit, si la nécessité de paier ses dettes ne le talonnoit de près : ce qui fait que dans l'avilissement, il est obligé de faire main basse, surtout à cause qu'il faut beaucoup de Bleds pour faire peu d'argent ; Il est tiré de cette situation par le haut prix, qui le met en pouvoir de  
 moins

moins vendre, pour satisfaire à ses obligations, & ainsi de moins fournir les Marchez.

Voilà donc la balance pour y revenir, qui a perdu son équilibre ; car ce sont les Marchez seuls qui décident souverainement en cette occasion, & non la quantité de Bleds quelle qu'elle soit qu'il peut y avoir, ou dans les greniers ou dans les granges des Métairies, vingt sacs dessus ou dessous dans un Marché, font le sort des Grains, pendant qu'une fois plus ou moins, repostez dans les lieux qu'on vient de marquer, ne change en rien sa destinée : même, toutes les fois que la Police a voulu y mettre la main, pour obliger les Propriétaires des Grains, de fournir régulièrement les Marchez, avec défences de trop garder de Bleds dans les Etapes publiques, y aiant une infinité d'Ordonnances imprimées & publiées sur ce sujet : on peut assurer que cela n'a fait qu'augmenter l'alarme, ainsi que le mal, bien loin de le diminuer.

C'est donc dans ces rencontres que les Bleds étrangers font des merveilles, & ont sauvé la vie à une infinité de monde, dans plusieurs occasions, non pas leur quantité, qui ne va pas à plus gros qu'un poix de pain pour chaque personne, par rapport à la quantité d'hommes qu'il y a dans la France, mais parce qu'ils remettent l'équilibre dans la balance, & tout comme il seroit ridicule de dire, qu'un côté chargé

chargé d'un poids de cent livres, & qui auroit absolument emporté l'autre, dans lequel il n'y auroit rien, pourroit être rétabli en équilibre, en remettant seulement deux livres dans le côté vuide; il seroit de la même absurdité de dire, que vingt ou trente mille muids de Bled sauvant la vie au peuple d'un Roiaume, à qui il en faut plus de douze cens mille muids par an; mais c'est qu'au contraire, comme on a remarqué ci-dessus, que ce côté de balance que l'on croioit absolument vuide, parce qu'on le voioit tout à fait emporté en haut, aiant déjà cent livres pesant, & venant à recevoir deux livres d'augmentation, il reprend l'équilibre que l'autre bassin avoit gagné sur lui, par la surcharge d'un pareil avantage.

## CHAPITRE VI.

**P**Our expliquer encore plus nettement le rôle du commerce des Bleds à l'égard de l'Etranger, tant dans l'envoi au dehors, que la reception au dedans: on peut dire que tout y est violent & extrême, parce que tout y est exposé à la fougue d'un Public, ou plutôt d'une troupe aveugle & tumultueuse qui ne sçait ce qu'il lui convient, ou ce qui lui est préjudicable: C'est assez qu'ils se trouvent assembles pour former une sedition, & comme il prend l'alarme jusqu'à se soulever de la for-  
tie

tie d'une très-petite quantité de Grains, mille fois au dessous de celle que le bas prix en fait anéantir, où par negligence de labourer, ou par prodigalité à consumer, ils croient tout à fait être tirez, d'une crainte de disette, par l'arivée d'un petit nombre de Grains étrangers.

L'année 1679. auroit vû les mêmes desastres que celles de 1693. & 1694. sans vingt-cinq ou trente mille muids de Bled étranger au plus, qui conjurerent assurément le mal, parce qu'ils étoient arrivez avant que le prix eût gagné un taux trop violent : ce qui n'ayant pas été en 1693. & 1694. un plus grand nombre n'en put être le maître, comme ces incendies que l'on éteint aisément dans les principes ; mais non pas quand ils ont gagné beaucoup de terrain ; la balance donc est la nécessité de vendre & d'acheter, qui sont les deux bassins, le moindre poids de côté ou d'autre le fait baisser ou hausser, ce qui va toujours en augmentant.

Tout ceci montre évidemment, encore une fois, que la reception ou sortie des Bleds étrangers, n'est d'aucune consideration pour le Roiaume, par rapport à la subsistance, mais seulement à l'équilibre de la balance & au prix : comme l'excez de cherté, n'est à la rigueur ordinairement, fondé que sur des bruits publics ou terreurs paniques, ne provenant uniquement que du pouvoir plus ou moins

que



que sont les Laboureurs de vendre leurs grains : l'arrivée d'un vaisseau chargé de cette Dentrée, fait une espece de miracle, parce qu'on ne manque jamais de dire, que c'est l'avancement d'une bien plus grande quantité, & cela fort sagement, qui va arriver au premier jour.

De plus comme on a remarqué ci-dessus, & que c'est la verité, que la fourniture des Marchez seule, se trouvant forte ou legere, fait le sort du prix des Bleds, indépendemment de quelque abondance qu'il puisse y avoir dans les greniers ou dans les granges : Un seul vaisseau de trois à quatre cens muids de Bled seulement, est comme si on portoit ce nombre tout d'un coup à un Marché, qui n'en eût ordinairement que trente à quarante muids aux jours de vente, comme ils le sont tout au plus, même les mieux accreditez : Il est constant qu'à moins que la cherté fût extrême, & que les acheteurs ne se fournissent pour plus que leur provision ordinaire, ou pour revendre aux autres, le prix tomberoit tout d'un coup ; & si cette manœuvre continuoit, on pourroit dire que tout seroit perdu, comme on a marqué dans la premiere partie de ces Memoires.

C'est la même chose dans la situation contraire, par la sortie de quelques Bleds, lors de l'anéantissement du prix : le Peuple qui ne raisonne non plus sur la quantité de l'un que l'on vient de marquer, qu'il fait sur celle de  
l'autre.

l'autre , pour passer sans nulle raison en un instant d'un excez à ce qui est tout opposé , croit que tout est perdu , du moment qu'on permet enlever des Bleds , quelque quantité qu'il y en aie de superflu , il ne faut pas supposer qu'il puisse songer que c'est le prix qui sème & engraisse la terre , & qui produit par conséquent l'abondance , qui entretient la magnificence dans les riches , & donne le nécessaire aux Ouvriers. Cette attention excède de beaucoup les lumieres de gens , lesquels quoique douez de raison , en ont moins que les bêtes lorsqu'ils opinent tumultueusement , & comme ils croient tout sauvé par l'arrivée de dix ou douze mille muids de Bled , & même bien moins ; ils pensent tout perdu par la simple permission d'en enlever , qui ne pourroit jamais dans la plus grande liberté atteindre jusqu'à ce nombre , & qui ne seroit pas la cinquantième partie de ce que cet enlèvement conserveroit ou feroit produire à la terre de surcroît dans le Royaume , par les engrais que cela mettroit en état de n'y pas épargner.

Il croit d'abord qu'il voit cette licence de sortie , qu'on le va prendre à la gorge , & que l'on ne peut pas enlever moins que la moitié des Bleds du Roiaume , & peut-être tout : Toutes ces reflexions précédentes , ou toutes ces veritez qui sont d'une certitude incontestable , n'entrèrent jamais dans son esprit : & ce qu'il

qu'il y a de plus merveilleux est , qu'il communique ce raisonnement tout dépravé qu'il est, aux personnes les plus éclairées , mais qui n'ont point cette pratique , parce qu'ils sont dans l'élevation.

La piété & la charité chrétienne viennent encore de surcroi , & l'on se persuade avoir mérité le Paradis , en disant qu'il faut que les Bleds soient à bas prix , afin que le pauvre monde puisse subsister. Mais pour resumer le tout , il est incontestable que la sortie ou l'arrivée des Bleds en France , ne produit point d'autre effet que de redresser la balance , lors qu'elle déroge trop à l'équilibre , & comme on prend avec avidité le parti d'en faire venir , lors qu'ils est trop cher : C'est une méprise effroyable de n'en vouloir pas user de même pour la sortie , quand il se rencontre dans une situation opposée , c'est à dire , dans un grand avilissement.

Il se trouve même par cette conduite autant de dérogeance , & à la Politique & à la Justice , & même à la Religion , qu'ils s'en rencontreroit dans un Juge de Police , que baissant le prix du Pain aux Boulangers lors de la diminution de celui du Bled , ne voudroit point lors qu'il hausseroit , leur rendre la même justice ; & s'aveugleroit assez pour croire que ces malheureux pouroient servir le Public , & tenir leur boutiques fournies à leur perte , puis

qu'assurément le parti qu'ils prendroient seroit de tout abandonner, de fermer leurs maisons, & de prendre la fuite, ce qui attire aussi-tôt une mutinerie ou sédition, bien loin de procurer l'utilité publique ; C'est la même chose des Laboureurs, & on tombe dans la même erreur à leur égard.

On peut assurer que l'on n'a pas même été dans cette surprise. La liberté a été autrefois entière, hors les tems tout à fait extraordinaires, & on n'avoit prétendu en 1650. faire une querelle aux Bleds, par la suppression de cette libre sortie, pour les obliger de regagner le prix de cinquante ans auparavant, qui étoit trois fois moindre, quoi qu'ils fussent bien plus criminels qu'ils ne le sont aujourd'hui, de vouloir seulement excéder de moitié le prix de 1650. & cela, par les raisons traitées dans la premiere Partie de ce Memoire : En 1600. ce fut la même chose, une même gradation de prix se rencontrant, à remonter cinquante ans auparavant, & les Bleds en reconnoissance de cette grace, avoient triplé tous les revenus ; en triplant leur valeur, tant en 1600. qu'en 1650. tant pour les Ouvriers que pour les Propriétaires, mais on souffre aujourd'hui à peu près cette gradation pour les premiers, & on crie à l'honneur, lors que les seconds demandent la même justice ; ce qui est la ruine de tous les deux, ne pouvant point subsister l'un sans l'autre.

l'autre, & leur sort bon ou mauvais étant toujours reciproquement solidaire.

Il paroît par les Memoires de Monsieur de Sully, que toutes ses atentions ne tendoient qu'à favoriser la sortie des Grains, qu'on croit aujourd'hui presque toujours empêcher, par un-trait de la plus fine politique, quoi qu'il y eût pareille disparité dans la situation de ces tems-là, par raport à la hausse des Bleds, à celle d'aujourd'hui, puis qu'il ne s'agit presentement que de leur laisser prendre une moitié de surcroi de ce qu'ils étoient vendus il y a cinquante ans; & dans les deux époques marquées, ils avoient triplé en pareil espace de tems, ainsi qu'on vient de marquer.

Cependant, pour revenir à ce qui se fit en 1600. le Parlement de Toulouse aiant voulu par un zèle très-mal fondé, empêcher la libre sortie des Bleds, Monsieur de Sully en donna aussi-tôt avis au Roi Henry IV. lors éloigné; & lui manda, que si cette conduite avoit lieu, il ne faloit pas qu'il s'attendît que les Peuples pussent paier les subsides ordinaires, & que par consequent les Recettes seroient steriles: ce qui fit que Sa Majesté manda au Parlement de Toulouse de se tenir en repos, & d'employer son zèle à quelqu'autre usage moins préjudiciable à l'Etat.

Néanmoins, le raisonnement du Peuple & des gens charitables d'apresent, ont une idée

toute opposée, quand ils se revoltent contre la sortie des Bleds. Mais pour abreger matiere, on leur demanderoit volontiers, aux uns & aux autres, qu'ils missent eux-mêmes le prix aux Bleds; si ce doit être au plus bas prix qu'ils aient jamais été, ils n'ont qu'à les mettre à 20 sols le Septier à Paris, puisqu'il y étoit en 1550. si ils le trouvent ridicule, comme effectivement il l'est, & même quelque chose de plus; ils conviennent donc qu'il faut une proportion: or il n'y en aura pas, tant que le prix ne pourra pas porter les frais de la culture, à beaucoup près, comme il se rencontre dans la situation presente.

Sur ce principe ou sur ce raisonnement, le Peuple ainsi que les Gens pitoiables, qui se récrie contre la sortie d'une très-petite quantité de bleds, c'est à dire, la centième partie, ou même la millième de ce qu'il faudroit pour la subsistance ordinaire, ce qui ne pourroit jamais alterer sa nourriture à la rigueur, quand même il ne s'en rencontreroit pas toujours le double, tant de celui excru dans l'année, que de ce qui est en garde: Ce Peuple, dis-je, auroit bien meilleure grace & seroit bien mieux fondé, d'ataquer les Propriétaires des terres qui demeurent en friche. pour ne pouvoir supporter les frais du labourage; tout de même que ceux qui ne font pas les engrais nécessaires aux terre exploitées, parce que cette negligence

gence diminuë de plus de la moitié la recolte : Ce n'est pastout, & sa colere ne s'en doit pas tenir là, il faut qu'il assaille encore tous ceux qui prodiguent les Grains à des usages étrangers, comme nourriture & engrais de bestiaux, & confections de Manufactures. Or bien que tous ces articles aportent un déchet à cette nourriture des hommes, de cinquante fois plus fort & plus violent, voire bien souvent de mille ainsi qu'on fera voir dans le Chapitre suivant, à celui qui auroit pu ariver par la sortie de quelque nombre de Bleds que les Etrangers auroient voulu enlever, & qui auroit empêché cet autre desordre : Cependant ce Peuple si attentif à ses intérêts, voit tout ce méconte très-tranquilement, il n'y fait pas même la moindre reflexion, dequoi on ne s'étonne pas, parce qu'il n'en est pas capable, mais seulement de ce que des Gens, en qui la raison semble avoir établi son principal siège, tiennent le même langage. La cause en a été marquée dans la premiere Partie de ce Memoire, & c'est la même qui avoit rempli de fort grands hommes d'une si grossiere erreur, à l'égard de la figure du monde, quelque'éfroiable qu'elle soit en cette ocaſion, elle va recevoir un degré de hausse dans le Chapitre suivant, qui donnera lieu de s'étonner, que l'esprit humain ait jamais été capable d'une faute si éfroiable.

## CHAPITRE VII.

Toute la cause du desordre marqué dans ce Memoire, consiste en ce que jamais qui que ce soit n'a fait un moment d'attention à la quantité de Bleds qui pouvoit sortir du Roiaume, dans les tems d'une pleine liberté; on a cru qu'il n'y avoit nulle difference entre reduire le Peuple à la faim & cette licence; & tout le monde est si bien persuadé de cette maxime, que le moindre enlevement produit presque les mêmes effets, & cause une aussi grande alarme qu'une forte sterilité : De maniere qu'on est honteux de dire, qu'au lieu de vingt-cinq ou trente mille muids de Bled qu'il est possible d'apporter dans le Roiaume, dans les tems de cherté, & que les Etrangers voient sortir de leurs Ports tranquillement, & même avec joie, dans l'idée qu'ils ont avec verité, que cette sortie leur procure la richesse & l'abondance : Il ne seroit presque pas possible dans les tems mêmes des plus grands avilissements d'en tirer dix millions de la France voire moins, avec bruit & tout à la fois, sans tomber presque aussi-tôt dans l'excez tout opposé, en sorte que tous les malheurs de l'une & l'autre extrémité, dont on n'a que trop fait expérience, auroient pû être aisément conjurez, par la sortie seulement de mille muids de



de Bled , dans la plus grande partie des années.

Que l'on ne s'étonne point de cette différence de situation , ou de remuëment d'esprits , entre la France & les autres Etats , les causes ne produisent leurs effets , que suivant & à proportion des dispositions des sujets sur qui elles agissent ; & comme parmi les corps , les uns sont très-aisez à émouvoir , & les autres très-difficiles : de même en France , la fausse idée que l'on a sur la sortie des Grains , a mis les choses sur un pied , que cinquante mille muids de Bled , & même cent tirez de Hambourg , Dantzik ou de l'Angleterre , étonneroient moins les Peuples , que seulement cinquante muids enlevez de France.

C'est sur ce compte que l'on maintien , que faute d'avoir vendu mille muids de Bled toutes les années , l'un portant l'autre , aux Etrangers , & peut-être bien moins ; la France a perdu plus de cinq cens millions de rente , avec l'obligation de laisser quantité de ses terres en friche , & de mal labourer les autres , ainsi que d'en consommer une infinité à des usages étrangers ; ce qui joint avec l'abandonnement ou negligence des terres , en a causé plus de cinq cens mille de perte , d'où est provenu les horeurs de sterillité , & tous les malheurs qui accompagnent l'extrême cherté , & le grand avilissement des Grains.

Ces

Ces effets épouvantables d'une terreur panique, répandue sans raison & sans fondement, se verifient tous les jours, par une infinité d'exemples, sans parler de ceux qu'on a ci-devant marquez. On ſçait qu'à la conquête du Nouveau Monde par les Eſpagnols, leurs Armées plus nombreuses n'étans composées que de trois ou quatre cens Soldats, ils batirent & défirent ſouvent trois à quatre cens mille hommes, & en aſſujettirent enfin preſque autant de millions qu'ils étoient detêtes. Et de nos jours, l'entreprise qui ſe fit dans l'Iſle de Madagaſcar, fit à peu près voir la même choſe : celui qui en a fait imprimer la Relation, remarque, que l'on ne pouvoit voir ſans ſurpriſe, trois ou quatre cens Européens, avoir aſſujéti plus de trois cens lieues de Pays, en obligeant quatre cens mille hommes, tous portant les armes, de leur paier des redevances & des contributions, dans la crainte d'en être punis, en cas qu'ils y euſſent manqué, comme il arivoit dans ces ocaſions.

Voilà les effets de la prudence & de la raiſon, lors qu'elle ſe trouve diviſée en trop de parties : ce qui la reduiſant comme en pouſſière, eſt cauſe qu'elle n'a non plus d'effet que tous les autres corps, lors qu'ils ſouffrent ce fort.

Qu'on ne s'étonne donc plus, que la France aie ſoufert de ſi grands malheurs, & une ſi forte

forte diminution dans ses biens, & dans ses hommes d'une si petite cause : il étoit impossible que cela fût autrement.

Et il faut croire, que l'on n'étoit pas tombé dans cette erreur du tems de l'Empire Romain, quoi qu'il ne fût rien moins que barbare, puisque Seneque le Philosophe, qui avoit une parfaite connoissance de l'état de toutes les Contrées de la Terre, tant par rapport au present qu'au passé, marque dans ses Ecrits, \* que jamais la Nature, dans sa plus grande colere, n'avoit refusé le nécessaire à qui que ce fût ; puisque donc il y a un si grand avantage à suivre les loix de la Nature en ces occasions, il ne se fera pas hors de sujet d'expliquer plus clairement en quoi consiste l'effet de ses Ordonnances dans le détail, comme on va faire dans le Chapitre suivant, après qu'on aura dit un mot de la difference d'intérêt & de delicatesse à l'égard des Grains, qui se rencontre entre les Peuples de France & ceux des autres Contrées ; & pourquoi tout le Septentrion voit sortir avec plaisir ses Grains, en une très-grande quantité, & que l'Angleterre même donne de l'argent à pur profit pour fomenter ce commerce, pendant que l'enlèvement du moindre nombre en France, quelque abondance qu'il se rencontre, ne se peut faire sans une espece de soulèvement.

Ou-

\* *Etiam irata Natura.*

Outre les raisons d'Etat dont on a parlé, que l'on connoît ailleurs, & qu'on a jamais pénétré dans ce Roiaume, au moins depuis quelque tems; sçavoir, que c'est un moyen certain d'éviter la famine: il y a une cause sensible, particulièrement à la France, qui se présentant d'abord à l'esprit, est embrassée aveuglément par le Peuple, qui s'en tient toujours dans sa conduite à la première idée, sans percer plus avant.

Cette différence donc vient de la nourriture des Peuples. Il est constant, & personne ne le conteste, qu'en France les seuls Grains forment presque tout l'aliment du menu Peuple, sans même aucun secours, ni de boissons ni de légumes, comme par tout ailleurs, & encore bien moins de viande & de poisson: Au lieu qu'en Angleterre, on peut dire que c'est le pain qui tient la moindre place dans la pitance ordinaire des Habitans. La viande & le poisson, qui y sont en très-grande abondance, & par conséquent à vil prix, relèvent les Grains de plus de trois quarts, & souvent même de tout, des fonctions qu'ils ont en France, d'y nourrir presque seuls les Peuples. Il n'y a si malheureux homme de campagne qui n'ait sa provision de viande salée & de bière, qui est un second aliment: & cela va si loin, qu'ils ne font aucun usage du bouillon dans lequel on fait cuire les viandes, quoique le plus délicieux

licieux mets du menu Peuple en France : ils le jettent dans la rue avec le reste des immondices, ainsi que les extrémités des bêtes, qu'ils ne mettent point à profit, comme par tout ailleurs.

Ainsi les deux partis ou les deux intérêts des Bleds, dont on a ci-devant parlé, s'y trouvent dans une situation bien différente de ce qu'ils sont en France : Celui de faire subsister uniquement le Peuple, n'est pas à beaucoup près dans un si haut degré : ce qui fortifiant l'autre ; sçavoir, de former du revenu au Propriétaire des fonds, ou plutôt au Pays, on ne doit pas s'étonner de leur voir une conduite si opposée à celle qui se pratique en France ; & si pendant qu'on regarde avec plaisir un enlèvement de cinquante mille muids de Bleds dans ces Contrées ? on se souleve en France à la sortie de huit ou dix muids seulement, quoi que ce soit autant de semence pour en faire renaître cent fois davantage, par les raisons qu'on n'a que trop montrées, mais dans lesquelles le Peuple n'est point capable d'entrer dans ce Roiaume.

Ce qu'il y a encore à remarquer est, que cette décharge de fonctions du pain dans la nourriture des Peuples, prend son taux, & hausse à proportion que l'intérêt opposé, qui est le haut prix des Grains, ou plutôt le revenu des Propriétaires & des Maîtres se fortifie,  
parce

parce que le seul & unique usage des richesses étant de se procurer toutes sortes de commoditez ; jusqu'au dernier degré de magnificence ; cela ne se peut faire sans communiquer à toutes sortes d'Arts & Professions, chacun au sol la livre ; une partie de cette aisance, qui met en état de se procurer tout ce qu'on desire : ainsi voila bien du monde relevé de la condamnation de ne manger que du pain & ne boire que de l'eau par une ample fondion de son Art, qui régle seule son ordinaire ; ce qui fait que dans le bon prix des Grains la consommation de viande est triplée, & les Bleds par consequent dispensés de tenir lieu de toutes sortes de mets, ainsi que de liqueur à l'égard du Peuple : C'est pourquoi dans les tems de sterilité, il s'en fait une bien plus grande consommation, parce que si les tout à fait misérables en mangent moins, ceux d'une fortune métoienne en absorbe beaucoup davantage, attendu que le pain leur tenant lieu de viande, à laquelle ils étoient accoutumés, & dont ils sont privez par le haut prix du Bled, ils en mangent beaucoup plus, sans néanmoins presque jamais rassasier.

## C H A P I T R E   V I I I .

**O**N a déjà remarqué que la Nature, qui n'est autre que la Providence, ne traite pas les hommes d'une maniere moins favorable

ble qu'elle fait les bêtes ; & que comme il n'y en a aucune à qui elle n'apporte la nourriture en la mettant au monde, elle en useroit assurément de même envers tous les Peuples ; si par des défiances outrées, sous prétexte de mesures prudentes, ils ne lui faisoient une espece d'outrage, qu'elle se croit engagée de punir, en les mettant souvent, après tous leurs efforts, dans une situation plus fâcheuse, que n'est jamais celle de ceux que la grossiereté & la barbarie obligent uniquement de s'en rapporter à elle.

Il y a assurément de l'ingratitude de la part de la France envers la Nature, en tenant cette conduite : Elle l'a mieux partagée de ses faveurs qu'aucunes Contrées, au moins de l'Europe ; & si cette disposition s'est souvent vuë altérée, comme on ne peut pas dire que cela soit autrement ? c'est par la même raison, que les Israélites virent la suppression de la Manne dans le desert. Comme cette défiance est bien criminelle en ce Royaume plus qu'ailleurs, on ne doit pas s'étonner qu'il en ait été puni plus rigoureusement. On n'avoit qu'à laisser agir la Nature, en ce qui concerne les Bleds, comme on fait à l'égard des Fontaines, & on peut dire qu'ils n'auroient jamais plus manqué ni fait de desordre, soit par la secheresse ou par l'inondation, que l'on voit ariver aux eaux vives, & qui ne sont pas naturellement mal

faifantes, comme pouroient être les torrens.

Les Bleds sortent de la terre par le travail de l'homme, & les influences du Ciel, de la même sorte que ces eaux coulent des sources, ils ne tariffent jamais, tant que le cours est libre ; la Nature s'est chargée du soin de leur dispensation, pourvû qu'on s'en raporte à elle, & qu'on ne fasse pas des digues & des chauffées, pour retenir tout sur le lieu de leur naissance ; parce qu'en ce cas, il en arive comme aux eaux ; l'avarice cause une très-grande perte, outre que l'eau d'un reservoir n'est jamais si naturelle ni si bonne, que celle d'un ruisseau : de même des Bleds retenus par une violence, se corrompent aisément, pendant que les lieux limitrophes perissent par une situation contraire ; sçavoir la disette, ainsi qu'on a montré ci-devant ; & d'ailleurs la source se tarit, parce que l'étang ou le reservoir a gagné le niveau & la hauteur de son origine ; ainsi il n'y a plus d'écoulement, & voila une secheresse generale pour toutes les Contrées voisines. On a assez montré, sans le repeter, que la plûpart des terres ne pouvant s'exploiter, les Grains étans à bas prix, & les Magasins forcez les avilissant tout à fait, c'est leur donner leur congé, & une interdiction generale de jamais ensemençer, de les retenir malgré leur nature.

Il faut des reservoirs, mais c'est à la Nature à les faire, & non pas à l'autorité & à la violence



lence. Et pour reprendre l'exemple des sources, les étangs & les lacs qu'elles forment naturellement, & sans aucun ministère étranger, causent une très-grande utilité, sans aucun des fâcheux accidens marquez ci dessus ; témoin le lac de Genève, loin de tarir la source du Rhône ; lors qu'il y est entré, ou qu'il l'a formé, il en ressort plus auguste & plus majestueux qu'il n'étoit auparavant.

Il en va de même des reservoirs des Bleds, faits par la Nature ; voici quels ils sont : C'est quand ils sont formez par l'intérêt general de tous les Peuples, sans intervention d'aucune autorité supérieure, qui doit être banie de toutes les productions de la Terre ; à laquelle bien loin d'obéir, elle se montre toujours rebelle, & ne manque jamais de punir l'outrage qu'on lui fait, par disettes & desolations, qui ne sont que trop connues. Ces reservoirs sont, quand les Laboureurs peuvent avec partie de leur recolte paier les Maîtres, ils gardent le surplus pour les années steriles, ce qui les enrichit de fournir l'Etat ; au lieu que de l'autre maniere, l'un & l'autre manquent tout à fait.

## CHAPITRE XI.

Pour resumer tout ce que l'on a dit en ce Memoire, dans lequel on n'a été que

l'Organe ou l'Orateur des Laboureurs & Habitans des Champs, ou plutôt de la Terre même & de la Nature ; on ne croit pas qui que ce soit puisse douter des veritez qui y sont contenûes, quelques surprenantes qu'elles aient paru d'abord : Et il en va assurément comme lors qu'on poursuit la punition d'un meurtre, il faut représenter le cadavre, & le faire demeurer constant ; car tant que ce fait ne sera pas certain, l'accusateur se met au hazard de se faire condamner en de grands interets. Les terres incultes ou mal labourées en France, exposées à la vuë de tout le monde, sont le cadavre certain, qui met l'Auteur hors de toute crainte de passer pour mauvais compatriote, en venant annoncer, comme il fait & qu'il maintien, que le Peuple ne sera jamais plus miserable, que lors que le Bled sera à vil prix ; c'est à dire, lors qu'il n'aura pas la proportion avec celui qui est contracté par les autres Denrées, parce que de ce moment, le commerce continuel qui doit être entre toutes les Conditions, cesse entièrement, & donnant & recevant reciproquement la naissance les unes des autres : ce qui tombe tout à fait en ruine, du moment qu'une partie vend à perte, comme l'on maintien qu'il faut que cela soit, aussi-tôt que la tête du Bled est à neuf ou dix francs dans Paris.

La seconde proposition, que l'on n'évitera  
jamais

jamais les sinistres effets des années steriles, qu'en laissant libre la sortie des Bleds hors du Royaume, est de pareille nature : l'honneur de l'énoncé se tourne en maxime de la plus grande utilité qui puisse être dans un Etat, quand la discussion en est faite. Outre les raisons marquées ci-dessus qui laissent peu de doute, outre l'exemple de l'Angleterre, où le Peuple décidant immédiatement de son sort, regarde cette liberté de sortie, comme la garantie la plus certaine contre la famine : On n'a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe en Hollande, à l'égard de toutes sortes de Marchandises, & mêmes des Bleds, la maxime générale de ces Rois de Commerce, est de regarder l'abondance de quelques sortes de Denrées que se puissent être, non seulement comme la ruine de l'espèce, qui est dans l'avilissement, mais même de toutes les autres, par le rapport nécessaire & la communication réciproque de bien & de mal, qu'elles doivent avoir continuellement ensemble, autrement tout est perdu : ainsi il n'y a rien que ces Peuples ne fassent pour conjurer ce desordre dans ces occasions, & ils croient n'avoir pas moins d'obligation à la Mer d'engloutir ce qu'ils jugent avoir d'excédant, & qu'ils y jettent par une sage folie en pure perte, que de leur avoir apporté le restant par une infinité de travaux, & au peril de leurs vies.

Les Dentées les plus précieuses du Nouveau Monde, comme les Epicerics du plus grand prix, ne sont point exemptes de ce sort. A l'égard des Bleds, comme il n'en croît pas, à beaucoup près, la quantité nécessaire au Pays, ils ont en quelque manière forcé la Nature, par une maxime presque semblable à ces précédentes, pour faire en sorte, que dans les sterilités de l'Europe, bien loin d'avoir besoin de tirer des secours extraordinaires des autres Contrées, c'est chez eux que les Pays les plus fertiles & les plus féconds, viennent chercher les moïens de conjurer la violence du mal qu'ils souffrent.

Par une maxime fondamentale, & à laquelle on ne déroge jamais, il est établi, que la force des Bleds, qui s'y trouvent repostez comme dans un Magasin est, & sera toujours libre en tout tems, quelque cause qu'il puisse y avoir de pratiquer le contraire: de cette façon, & sur la foi de cette politique, tout le Septentrion en fait son entrepôt, pour fournir dans les occasions, avec la facilité de la Mer, les Contrées qui se trouvent dans le besoin de cette manne primitive.

De cette manière, ils ont une garantie certaine, quelque malheur qu'il arrive, de n'avoir qu'à se défendre du prix, & non pas du manque de l'espece; ce qui seroit sans ressource dans un Pays qui n'en produit point: mais il

y a encore plus ; dans la concurrence, ils ont non seulement la préférence, mais même avec diminution, parce qu'ils gagnent les frais du transport, à quoi le Marchand n'étant point obligé, il trouve son compte de leur donner sa Marchandise à bien meilleur marché, vendant sur le lieu, que s'il étoit obligé d'essuier les frais & les risques d'une longue voiture.

On voit par là, que la Nature ne respire que la liberté, puisque c'est par l'entière jouissance qu'une chose dont elle est si jalouse, qu'elle fournir abondamment une nourriture dans un Pays où elle ne croît point, pendant qu'elle la refuse souvent aux Contrées qui la produisent en plus grande quantité.

Il est aisé de voir par tout ce qu'on vient de dire, de quelle conséquence est dans un Pays, pour y entretenir l'abondance, d'empêcher qu'aucune Marchandise n'y soit à rebut, qui est le moyen de la faire tarir ; parce que constituant les Entrepreneurs en perte, ils cessent entièrement leur trafic, ce qui fait paier la folle enchere de l'avilissement précédent de la Denrée : comme on porte trop de respect aux Grains, pour les jeter dans la Mer ; au moins il ne faut pas refuser la ressource dans ces occasions d'abondance, d'en faire part aux voisins, dans la crainte de tomber dans la situation opposée ; puisqu'au contraire, c'est le moyen de tomber dans cette extrémité que l'on

apre-

aprehende si fort, & qui est une suite de cet avilissement, ainsi qu'on a montré

## CHAPITRE X.

**P**Our terminer enfin cet Ouvrage, dans lequel on pense s'être amplement acquité des deux obligations contractées, en chacune des deux Parties; on croit & on maintien, que le seul & unique intérêt de la France, ainsi que de tous les Royaumes du Monde, est que toutes les terres y soient bien parfaitement cultivées, avec tous les engrais nécessaires; que toutes sortes de Commerce se portent dans la plus grande valeur qu'ils puissent être; que tous les hommes dont le travail est la seule ressource pour leur subsistance, ne perdent pas un moment de tems, & ne soient jamais dans l'oisiveté. Si les choses se trouvoient dans cette situation, que l'on peut beaucoup plus souhaiter, qu'espérer de voir jamais dans la dernière perfection, ce qui n'est guères qu'en Hollande & dans la Chine: ce seroit un extrême aveuglement de craindre jamais les sinistres effets d'aucune sterilité, quelque violente qu'elle pût être, plus de six millions de muets de Bled que cette disposition produiroit, pendant que la consommation ordinaire n'en exigeroit que la moitié au plus, supposé; que les hommes même eussent doublé, ce qui est très-possible.

sc.

seroient une si forte garantie, que rien d'approchant d'une pareille terreur panique ne pourroit jamais tomber dans l'esprit.

Il faut donc faire comme la Nature, lors qu'elle ne peut pas produire un sujet tout à fait accompli, elle en forme un moins parfait : il n'est donc point nécessaire que les Landes de Bordeaux & la Crau de Provence soient rendues aussi fécondes & aussi abondantes, que les terres qui sont aux portes de Paris, comme promettoient les Mores lors de leur sortie d'Espagne, il est seulement besoin que ce qui se labouroit il y a quarante ans, & qui avoit toujours été cultivé, à remonter tous les Siècles de la Monarchie, le soit encore. Or il est impossible que cela arive jamais, tant que l'entrepreneur est constitué en perte, comme il le sera toujours, tant que la Marchandise ne pourra porter ses frais.

Il y a une police nécessaire, que la Nature seule peut mettre, & jamais l'autorité dans les divers personnages ou representations, qui entrent toutes au sol la livre de leur Art ou Profession, dans la perfection de toutes sortes d'ouvrages & de commerce, & sur tout de l'agriculture.

Quoi qu'elles se donnent également & reciproquement la naissance les unes aux autres, ainsi que l'on a remarqué, au lieu de conspirer conjointement à leur commun maintien,

tien , comme elles devroient faire , elles ne travaillent depuis le matin jusqu'au soir , qu'à se détruite , & à se revêtir des dépouilles l'une de l'autre. L'Ouvrier voudroit avoir tout le prix des fruits d'une recolte pour sa peine , sans s'embarasser de quoi celui qui le met en besogne paient son Maître & les Impôts , non plus que de l'impuissance où il sera de recharger sa terre , pour lui redonner une autre fois sa vie à gagner : & le Fermier à son tour , desireroient avoir la peine de tous ceux dont il se sert pour emménager ses fonds , pour beaucoup moins qu'il ne faut à ces Artisans , afin de s'entretenir eux & leurs familles.

Lequel des deux qui gagne sa cause. L'Etat souffre ; parce que les terres demeurent , & le commerce ne se fait point. Il n'y a donc que l'équilibre qui puisse tout sauver ; & la Nature seule , encore une fois , l'y peut mettre ; mais il ne faut pas l'empêcher d'agir. C'est néanmoins ce que l'on fait , lors qu'on défend aux Laboureurs de vendre leurs Bleds à ceux qui en ofrent de l'argent ; car voila la cause de l'Ouvrier gagnée , quoi que perduë dans la suite.

La necessité seule qui mène ces sortes de gens-là , a perdu l'empire qu'elle avoit sur eux : s'ils gagnent la dépense de toute la semaine en une seule journée de travail , parce que le Bled est à rebut ; loin d'en suivre le niveau pour leur



salaires, cette situation les fortifie à rengreger la misère du Maître, en exigeant un plus haut prix, par la possibilité où ils sont en cas de refus, de se passer de travail un tems considerable : Et comme la culture de la terre n'a point de moment qui ne soit fatal, c'est à dire, que si tout n'est fait au jour & à l'heure marquée par les Saisons, tout est perdu ; le Laboureur n'a que le choix, ou de périr en laissant tout, ou de faire une dépense dont il ne sera jamais remboursé. Cette situation gagne aussi-tôt tous les Arts & Professions, où l'on voit la même rebellion de la part de l'Ouvrier, à l'égard de l'Entrepreneur, & jusqu'aux Domestiques envers leurs Maîtres, lesquels au moindre mot leur mettent le Marché à la main, sentant le pain à bas prix ; pour après, tant les Ouvriers que les Valets, en paier la folle enchere, lors que leur provision aiant pris fin, & revenant de leur revolte, ils ne trouvent plus le marché, à beaucoup près, qu'ils ont refusé ; parce que la misère s'étant puissamment établie, tout le monde est dans l'intérêt de congédier les gens, & non pas d'en prendre de nouveaux.

Cette proportion d'intérêt est donc nécessaire entre toutes sortes de Commerçans, & que l'on ne tire pas une double utilité, en s'emparant de la part de l'autre ; autrement, toute l'harmonie sur laquelle roule le maintien

tien

rien de l'Etat est entierement détruite.

C'est néanmoins ce qui arrive entre ces Ouvriers & leur Maître dans le bas prix du Bled, parce que cette Denrée étant sujette à révolution, par des causes qui ne sont point au pouvoir des hommes, comme les dispositions du Ciel, l'Artisan qui prétend suivre sa destinée, en cas de hausse, comme il fait effectivement, ne veut point faire cette justice dans le rabais, ce qui est cause de tous les malheurs dont on vient de parler, & dont on n'a que trop fait d'expérience.

En effet, il est juste de hausser le prix des Ouvriers, lors que leurs ouvrages, ainsi que leurs besoins, reçoivent un pareil sort ; & même en ces occasions, ils ne s'en rapportent pas à la liberalité de leurs Maîtres, qui ne seroient pas plus raisonnables qu'eux, si tout dépendoit de leur bonne volonté ; mais dans ces rencontres, ils se font faire justice, d'une manière qu'eux ni leurs Maîtres, non plus que l'Etat, ne souffrent aucune perte : Comme l'abondance du Commerce que mène toujours après soi le haut prix des Denrées, & sur tout des Bleds, ainsi que les cruës d'argent qui arivent toutes les années en Europe, mettent la presse à recouvrer des Ouvriers, ils capitulent pour la hausse, non en menaçant de ne rien faire, mais d'aller d'un autre côté, où on leur acordera leurs prétentions : c'est de cette sorte, que ceux  
qui

qui gaignoient quinze deniers par jour il y a cent-cinquante ans, se sont fait acorder, & ont aujourd'hui quinze & vingt sols pour le même travail, parce que les bleds qui valaient vingt sols le Septier à Paris en ce tems, commel'on a dit, ont valu & devoient valoir seize à dix-huit livres, ainsi des autres Denrées.

Et ils ne manquent jamais de se procurer cette situation de surcroi, toutes les fois que les Grains rencherissent, quand ce n'est point dans l'excez, puis quand ils viennent à baisser, on peut dire que les Laboureurs sont ruinez, ainsi que toutes les Professions qui en attendent leur destinée, & qu'ils perdent dans la suite ce qu'ils ont gagné dans les précédentes années; y ayant un esprit de rebellion si fort établi contre la justice dans ces occasions entre les Ouvriers, en prenant le parti que l'on vient de marquer, quel'on voit dans les Villes de Commerce de sept à huit cens Ouvriers d'une seule Manufacture, s'absenter tout à coup & en un moment, en quittant leurs ouvrages imparfaits, parce qu'on leur vouloit diminuer d'un sol leur journée, le prix de leurs ouvrages étant baissé quatre fois davantage; les plus mutins usant de violence envers ceux qui auroient pû être raisonnables.

Il y a même des Statuts parmi eux, dont quelques-uns sont par écrit, & qu'ils se remettent de main en main, quoique la plûpart so-

rains & étrangers ; par lesquels il est porté que l'un d'eux entreprend de diminuer le prix ordinaire , il soit aussi-tôt interdit de faire le Métier , & outre la voie de fait dont ils usent en ces occasions , le Maître mêmes'en ressent , par une défense générale à tous les Ouvriers de travailler jamais chez lui ; on a vû des Marchands considérables faire banqueroute par cette seule raison , qu'ils avoient été deux ou trois ans sans pouvoir trouver personne pour faire leurs ouvrages , quoi qu'il y en eût quantité sur le lieu du même Art , qui ne trouvoient point de Maîtres.

Cet entêtement de maintenir le prix contracté, n'est point singulier aux simples Journaliers ; tous les Arts & Métiers le regardent comme la sauve-garde & le seul maintien de leur Profession , & ils aiment mieux ne vendre qu'une seule pièce au prix marqué , que d'en débiter dix à quelque chose de rabais , quoique le profit sur le nombre excédât de beaucoup la diminution ou la perte sur le singulier ; le contraire est une chose sur laquelle ils sont incapables d'entendre raison.

Pour en faire demeurer d'accord , il n'y a qu'à marchander durant un mois tous les jours Ecu à Ecu , ou Pistole à Pistole , une Perruque ou un carosse ; le Vendeur a refusé vingt-fois le marché pour une Pistole ou deux de moins , en faisant des sermens , que c'est tout ce qu'il y

gagnoit , lesquels sont de pareil mérite & valeur dans le trafic qu'en amour : & puis quand le marché est conclu , & la chose livrée & payée , qu'on la lui rapporte un moment après , il ne la voudra pas reprendre à la moitié de perte.

On a fait ce détail par rapport au prix que doivent être les bleds , parce que comme la richesse d'un Etat consiste dans un commerce continuel ; en sorte , que ni terres , ni ouvriers , ni ouvrages , ne soient jamais dans un moment de repos , ce qui produit le même effet à l'égard de l'argent : cette interruption ou ce déconcertement ne vient que de leur avilissement , après que l'on a mis un taux aux Denrées dans leur hausse , qui ne les peut point suivre quand ils changent de situation.

Or comme il est impossible de faire entendre raison à toutes les Nations dont on vient de parler , & de les faire baisser quand les Bleds haussent , il faut nécessairement soutenir celui qu'il a une fois contracté , & non pas le détruire de gayeté de cœur , comme on peut dire qu'on a fait depuis quarante ans , sous prétexte de faire plaisir aux pauvres , bien que cela les ruine entièrement , ainsi que l'on a fait voir.

Enfin , le commerce ne se fait que par une utilité réciproque , & il faut que chacune des parties , tant les Acheteurs que les Vendeurs  
soient.

Soient dans un égal intérêt, ou nécessité de vendre ou d'acheter ; autrement si cet équilibre cesse, celui qui a l'avantage, se sert de l'occasion pour faire capituler l'autre en luy faisant subir cette loi qui lui veut imposer.

En effet, un homme qui se peut passer de vendre, aiant afaire à un autre qui est dans la nécessité d'acheter, ou bien le contraire, le marché ne se conclura point sans destruction d'un des deux.

Or dans la liberté qu'on ôte aux Laboureurs de soutenir le prix de leurs Bleds par un enlèvement au dehors, de nulle considération à l'égard de la subsistance nécessaire du Roiaume, quand il n'en doubleroit pas & l'excroissance & la garde, ainsi qu'on a fait voir, est la même chose, que si deux hommes se battoient l'épée à la main, & étans fort acharnez l'un contre l'autre ; quelqu'un pour y mettre la paix, ou les séparer, en saisissoit entierement un au corps, & le mettroit hors de défenses, le combat seroit assurément fini, parce que l'autre se serviroit de l'occasion pour tuer tout à fait son ennemi, ce qui n'est pas sans exemple.

Les Bleds avec le reste du Commerce, se défendent vaillamment, ce qui fait voir un combat, dans lequel on remarque bien de la bravoure : mais lorsque l'on les a saisis au corps, leur ennemi les perce d'outre en outre : c'est la raison de la différence des deux situations.

tions si opposées , dont on a parlé entre les Commerçans, de ne vouloir vendre qu'à leur mot, & puis quand la nécessité les a gagnés & qu'on les a saisis par le corps, ils donnent à très-grande perte.

On croit avoir convaincu les plus incrédules par ce Memoire, des deux propositions qui avoient semblé d'abord revolter le Ciel & la Terre : La raison de cette erreur si commune, ainsi qu'on a dit au commencement de cet Ouvrage, est que la véritable connoissance des Grains étant une suite nécessaire d'un assemblage continuel de pratique & de speculation à leur égard, on peut dire que ces deux dispositions ont été si fort séparées depuis quarante ans par une si grande distance, que la possession de l'une par la situation du sujet a été une exclusion formelle à avoir jamais l'autre ; ceux qui ne pouvoient s'énoncer, n'en avoient nulle pratique, & les sujets qui y sont destinés par leur condition, ne sont plus en état d'en expliquer les intérêts, qu'un cheval qui boite, de marquer son mal.

Pour dernière période de ce Memoire, la première Partie se réduit à faire voir, que l'on a crû, afin que tout le monde fût à son aise, qu'il falloit qu'aucun Laboureur ne pût paier son Maître : & dans l'autre que pour éviter les horeurs d'une extrême cherté, il étoit à propos que l'on cessât de labourer les terres de difficile exploi-

exploitation, ainsi que d'engraisser les meilleurs, & qu'on consumât les Grains à la nourriture des bestiaux & confection des Manufactures, ce qui étant également la désolation d'un Etat, on s'est crû comptable au Ciel & à la Terre de travailler à faire revenir d'une si grande erreur, qui a fait plus de maux en France que tous les fleaux de Dieu, regagnant par sa durée, ce qui pourroit paroître de plus violent dans de pareils malheurs, qui n'ont jamais qu'un temps limité : en qu'on peut dire, que la Providence a voulu en quelque façon en raier la France, laquelle sans cela est elle seule plus puissante que toute l'Europe ensemble : & c'étoit le sentiment de Corneille Tacite, quand il a marqué qu'elle est invincible, lors qu'elle n'a pas à se défendre d'elle-même : C'est avec bien plus de sujet que l'on doit faire aujourd'hui le même raisonnement, puis qu'outre que la valeur de la Nation a toujours été en augmentant, elle se trouve un Monarque à la tête, qui n'ayant point eu de pareil par le passé, pourroit lui seul faire dire aujourd'hui ce qu'on a publié de toute la Nation ; & comme le rétablissement de l'erreur est possible en peu de tems, on laisse aux Lecteurs d'en tirer les conséquences dans la conjoncture présente : sur tout y ayant des Ministres aussi integres & aussi éclairez que ceux qui se trouvent en place.

*Fin de la premiere Partie.*







